1 en tout

RAPPORT

SUR LES

MISSIONS

DU

DIOCESE DE QUEBEC,

DU

DIOCESE DE RIMOUSKI,

ET AUTRES MISSIONS QUI EN ONT CI-DEVANT FAIT PARTIE.

MAI 1874

No. 21.

AVEC APPROBATION DES SUPERIEURS

QUÉBEC:
P. G. DELISLE, IMPRIMEUR, 1, RUE PORT DAUPHIN

1874.

RAPPORT

SUR LES

MISSIONS

RAPPORT

SUR LES

MISSIONS

DU

DIOCESE DE QUEBEC,

DU

DIOCESE DE RIMOUSKI,

ET AUTRES MISSIONS QUI EN ONT CI-DEVANT FAIT PARTIE.

MAI 1874
No. 21.

AVEC APPOBATION DES SUPERIEURS

QUÉBEC:
P. G. DELISLE, IMPRIMEUR, 1, RUE PORT DAUPHIN

1874.

AVANT-PROPOS.

L'Œuvre de la Propagation de la Foi a célébré, le 3 mai 1872, le cinquantième anniversaire de sa fondation ; car ce fut le 3 mai 1822 que cette œuvre si belle et si éminemment catholique jeta, à Lyon en France, ses humbles et solides fondements.

Toute institution qui dure ici-bas cinquante ans, possède un digne sujet de se réjouir, de se glorifier ; et, si après un demi-siècle d'existence, au lieu de donner des signes de vieillesse et d'affaiblissement elle semble encore pleine de vigueur et de croissance, il y a certitude morale que cette institution n'est qu'au début de sa carrière et qu'une longue course lui reste encore à fournir.

Tel est le cas pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi ; après cinquante ans de vie, elle est aujourd'hui plus vigoureuse que jamais ; depuis les premiers instants de son existence, cette œuvre évidemment protégée par le ciel, n'a fait que grandir et prospérer.

Elle a produit au milieu de nous, dans notre diocèse de Québec, autrefois si vaste, et dans les immenses missions qui en dépendaient alors et au secours desquels nous allons encore aujourd'hui, des fruits très-abondants de grâces et de salut. Les recettes du sou par semaine se sont élevées, ces deux dernières années, à un chiffre plus considérable encore que les années précédentes : ce qui in-

dique combien cette Œuvre est estimée d'un grand nombre, et combien toujours est vigoureuse parmi nous la sève de la charité.

Ah ! puisse-t-il en être longtemps ainsi ! Oui, puisse l'Œuvre de la Propagation de la Foi, une des gloires les plus pures de notre siècle, vivre bien des cinquante ans encore, et ne compter ses années que par de nouveaux progrès ! Que longtemps encore elle continue à consoler l'Eglise qui est affligée et persécutée, à éclairer et relever les nations abruties dans les ténèbres de l'infidélité ou de l'erreur, à civiliser les peuplades qui ne connaissent d'autres lois que celles de la barbarie, à travailler enfin à l'accomplissement de ce grand soupir du monde chrétien : Que le royaume de Dieu s'établisse et s'étende sur toute la terre, *adveniat regnum tuum !*

Puissent toutes nos paroisses et toutes nos missions, même les plus pauvres, fournir à la grande Œuvre leur part d'aumônes et de bonne volonté ! C'est le sou du pauvre, donné avec plaisir, qui plaît surtout au cœur de Dieu .....

Nous croyons qu'il est bien à propos de citer ici quelques extraits d'une lettre pastorale de Mgr. Lachat, évêque de Bâle en Suisse, aujourd'hui exilé de son diocèse, qu'il publia à l'occasion du cinquantième anniversaire de la fondation de l'Œuvre de Propagation de la Foi. Monseigneur Lachat s'adresse au président de l'œuvre dans son diocèse :

" Vous savez, M. le Président, que l'Œuvre providentielle de la Propagation de la Foi aura, le 3 Mai prochain, atteint le cinquantième anniversaire de sa fondation. Sans doute, la prédication évangélique ne date pas seulement de cette époque, puisqu'elle remonte au berceau même du christianisme ; mais l'Œuvre de la Propagation de la Foi est de nos jours un des moyens principaux dont Dieu daigne se servir pour étendre le règne de Jésus-

Christ sur la terre, et spécialement dans les pays où l'on adore les idoles et où la vraie foi s'est éteinte ou altérée.

" Il serait superflu de louer une œuvre si éminemment civilisatrice, c'est-à-dire si chrétienne et si sainte, que le Saint-Siége, et tout récemment encore Pie IX, a enrichie d'un si grand nombre de faveurs spirituelles, et que tout l'épiscopat catholique des deux hémisphères recommande et patronne. Cependant cette œuvre mieux connue pourrait prendre plus de développement dans notre diocèse, et par conséquent, produire des fruits de salut plus abondants pour les missions et plus méritoires pour nos chers diocésains.

" Le Fils de Dieu est venu sur la terre nous montrer la voie qui conduit au ciel et nous enseigner ce que nous devons croire et faire pour nous sauver; il nous a rachetés par l'effusion de son sang adorable, il nous a instruits par sa doctrine et fortifiés par ses sacrements. Ce divin Maître a été le céleste messager de la bonne nouvelle, le premier missionnaire envoyé à nos âmes. Il a parcouru la Judée, instruisant partout le peuple par sa parole de vie et de vérité. Et comme il avait été envoyé par son Père, de même il a envoyé à toutes les nations ses disciples, les établissant ses missionnaires jusqu'à la fin du monde. Les apôtres, avec saint Pierre à leur tête, ont donc été les premiers prédicateurs de la loi de grâce. Nous avons reçu d'eux et de leurs successeurs le bienfait de la vraie foi, laquelle dissipant les ténèbres du paganisme, nous a valu la civilisation chrétienne et nous a procuré les moyens nécessaires pour parvenir au salut éternel. Toutes nos contrées ont été successivement évangélisées par les missionnaires que le vicaire de Jésus-Christ a envoyés à nos pères. Si ces hommes de Dieu ne fussent venus, nous serions encore aujourd'hui courbés sous le joug de l'idolâ-

trie; la fumée des sacrifices humains s'élèverait encore comme autrefois des temples païens de Rome ou des forêts de chênes des Germains. L'esclavage, la barbarie, toutes les dissolutions, seraient notre partage.

" Or, il existe des nations entières, des millions d'hommes qui, ne connaissant pas le vrai Dieu ni Jésus-Christ, sont encore soumis à l'empire de Satan et souffrent tous ces maux, ou qui, après avoir joui des bienfaits du christianisme, sont retombés dans leur premier état de dégradation et de misère. Voilà donc un vaste champ ouvert au zèle des cœurs généreux que le malheur de leurs frères, le salut des âmes et la gloire de Dieu touchent profondément, et que la crainte des plus pénibles labeurs, des privations les plus dures, ni même du martyre ne peut détourner de la carrière apostolique. Et nos prêtres et nos religieux, et même des vierges du Seigneur quittent tout : fortune, amis, parents, patrie, et ils s'en vont porter l'Evangile à ces peuplades malheureuses, souffrir et mourir ignorés sur quelques plages étrangères, au milieu des déserts ou des forêts, ou dévorés par les bêtes féroces, ou même cruellement massacrés par ceux-là mêmes en faveur desquels ils se dévouent avec tant de charité et d'héroïsme. Il semble que la vue seule des souffrances de tant de millions d'hommes voués à de si grandes infortunes, et de nos missionnaires s'immolant chaque jour pour les sauver, devrait toucher profondément nos cœurs et nous rendre infiniment chère une œuvre qui nous donne une occasion aussi facile qu'efficace d'adoucir tant de maux et de prendre part à tant de bienfaits.

" Si le sang des martyrs est une semence de chrétiens, les sueurs de nos missionnaires rendent fertile aussi le champ du père de la famille chretienne. Nous voyons, en effet, que par les labeurs de ces intrépides ouvriers évangéliques, des contrées

païennes se convertissent à la foi de Jésus-Christ, des chretientés nouvelles se forment, et, de tous les côtés. nonobstant les tempêtes actuelles, les campagnes blanchissent déjà pour la moisson. Nos missionnaires sont en Chine, au Japon, au Thibet, à Siam, dans la Polynésie, aux Indes, dans la Malaisie, à Madagascar, dans l'Abyssinie, en Guinée, dans la Sénégambie, dans les Amériques, jusqu'aux glaces du Groenland et d'Islande, et dans toute l'Europe, où il y a une âme à sauver. Quelles moissons et quelles moissons ! Qui ne s'en réjouirait ? Qui n'en serait ému ? Or, ce sont particulièrement, selon la parole du divin Maître, les pauvres qui sont évangélisés. Si donc tous sont pauvres, et les messagers célestes et ceux qui les reçoivent, qui d'entre nous, spectateurs de ces foules affamées, de ces besoins immenses à satisfaire, de ces misères infinies à soulager, de ces travaux gigantesques à entreprendre et à terminer, de ces œuvres de tous genres à maintenir, qui de nous ne dira avec les disciples du Sauveur : " Où trouver le pain pour rassasier ces multitudes ? D'où viendront les ressources pour satisfaire à tant de besoins ? "

" Me voici, répond l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Vous vivez dans l'abondance, donnez-moi un peu de votre superflu ; vous jouissez paisiblement des bienfaits du christianisme sans qu'il vous en coûte le moindre sacrifice, faites donc quelques largesses pour vos semblables qui sont privés de tout, et laissez-leur tomber quelques miettes de votre table si somptueusement servie. Donnez au moins le sou de la semaine ; oh ! alors, tout se fera ; des milliers de vos frères seront sauvés ; des écoles, des asiles, des églises, de nouvelles chrétientés surgiront de toutes parts et celles qui languissent ou se meurent reprendront une nouvelle vigueur.

" Ne croyez-vous pas, M. le Président, que si tous nos bons catholiques savaient ce qu'ils peuvent par l'Œuvre de la Propagation de la Foi, un seul d'entre eux refuserait le sou de la semaine ? Et, nous, prêtres de Jésus-Christ, nous qu'il a daigné spécialement associer à sa mission divine et qui connaissons le prix des âmes, soyons les promoteurs zélés de cette œuvre admirable, dont notre diocèse a depuis longtemps reçu tant de bienfaits. N'abandonnons plus nos saints confrères qui, dans leurs lointaines pérégrinations manquent du nécessaire pour eux-mêmes et pour leurs néophytes ; n'oublions pas nos évêques missionnaires qui n'ont souvent pour cathédrale qu'une cabane formée de tiges de bambous et dont un pauvre catéchiste peut porter sur ses épaules tous les ornements sacrés. Je les ai vus pendant le saint concile du Vatican, ces dignes évêques des missions ; en voyant leur simplicité, leur zèle, leur humilité, leur grand savoir et leurs vertus apostoliques, j'ai mieux compris ces paroles du grand missionnaire saint Paul : " Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui annoncent l'Evangile de paix et font connaître les vrais biens !"

" Nous avons donc les motifs les mieux fondés, soit pour patronner l'Œuvre de la Propagation de la Foi, soit pour y verser nos oblations. Le sou de la semaine me paraît le meilleur moyen d'y prendre part, comme étant le plus efficace et le plus conforme à son esprit. Je recommande donc chaleureusement cette Œuvre à votre zèle, Monsieur le président ! "

Depuis la publication du dernier rapport, en 1872, le conseil de l'Œuvre à Québec, a eu à déplorer la mort de Jacques Crémazie, écuyer, juge de la cour de Recorder, et, pendant douze ans, secrétaire de la Société. Homme profondément religieuse, instruit et influent, toujours il a témoigné pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi, un zèle

et une affection qui ne sauraient être surpassés. Le Conseil, à sa réunion du mois de Décembre 1872, a payé à sa mémoire un juste tribut d'éloges et de reconnaissance, et a choisi pour lui succéder, M. Pierre Garneau, marchand, et pendant les quatre dernières années, maire de la ville de Québec.

ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

SON BUT.

Propager la Foi, c'est instruire des vérités essentielles de la Religion ceux qui les ignorent, et leur apprendre à pratiquer les devoirs indispensables au salut ; c'est travailler à préserver les âmes de la damnation éternelle.

Dieu veut que tous les hommes soient sauvés ; c'est donc, pour chaque chrétien, une obligation de s'employer de toutes ses forces à l'accomplissement de cette volonté adorable. Sans doute, un petit nombre seulement est appelé à quitter la famille et la patrie pour aller porter la Foi jusqu'aux extrémités du monde ; mais tous peuvent prier pour le salut de leurs frères, et il en est bien peu qui, à leurs prières, ne puisse joindre une aumône pour aider à la conversion des infidèles. Réunir ces prières et ces dons pour les rendre plus efficaces, voilà l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Pour en être membre il ne faut que deux choses : 1° appliquer une fois pour toutes, à cette intention, le *Pater* et l'*Ave* de la prière du matin ou du soir, et y ajouter chaque fois cette invocation ; Saint François-Xavier, priez pour nous ; 2° donner en aumône pour les Mirsions un sou par semaine.

SON HISTOIRE.

Fondée à Lyon, en 1822, une Œuvre si méritoire et si simple s'est répandue rapidement dans les cinq

parties du monde, où elle compte aujourd'hui des Associés nombreux.—Dès son origine, le Souverain Pontife Pie VII, et après lui chacun de ses successeurs, l'ont enrichie de précieuses indulgences ; NN. SS. les Evêques, dans un grand nombre de Mandements et de Lettres Pastorales, ont exhorté les fidèles à y contribuer : par sa lettre encyclique du 15 août 1840, Sa Sainteté Grégoire XVI l'a solennellement recommandée à tout l'univers catholique; par une autre encyclique du 21 novembre 1851, le Souverain Pontife Pie IX, la plaçant sous la protection spéciale des Evêques de la Chrétienté, a affecté, comme condition du Jubilé, une aumône spéciale à " *cette Œuvre éminemment religieuse ;* " et enfin, dans son Allocution du 25 septembre 1857, Sa Sainteté, à l'occasion d'un autre Jubilé, a daigné accorder pour la seconde fois à la même Œuvre cette éclatante preuve de bienveillance.

Grâce à ces encouragements, l'Association a pu étendre sa sollicitude sur toutes les Missions, sans diminuer les ressources d'aucune autre Œuvre de charité déjà établie. Le nombre des missions secourues est aujourd'hui de plus de 300; celui des ouvriers évangéliques s'est accru, dans chacune d'elles d'une manière considérable ; par les prédications de ces nombreux apôtres, les sacrifices humains ont cessé dans des contrées où ils avaient encore lieu ; les idoles ont été abattues ; dans d'autres pays encore infidèles, des milliers d'âmes sont régénérées et ont retrouvé leur part de l'héritage céleste; c'est à l'aide des aumônes des fidèles, recueillies et distribuées par l'Œuvre, que tout ce bien s'est opéré.

Aussi que d'actions de grâces reviennent à cette sainte Œuvre, de toutes les contrées de la terre l D'un bout du monde à l'autre, des peuples nouvellement convertis la bénissent ; les missionnaires lui envoient, en signe de reconnaissance, les touchants

récits de leurs souffrances, de leurs travaux et de leurs succés. Plusieurs fois les Evêques des Etats-Unis d'Amérique réunis en concile, lui ont adressé des remerciements, pendant qu'à six mille lieues de là, les martyrs de la Cochinchine priaient pour elle et près de tomber sous le fer des bourreaux, promettaient de ne pas oublier devant Dieu, alors qu'ils seraient dans la gloire, les bienfaiteurs des Missions.

Telle est, en deux mots, l'histoire de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Les catholiques de tout âge, de tout sexe et de tout pays sont appelés à y prendre part. Elle a été mise à la portée des positions les plus médiocres, mais dans la prévision que le nombre de ses Associés compenserait la modicité de leur offrande.—Quand l'hérésie, pour répandre ses erreurs, recueille plus de trente millions de contributions volontaires chaque année, ne ferions-nous rien pour aider à propager notre Foi ? Tous les jours nous disons à Dieu : QUE VOTRE RÈGNE ARRIVE ; prouvons, lorsqu'il est facile de le faire, que cette prière n'est pas pour nous un vain mot. En sauvant les âmes de nos frères, nous sauverons la nôtre ; car l'Ecriture sainte nous apprend que, si nous assistons les Apôtres et les Martyrs, nous recevrons un jour la même récompense qui est réservée à leurs travaux.

SON ORGANISATION.

Un Associé par dix reçoit les aumônes et les remet, avec la sienne propre, à un autre membre de l'Œuvre, qui a dix collectes semblables à recevoir, c'est-à-dire les aumônes de cent personnes. Celui-ci les verse, à son tour, à un troisième qui rassemble dix recettes de même valeur, c'est-à-dire les aumônes de mille personnes. Il n'y a du reste, aucune réunion des Associés entre eux.—Deux

Conseils, l'un à Lyon, l'autre à Paris, partagent entre les différentes Missions les sommes qui ont été recueillies ; les fonctions des membres de ces Conseils sont entièrement gratuites. Le compte des recettes et des dépenses est publié chaque année : on y désigne les secours envoyés à chaque Mission, les noms des Evêques qui les ont reçus : aucune autre bonne œuvre n'offre donc plus de garanties. Les lettres des Missionnaires sont réunies en cahiers, dont un exemplaire est distribué tous les deux mois gratuitement à chaque collecteur de dizaine ; celui-ci doit le prêter successivement aux neuf autres associés ; la propriété lui en revient ensuite. Les *Annales* de la Propagation de la Foi s'impriment, en diverses langues, au nombre de plus de 233,000 exemplaires.

SES INDULGENCES.

Les Associés, c'est-à-dire les personnes qui remplissent les deux conditions énoncées plus haut, *la prière quotidienne* et *l'aumône du sou par semaine*, peuvent gagner les indulgences suivantes, applicables aux âmes du Purgatoire :

1° Indulgence plénière, le 3 mai, anniversaire de la fondation de l'Œuvre, et le 3 décembre, fête patronale de l'Association, ou un jour dans l'Octave de ces deux fêtes.—2° Indulgence plénière à deux jours de chaque mois, aux choix des Associés. —3° Indulgence plénière le jour de l'Annonciation et celui de l'Assomption, ou un jour de leur Octave.—4° Indulgence plénière, une fois l'an, le jour où se célèbrera une commémoration générale de tous les Associés défunts.—5° Indulgence plénière, une fois l'an, le jour où une série quelconque d'Associés célèbrera la commémoration des défunts ayant appartenu au Conseil, à la Division où à la Dizaine dont ils font partie. Pour gagner ces

indulgences plénières, il faut s'approcher des Sacraments, visiter l'Eglise de l'Œuvre, ou, si elle n'en a pas, sa propre église paroissiale, et y prier selon les intentions du Souverain Pontife. Les enfants qui n'ont pas fait leur première Communion peuvent aussi les gagner en accomplissant une autre œuvre méritoire imposée par leur confesseur. —6° Indulgence plénière, à l'article de la mort, pour tout Associé qui invoque au moins de cœur, s'il ne le peut de bouche, le saint nom de Jesus.— 7° Indulgence de trois cents jours chaque fois qu'un Associé assiste, au moins contrit de cœur, au *Triduo* que l'Œuvre peut faire célébrer aux fêtes du 3 mai et du 3 décembre.—8° Indulgence de cent jours chaque fois qu'un Associé récite le *Pater* et l'*Ave* avec l'invocation à Saint François-Xavier, ou qu'il accomplit en faveur des Missions une œuvre quelconque de piété ou de charité. Toutes ces indulgences sont aussi applicables aux âmes du Purgatoire. Ceux qu'une cause légitime empêche de visiter l'église désignée, peuvent suppléer à cette visite par d'autres œuvres ou prières indiquées par leurs confesseurs. Les Maisons religieuses, Collèges, etc., peuvent gagner les mêmes Indulgences en visitant leur propre église ou oratoire public, et s'il n'en ont pas, la chapelle privée de leur maison, pourvu que les autres conditions soient remplies.— 9° Faveur des autels privilégiés pour toute messe qu'un associé dit ou fait dire, n'importe sur quel autel, pour un Associé défunt.—10° Même privilège personnel, cinq fois par semaine, aux prêtres qui ont réuni les aumônes de mille Associés.— 11° Pouvoir d'appliquer aux chapelets les Indulgences *Brigittaines*, et aux Croix et Médailles, les Indulgences apostoliques, accordé aux prêtres qui ont réuni les aumônes de cent associés, ou bien qui font partie d'un Conseil ou Comité chargé de veiller aux intérêts de l'œuvre.

CONSEIL DE L'ASSOCIATION DE LA PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE

DIOCÈSE DE QUÉBEC.

PRÉSIDENT :

Son Excellence M. CARON, Lieut.-Gouverneur.

E. B. LINDSAY, Ecuyer, Vice-Président,

Révd. NAP. LALIBERTÉ, Trésorier,

CYRILLE DELAGRAVE, Ecuyer, Secrétaire,

Révd. M. C. F. CAZEAU, Vicaire-Général,

L'Honorable THOMAS MCGREEVY,

A. B. SIROIS, Ecuyer,

GEO. MANLY MUIR, Ecuyer,

VITAL TÊTU, Ecuyer,

PIERRE GARNEAU, Ecuyer.

RAPPORT

36ème ANNÉE.

Comptes de la Société de la Propagation de la Foi pour l'année commençant le 1er *Décembre* 1871 *et finissant le* 1er *Décembre* 1872.

RECETTES *pour l'année* 1871-72.

CÔTE-NORD.

N. D. de Québec	$411 25
Dames Ursulines	34 65
Hôtel-Dieu	24 00
Grand Séminaire de Québec	8 25
Petit Séminaire de Québec	27 95
Ecole Normale	23 00
St. Patrice de Québec	30 00
Faubourg St. Jean	274 00
St. Roch	633 60
St. Sauveur	200 00
Hôpital Général	34 65
St. Pierre Isle d'Orléans	172 70
St. Laurent "	93 00
St. Jean "	120 00
St. François "	28 85
Ste. Famille "	39 50
Les Grondines	72 00
St. Casimir	32 40
	$2259 80

Montant de l'autre part.	$2259 80
St. Ubalde	8 00
Deschambault, (2 ans)	101 50
St. Alban	41 70
Portneuf	52 00
Cap Santé	42 50
St. Basile	38 75
Les Ecureuils	7 85
Pointe-aux-Trembles	72 00
Ste. Jeanne	37 25
St. Augustin	255 75
St. Raymond	53 70
Ste. Catherine	20 00
St. Félix du Cap Rouge	13 70
Ste. Foye	52 60
St. Colomb de Sillery	34 00
Ancienne-Lorette, (2 ans)	134 00
St. Ambroise	100 00
Valcartier	
Charlesbourg (Success. Armand $53.00)	105 60
Laval	
Beauport	66 00
Ange-Gardien	83 20
Château-Richer, (2 ans)	84 20
Ste. Anne de Beaupré	74 00
St. Ferréol	9 05
St. Joachim	48 50
St. Tite des Caps	12 00
Petite Rivière	10 00
Baie St. Paul, (2 ans)	107 50
St. Urbain	21 65
Eboulements	
St. Hilarion	
Isle-aux-Coudres	60 75
St. Irénée	12 45
Malbaie	71 00
Ste. Agnès	23 25
	$4114 85

Montant de l'autre part...	$4114 85
St. Fidèle	
Anse St. Jean........	5 00
St. Alexis	10 80
St. Alphonse......	3 75
Chicoutimi	78 75
St. Dominique.........	2 25
Notre-Dame de Laterrière	
Notre-Dame d'Hébertville	26 75
St. Jérôme	6 90
Notre-Dame du Lac St. Jean	4 00
Ste. Anne du Saguenay......	3 60
Tadoussac	4 25
Les Escoumins	17 00
St. Paul de Mille Vaches	3 00

CÔTE-SUD.

St. Calixte de Somerset	92 60
Ste. Julie	42 40
Ste. Sophie de Halifax	8 00
St. Ferdinand "	14 00
St. Julien de Wolfestown	
St. Jean Deschaillons......	81 40
St. Emmélie	43 80
St. Edouard.....	32 20
Lotbinière, (Succ. Noël $114.00).....	179 50
Ste. Croix....	68 90
St. Flavien	4 00
St. Antoine de Tilly..	56 50
St. Apollinaire	38 50
St. Nicolas.................	96 00
St. Etienne......	18 25
St. Agapit de Beaurivage............	30 00
St. Romuald	35 00
St. Jean Chrysostôme	48 50
St. Lambert	52 00
	$5222 45

Montant de l'autre part............	$5222 45
St. Isidore (2 ans).........	101 50
St. Bernard...........	30 75
St. Gilles......	41 25
Ste. Agathe	80 00
St. Pierre de Broughton......	
St. Athanase d'Inverness	5 00
St. Sylvestre (2 ans)	27 00
St. Elzéar (Beauce)	36 00
Ste. Marie "	22 10
St. Joseph "	61 00
St. François "	8 30
St. Frédéric "	16 80
St. George "	10 00
St. Victor de Tring	5 60
St. Ephrem "	7 70
St. Evariste de Forsyth	
St. Vital de Lambton.......	7 00
Ste. Marguerite.................	
Ste. Hénédine.	6 30
St. Edouard de Frampton..............	8 75
St. Malachie.......................	
Ste. Claire	40 80
St. Anselme...............	97 25
St. Henri........	70 00
Notre-Dame de Lévis	299 00
St. Joseph "	167 00
Beaumont	35 10
St. Charles	120 00
St. Gervais...........	50 80
St. Lazare	60 50
Notre-Dame de Buckland	11 50
St. Paul de Montminy......	
St. Cajétan d'Armagh	
Ste. Germaine du Lac Etchemin	
Ste. Justine	
St. Raphaël.......	38 60
	$6688 05

Montant de l'autre part	$6688 05
St. Michel, (2 ans)	130 00
St. Valier	95 60
Berthier	23 00
St. François, Rivière du Sud	32 25
St. Pierre " "	48 00
St. Thomas de Montmagny	131 25
Isle-aux-Grues	61 50
Cap St. Ignace (Succ. du Col. Gamache, $40)	154 70
Islet	145 00
St. Cyrille	9 00
St. Jean Port Joly	77 00
St. Aubert	3 65
St. Roch des Aulnets	80 00
Ste. Louise	
Ste. Perpétue	
Ste. Anne de Lapocatière	62 40
Collége de Ste. Anne	10 45
St. Onésime	5 00
Rivière Ouelle	24 20
St. Pacôme	12 00
Notre-Dame du Mont-Carmel	
St. Denis, (2 ans)	78 00
St. Philippe	30 00
Kamouraska	42 00
St. Pascal	120 75
Ste. Hélène	25 00
St. André	23 90
St. Alexandre	35 00
Notre-Dame du Portage	7 00
St. Antonin	16 00
Rivière-du-Loup	35 25
Soldats de la Garnison	15 05
Grosse Isle	4 20
Asyle de Beauport	10 75
Intérêts	139 35
Total	$8365 30

Dépenses depuis le 1er *Octobre* 1872 *au* 1er *Octobre* 1873.

Annales de Lyon		$980 40
Lac Abbitibi et Chantiers		600 00
Diocèse de St. Boniface		480 00
Ornements et vases sacrés		1000 00
Mission du St Maurice		400 00
Rivière des Esquimaux, (Naskapis)		600 00
Missionnaire de Valcartier, etc.		50 00
"	de St. Ubalde	100 00
"	Laval et Lac Beauport	80 00
"	St. Tite des Caps	100 00
"	Port au Persil, par S. Fidèle.	15 00
"	l'Anse St. Jean	100 00
"	Tadoussac	150 00
"	Escoumins	80 00
"	St. Paul de Mille Vaches	120 00
"	St. Fulgence	120 00
"	Métabetchouan	100 00
"	St. Prime	140 00
"	St. Côme de Kennébec	100 00
"	Ste. Perpétue (Chemin Elgin)	120 00
"	St. Paul de Montminy	100 00
"	St. Sébastien d'Aylmer	120 00
"	St. Magloire de Roux	100 00
"	Ste. Justine	100 00
"	Sacré Cœur de Jésus	100 00
"	St. Sevérin	100 00
"	Ste. Anastasie	120 00
"	du grand chemin des Caps, &c	30 00
"	de S. Narcisse, par S. Gilles.	20 00
"	d'Inverness	100 00
"	de l'augm. de Somerset, (2 ans)	80 00
Transport d'Annales, etc		200 00
Station de la Quarantaine, Grosse Isle		200 00
		$6805 40

Montant de l'autre part............	$6805 40
Chapelle du S. C. de Jésus..........................	100 00
" des SS. Anges de la Beauce.	100 00
" de St. Magloire	100 00
" de la Jeune-Lorette.....	100 00
" de St. Cyriac (Saguenay)	30 00
" de St. Gédéon de Grandmont....	60 00
" de Mille Vaches......	40 00
" du Chemin des Caps	30 00
" de la Rivière aux Canards	40 00
Presbytère de Laval	40 00
Au Père Lacombe..........................	100 00
Pour l'impression du Rapport des Missions	280 00
Petite bibliothèque pour les chantiers du Saguenay	20 00
Livres anglais de controverse	66 00
Terre pour St. Adrien d'Ireland	200 00
Terre pour St. Prime du Lac St. Jean....	80 00
Terre pour St. Félicien, Lac St. Jean......	160 00
Déficit par échange de monnaies, etc......	12 00
Total	$8363 40

Résumé :

Recettes de l'année 1871-72.........	$8365 30
En caisse après le bureau de 1871.	5005 60
A la disposition du Conseil en 1872.......	$13370 90
Allocations faites en la même année......	8363 40
En caisse	$5007 50

Archevêché de Québec, 29 Décembre 1872.

NAP. LALIBERTÉ, Ptre.,
Trésorier.

RAPPORT

Pour l'année commençant le 1er Décembre 1872 et finissant le 1er Décembre 1873.

37ème ANNÉE.

Recettes.

CÔTE-NORD.

Notre-Dame de Québec........	$383 00
Dames Ursulines	34 65
Hôtel-Dieu	24 00
Grand Séminaire de Québec..	26 00
Petit-Séminaire " "	18 00
Archevêché	10 00
Sœurs de Charité	4 00
Sœurs du Bon Pasteur	4 00
Ecole-Normale......	16 00
Frères des Ecoles Chrétiennes	
Soldats de la Garnison	7 50
St. Patrick......	19 65
Faubourg St. Jean........	304 00
St. Roch	687 30
St. Sauveur................	213 00
Hôpital Général	35 60
Asile de Beauport	13 25
Ste. Pétronille, Isle d'Orléans.................	12 50
St. Pierre, "	166 00
St. Laurent, "	99 00
	$2077 45

Montant de l'autre part	$2077 45
St. Jean, Isle d'Orléans, (dons $53.00)	125 00
St. François, "	48 40
Ste. Famille, "	51 10
Les Grondines	72 00
St. Casimir	48 00
St. Alban	47 25
Deschambault	63 00
Portneuf	50 00
Cap Santé ($50.00 don d'un particulier)	95 00
St. Basile	27 00
Les Ecureuils	10 00
Ste. Jeanne	45 00
Pointe-aux-Trembles	84 00
St. Augustin	257 25
St. Raymond	50 30
Ste. Catherine	
St. Félix du Cap Rouge	12 20
St. Colomb de Sillery	28 00
Ancienne-Lorette	128 00
St. Ambroise	118 50
Valcartier	3 00
Stoneham	1 75
Charlesbourg	70 70
Laval	3 35
Beauport	81 75
Ange-Gardien	97 85
Château-Richer	10 00
Bonne Ste. Anne	45 00
St. Ferréol	10 05
St. Joachim	49 00
St. Tite des Caps	17 50
Petite Rivière	12 00
Baie St. Paul	80 00
St. Urbain	35 00
St. Hilarion	3 00
	$3957 40

Montant de l'autre part	$3957 40
Eboulements	
Isle-aux-Coudres	71 30
St. Irénée	18 20
Malbaie	71 25
Ste. Agnès	24 25
St. Fidèle et St. Siméon (2 ans)	70 50
Anse St. Jean	2 00
St. Alexis	13 30
St. Alphonse	15 00
Chicoutimi	80 00
St. Dominique	2 00
Notre-Dame de Laterrière	5 00
Notre-Dame d'Hébertville	46 75
St. Jérôme	6 00
St. Louis	1 00
Notre-Dame du Lac St. Jean	2 00
St. Prime	2 00
Ste. Anne du Saguenay	3 25
St. Fulgence	9 40
Tadoussac	4 00
Les Escoumains	30 75
Mille Vaches	4 00

CÔTE-SUD.

St. Calixte de Somerset	95 00
Ste. Julie	29 40
Ste Sophie de Halifax	8 00
St. Ferdinand "	18 00
St. Julien et St. Fortunat	8 25
St. Jean Deschaillons	80 50
St. Emmélie	43 00
Lotbinière, (y compris $50.00, succession de M. Jos. Noël.)	112 50
St. Edouard	32 20
	$4866 20

Montant de l'autre part...........	$4866 20
Ste. Croix..	58 15
St. Flavien	16 00
St. Antoine de Tilly.............	57 50
St. Apollinaire.........................	42 70
St. Nicolas......	100 00
St. Etienne (don $10.00)	27 45
St. Agapit de Beaurivage	47 50
St. Romuald	50 00
St. Jean Chrysostôme	49 00
St. Lambert......	55 40
St. Isidore......	60 40
St. Giles et St. Narcisse.........	34 90
Ste. Agathe.........	55 00
St. Pierre de Broughton......	34 20
Sacré Cœur de Jésus...................	5 00
St. Athanase d'Inverness......	5 00
Ste. Anastasie de Nelson	3 65
St. Patrice de Beaurivage	
St. Sylvestre	12 00
St. Sévérin	4 00
St. Elzéar (Beauce)........	32 00
Ste. Marie "	26 60
St. Joseph "	64 25
St. François "	14 20
St. Frédéric..........................	18 80
St. George	8 70
St. Victor de Tring......	3 40
St. Ephrem........	13 00
St. Evariste de Forsyth et St. Honoré.	
St. Vital de Lambton	5 00
St. Sébastien	1 00
Ste. Marguerite........................	12 00
Ste. Hénédine	6 60
St. Edouard de Frampton..........................	3 00
St. Malachie........	
	$5792 60

Montant de l'autre part......	$5792 60
Ste. Claire	44 40
St. Anselme	107 95
St. Henri	73 75
Notre-Dame de Lévis.......	368 20
St. Joseph "	132 00
Beaumont.......	80 70
St. Charles	120 00
St. Gervais.......	40 00
St. Lazare.......	45 05
Notre-Dame de Buckland	11 20
St. Paul de Montminy.......	6 15
St. Cajétan d'Armagh	1 50
Ste. Germaine et St. Léon	6 00
Ste. Justine de Langevin	1 75
St. Raphaël	31 45
St. Michel.......	88 00
St. Valier	81 35
Berthier.......	16 00
St. François, Rivière du Sud	33 30
St. Pierre, " "	44 50
St. Thomas de Montmagny.......	144 25
Isle aux Grues.......	72 50
Cap St. Ignace	136 35
St. Cyrille.......	7 00
Islet et St. Eugène	124 00
St. Jean Port Joly.......	60 00
St. Aubert	6 00
St. Roch des Aulnets.......	100 00
Ste. Perpétue.......	2 00
Ste. Louise	15 00
Ste. Anne de Lapocatière	43 00
Collége de Ste. Anne	26 35
Ste. Onésime	4 15
Rivière-Ouelle	8 00
St. Pacôme.......	24 00
	$7898 45

Montant de l'autre part	$7898 45
Notre-Dame du Mont-Carmel	0 50
St. Philippe	16 50
St. Denis	55 00
Kamouraska	85 00
St. Pascal ($40.00 don du Doct. O'Leary)	181 00
Ste. Hélène	26 00
St. André	27 20
St. Alexandre	37 00
Notre-Dame du Portage	8 50
St. Antonin	10 00
Rivière-du-Loup	38 40
Grosse Isle	2 25
Don d'une personne inconnue	240 00
Succession de Delle. Villeneuve	50 00
Intérêts et divers	314 65
Total de la recette	$8990 40

Dépenses.

Annales de Lyon		980 40
Lac Abbitibi et Chantiers		600 00
Diocèse de St. Boniface		480 00
Ornements et vases sacrés		1000 00
Missions du St. Maurice		400 00
Missions des Naskapis		600 00
Missionnaire de St. Ubalde		100 00
"	de Valcartier	40 00
"	de Stoneham	120 00
"	Laval et Lac Beauport	80 00
"	St. Tite des Caps	100 00
"	Anse St. Jean	100 00
"	St. Fulgence et chantiers	140 00
"	Grandmont, par S. Jérôme	40 00
"	St. Louis de Métabetchouan	100 00
"	de St. Prime	140 00
"	des Sauvages de la Pointe Bleue	40 00
"	Tadoussac	140 00
"	Escoumains	80 00
"	de Mille Vaches	120 00
"	Ste. Anastasie de Nelson	120 00
"	St. Athanase d'Inverness	100 00
"	de N. D. de Lourdes de Mégantic, par Ste. Julie	30 00
"	du Sacré Cœur de Jésus	60 00
"	de St. Sévérin	80 00
"	St. Sébastien d'Aylmer	120 00
"	de Ste. Justine	120 00
"	Ste. Perpétue, (Chemin Elgin)	120 00
"	St. Paul de Montminy	80 00
"	St. Magloire de Roux	100 00
"	de Poënégamouck, par St. Alexandre	30 00
"	du Chemin des Caps, par la Petite Rivière	30 00
		$6390 40

Montant de l'autre part............	$6390 40
Transport d'Annales, etc.........	200 00
Grosse Isle	200 00
Chapelle de N. D. de Lourdes de Mégantic	100 00
" de St. Narcisse de Beaurivage......	100 00
" des S. S. Anges.........	100 00
" de St. Magloire.......	100 00
" de Ste. Justine.........	100 00
" de St. Adolphe	20 00
" Ste. Anastasie	100 00
" de la mission huronne de Lorette	50 00
" des Escoumains...............	50 00
" de St. Gédéon	40 00
" de la rivière aux Canards..........	100 00
" de Poënégamouck	100 00
" de St. Félicien............	100 00
Presbytère de Stoneham................	100 00
Presbytère de Laval.............................	40 00
200 exemplaires du "Paroissien noté"......	130 00
Pour l'impress. du Rap. des Missions, 1874	280 00
Aide au Petit Séminaire de Chicoutimi....	200 00
Balance pour terre à St. Prime.........	80 00
Balance pour terre à St. Félicien......	160 00
Total des dépenses	$8840 40

Résumé :

Recettes de l'année 1872-73	$8990 40
En caisse après le dernier bureau.......	5007 50
A la disposition du Conseil......	$13997 90
Allocations votées par le Conseil pour l'année commençant le 1er Décembre 1873 et finissant le 1er Décembre 1874....	$8840 00
Reste en caisse	$5157 50

Archevêché de Québec, 29 Décembre 1873.

NAP. LALIBERTÉ, Ptre.,
Trésorier.

Nota.—Les paroisses, dont les noms suivent, ont envoyé à l'Archevêché le montant de leurs contributions après la clôture des comptes. Ces montants seront entrés dans l'exercice 1873-74 :

Eboulements	$35 00
Rivière-Ouelle, balance	16 00
St. Joseph de Lévis, balance	20 00
Ste. Julie, balance	6 50
Soldats	18 25
Ste. Anastasie, balance	1 45

Vicariat Apostolique de la Rivière McKenzie.

Lettre de Mgr. Clut, Coadjuteur de Mgr. Faraud, au Rév. P. Lacombe, à St. Albert.

Mission de St. Michel, (Fort Raë), le 18 mai 1872.

Mon Révérend Père et bien cher ami,

Vous avez fort bien agi, en vous plaignant sincèrement à votre vieil ami de son trop long silence ; je dis un grand *meâ culpâ*, et pour obtenir plus facilement mon pardon, j'ai du regret de ma faute et je prends la résolution de mieux faire à l'avenir. Il est vrai que mes voyages, mes occupations, depuis mon premier passage au Lac la Biche, m'ont absorbé ; mais en prenant son temps à l'avance, comme je le fais depuis plusieurs jours pour mes correspondances, on peut facilement trouver quelques instants pour un ami, tel que vous, cher Père. Car, laissez-moi vous répéter que dès que je vous ai vu pour la première fois, je vous ai aimé sincèrement. Et après, lorsque vous êtes devenu mon frère par vos vœux, et surtout que j'ai mieux connu votre zèle et votre amour des âmes, et entre autres celles des pauvres sauvages, je vous ai aimé et estimé davantage. C'est donc avec un bien sensible plaisir, mon bon Père, que je veux continuer notre correspondance ; j'espère que désormais elle sera plus suivie que les années passées.

D'après ce que vous me dites et ce que j'apprends d'ailleurs, vous allez bientôt nager dans la civilisation ; gouvernement, lois, rail-road, etc., vous

aurez tout à souhait. Je suis de votre avis, cette grande civilisation ne profitera pas à nos pauvres sauvages. Vous avez bien raison de vous hâter à leur faire connaître les lumières de notre Sainte Religion.

En vous entendant parler de votre dictionnaire Cris que vous avez complété, de vos 130 sermons Cris, de votre grammaire, etc., l'eau m'en vient à la bouche, tant j'aurais le désir de les avoir, non seulement pour moi, mais encore pour les nôtres qui sont dans le district Athabasca, et qui n'ont rien de ce genre. Je dois vous dire cependant que j'ai 2 vieilles reliques de vous: ce sont votre dictionnaire et votre grammaire. Mgr. Taché avait eu la bonté de me les envoyer à Athabasca, lorsque son diocèse n'était point encore divisé. Ils sont écrits de votre main. Je vais les envoyer à Mr. Ladet qui est à Athabasca et à qui j'ai donné ordre d'étudier le Cris, mais qui n'a rien pour l'étudier. Si jamais je pouvais me soustraire à mes longues pérégrinations et à ma vie errante, j'irais volontiers passer un hiver à votre école pour le Cris, et je m'emploierais, je vous assure, à copier vos œuvres en cette langue. Mais c'est un projet, je le sais, malheureusement irréalisable.

Cet hiver, du moins les 5 mois que j'ai passés à Good Hope, j'écrivais depuis le matin jusqu'à 11 heures du soir. J'ai pu copier le dictionnaire de mots et le dictionnaire de verbes du P. Petitot sur la langue *Déné*. Il est divisé en sept dialectes plus ou moins tranchés. Le Père n'avait encore que deux dialectes assez complets; je tâcherai de les compléter ou faire compléter tous, en obligeant les Pères qui parlent tel dialecte de leurs tribus respectives à remplir la colonne de leur dialecte propre.

De même, nous pourrons avoir un tout très-utile. Ces dialectes mis en rapport ont aussi l'avantage

de se faire comprendre mutuellement, et de mieux donner l'intelligence de la langue Déné en général. Il en serait de même, s'il existait un dictionnaire polyglotte de la belle langue algonquine. Mon Dieu! la vie de l'homme est trop courte, et le temps passe trop vite! Je rêve quelquefois dictionnaire, grammaire, instructions en langue Déné, mais mes voyages, des occupations temporelles, mes lettres, etc., absorbent mon peu de temps. C'est égal, faisons toujours ce que nous pourrons pour la plus grande gloire de Dieu ; il ne nous demande pas l'impossible.

La réflexion judicieuse que vous faites par rapport à nos frères arrivants, et goûtant un peu le bien-être d'une mission bien établie, d'une certaine civilisation, qu'ils ne rencontreront plus, lorsqu'ils seront ensuite parmi les sauvages, fait tort à un certain nombre, et malheur à ceux qui n'étudient pas les langues sauvages avec ardeur, dès les premières années. Car, après, ils ne font que végéter et ne savent jamais bien se faire comprendre de ceux après lesquels ils avaient soupiré d'abord, les sauvages. C'est une remarque que j'avais faite depuis longtemps. On devrait donc prendre des mesures pour remédier à ce grave inconvénient. J'ai remarqué en outre que ce serait plus avantageux aussi pour les jeunes missionnaires, quelqu'ils fussent, de les faire commencer par une vie de misère, que de les faire commencer par le bien-être. En arrivant, rien ne coûte. Mais si on les fait commencer par une vie aisée et le bien-être, ils sont plus difficiles après, les sacrifices et les privations leur coûtent davantage. Les jeunes missionnaires devraient se rappeler ce que leurs devanciers ont souffert de privations pour établir les missions.

Vous avez su par Mgr. Faraud, mon voyage au Lac La Biche, et ses misères, et ses fatigues, puis

sa réussite en dernier lieu ; *Deo gratias !* Inutile donc de vous en parler, ce serait faire de l'histoire ancienne.

Allons donc tout droit à Good Hope, du Lac la Biche. Le trajet est long, mais grâce à la rapidité de notre beau McKenzie, on ne languit pas pour s'y rendre. En passant à la Nativité, nous avons le plaisir d'y installer Mr. Ladet. Il a deux aimables et gracieux compagnons, les pères Eynard et Laity. Arrivé le 3 août, j'eus le plaisir d'y rester jusqu'au 8ème anniversaire de mon sacre. Malgré la solennité de la fête, il me fallut cependant prendre place dans les berges de la compagnie. Pourtant j'étais heureux, car grâce à mon industrie et surtout à l'assistance de la bonne Providence, j'emmenais avec moi au moins le strict nécessaire pour nos chères missions du McKenzie. Au grand Lac des Esclaves, saluons pendant la nuit votre zélé compatriote, le cher Père Gascon. Je n'ai en tout et partout qu'un pauvre sac de farine à lui livrer et 99 objets de peu de conséquence ; cependant ce bon missionnaire ne se plaint nullement de sa pauvreté. Il aime mieux souffrir s'il le faut, plutôt que d'abandonner sa chère mission, même momentanément, comme cela avait été résolu, après les mauvaises nouvelles. Je le laisse donc à son poste chéri, tout en admirant son généreux dévouement.

Saluons donc notre vieux compagnon, et allons passer quelques courtes heures auprès de nos Pères et Frères de la Providence, qui ne s'attendaient pas au changement que j'allais opérer. C'est l'aimable et bon Père Grouard qui va devenir supérieur. Il sera obligé de renoncer pour le moment à sa vie aimée de missionnaire ambulant. Mais il est bon religieux, il veut tout ce que l'on veut de lui. Le Père de Kérangué prendra sa place et ses missions.

D'après les conseils de Mgr. Faraud, qui craint que je ne ruine trop vite ma santé, je devais passer l'hiver à cette chère Providence où j'aurais été très-bien, mais aux demandes réitérées des missionnaires de Good Hope, je renonçai à ce bien-être, et j'outrepassai même le désir de mon Supérieur, je me rendis à Good Hope. Avant de partir, allons dire bonjour à ces généreuses canadiennes, filles de la charité. Bénissons-les, elles le méritent bien par leur dévouement pour nos orphelins et pour nous. Ce sont de véritables sœurs missionnaires.

Notre caravane va être nombreuse, elle est composée de 16 berges. Celui qui vous intéresse le plus parmi les voyageurs c'est le R. P. de Kérangué, faisant route avec nous jusqu'au Fort Simpson.

Nous nous arrêterons 5 ou 6 jours au Fort Simpson, notre mission du Sacré Cœur de Jésus. Hélas! nous pourrons facilement constater que les Sauvages de ce poste qui ont toujours été indifférents, le sont devenus plus encore par la présence habituelle d'un ministre dans le poste, tandis que les missionnaires catholiques n'y font que passer. Cependant, j'eus le plaisir de confirmer cinq personnes.

Le 2 septembre, nous partons, et grâce à la rapidité du McKenzie et à la vigueur de 16 rameurs qui se succèdent par bandes de 8, nous marcherons jour et nuit sans arrêter, si ce n'est pour faire bouillir la chaudière. Nous aurons à peine le temps de contempler les belles chaînes des Montagnes Rocheuses qui sont tantôt à droite, tantôt à gauche du fleuve.

De distance en distance, nous toucherons la main à de pauvres sauvages, avides de voir le prêtre, l'Evêque, et de recevoir notre bénédiction.

Le 7 septembre à midi, nous apercevons de loin le superbe clocher de Good Hope, et peu de temps après nous donnons l'accolade fraternelle à notre

cher et aimable frère, le Père Séguin et à son digne frère Kearney.

J'ai été réellement satisfait et comme enchanté de ma visite à Good Hope. Nos Pères, grâce à leurs travaux, y sont assez bien établis. Ils ont une maison bien convenable et une belle chapelle magnifiquement ornée de peinture. Ils ont debout une église assez vaste, et attendant trop longtemps des ouvriers pour la rachever. Notre Père Séguin et le frère Kearney, tous les deux assez faibles, n'ont pas craint de se faire scieurs. C'est grâce à eux que maintenant leur chapelle est couverte et qu'elle a un placher de bas et probablement maintenant un bel autel gothique. Ce que j'ai admiré, c'est l'ardeur des sauvages pour la prière. J'ai trouvé que nos Pères étaient un peu sévères pour leur accorder le baptême qu'ils désirent de tous leurs vœux. Ce printemps, ils devront baptiser presque tous ceux qui ne le sont pas encore, et en admettre un plus grand nombre à la première communion.

En automne, je ne pus confirmer que neuf sauvages. A Noël, j'ai eu le bonheur d'en communier 16 pour la première fois, et d'en confirmer 27. Jugez de l'ardeur des Peaux de Lièvre et des Loucheux, pour assister à nos belles fêtes de Noël; la moitié des Sauvages étaient accourus du fond de leurs forêts. J'ai vu des familles entières, hommes, femmes et enfants, venir de 15 jours de marche.

Mais voilà que je touche à la fin de ma seconde feuille; retournons donc vite de Good Hope, passant encore au Sacré Cœur de Marie, au Sacré Cœur de Jésus, à la Providence, à Ste. Anne et à St. Joseph, pour venir trouver les bons *Plats côtés de chien.* En 31 jours de marche nous ferons l'espace d'environ 450 lieues. Cependant aucune fatigue, si ce n'est un dépôt au genou par suite d'une chûte sur

un glaçon, qui m'inquiète. Adieu ; je vous bénis et vous embrasse en frère.

† ISIDORE, Ev. D'ERINDEL, O. M. I.

Lettre adressée par M. Emile Grouard, missionnaire à la Providence, Rivière McKenzie, à Mgr. l'Archevêque de Québec.

Mission de la Providence, 19 Novembre 1872.

Monseigneur,

Permettez-moi, en commençant cette lettre, de me jeter aux pieds de Votre Grandeur, de vous présenter l'hommage de mon profond respect et d'implorer votre bénédiction. Je n'ai pu remplir ces devoirs en vous écrivant l'année dernière par l'occasion de la bonne Sœur Lapointe, parce que j'ignorais alors que je m'adressais à Mgr. l'Archevéque de Québec. Maintenant que j'ai appris, par la voie publique et surtout par la si bonne lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, l'éminente dignité à laquelle vous avez été élevé, je m'empresse, quoique bien tard, de déposer à vos pieds le faible tribut de mes hommages et de mes souhaits pour la prospérité de Votre Grandeur.

En vous remerciant de votre lettre, je vous remercie également de votre photographie. C'est bien vous, tel que je vous ai quitté, que vous m'avez donné le bonheur de revoir en votre image. Vous ne sauriez croire, Monseigneur, quelle joie vous m'avez causée et combien j'ai été touché de votre bienveillante attention. Je regrette cepen-

dant que la main du temps ne vous ait pas entièrement respecté et que les hivers en passant aient jeté sur votre tête quelque peu de leurs neiges et de leurs frimas.

Vous donnerai-je maintenant quelques nouvelles de nos missions du Nord? Je n'ose presque, tant notre vie est insignifiante et tant nos travaux et nos soucis rentrent dans l'ombre, ou plutôt dans le néant, en face des préoccupations si graves qui absorbent votre temps, et des événements si terribles qui changent la scène du monde. Vous savez, Monseigneur, que notre pays, eu égard à son immensité, est presque désert. Les différentes tribus sauvages, peu nombreuses, se réunissent deux fois chaque année, chacune au fort que la Compagnie de la Baie d'Hudson a établi dans ces parages pour le commerce des fourrures. C'est là que nous avons occasion de les voir et de les instruire. Mais que de courses pénibles ne nous faut-il pas entreprendre pour aller à la recherche de ces pauvres brebis égarées? Ce qu'il y a de consolant, c'est que, différents des sauvages des prairies, Cris, Sauteux, Pieds-noirs et Sioux, nos Montagnais, ou Esclaves, ou Flancs de chiens, etc., sont tous disposés à entrer dans le bercail. Il faut certainement que le bon Dieu s'en mêle, car, bien souvent, le missionnaire n'a qu'à se montrer et les pauvres gens se mettent de suite à raconter leurs péchés et à demander le baptême. Certaines tribus, cependant, visitées par les ministres protestants, deviennent indifférentes à toute religion, et nous ne pouvons qu'à grand'peine empêcher nos catholiques de s'assoupir dans la commune insouciance. Les travaux de nos missionnaires sont obscurs, nos combats n'éveillent point l'intérêt du public et nos victoires ne reçoivent aucun applaudissement; mais peu nous importe. Nous mettons en pratique la leçon : *age quod agis*, et la conversion d'un pau-

vre sauvage nous occupe plus que la ruine de Paris. Loin de nous, toutefois, une froide insensibilité qui nous empêcherait de nous émouvoir à la pensée des malheurs de la France. Nous compatissons surtout aux maux de la Ste. Eglise Romaine, aux afflictions dont le St. Père est accablé. Oh! qu'il nous tarde, lorsque nous avons passé six longs mois sans nouvelles du monde civilisé, d'apprendre ce qui regarde le Souverain Pontife! Quelle joie de savoir que Dieu nous le conserve encore et quel bonheur de pouvoir augmenter le nombre de ses enfants et réparer, tout faiblement que ça puisse être, les vides que les erreurs et les apostasies font dans son bercail!

Depuis un an, j'ai cessé le métier de missionnaire ambulant, et je réside à la mission de la Providence sur le McKenzie. J'y suis chargé de la direction du couvent des Sœurs Grises dont vous avez vu la supérieure, Sœur Lapointe, laquelle m'a parlé de l'accueil bienveillant que lui a fait Votre Grandeur. Grâces aux secours que cette bonne et intrépide Sœur nous a amenés, notre école et notre orphelinat peuvent se soutenir. Notre Vicaire Apostolique, Mgr. Faraud est parti pour la France, et son coadjuteur, Mgr. Clut, a entrepris une expédition lointaine dans l'Amérique ci-devant Russe et maintenant Yankee. Or, durant l'absence simultanée de nos deux Evêques, on m'a nommé administrateur du Vicariat, moi qui ne sais qu'administrer les moribonds. J'aurais été désigné pour cette expédition par Mgr. Clut, si ma santé l'eût permis; mais Sa Grandeur a voulu prendre pour elle les fatigues et les peines et me laisser le repos. Depuis le printemps dernier j'ai perdu la voix et me voilà maintenant incapable de prêcher, c'est-à-dire que je suis devenu plus que jamais un serviteur inutile. La sainte volonté de Dieu soit faite! En venant ici, il me semblait que dix ans étaient

un siècle, et je ne demandais pas plus de vie ni de ministère, mes prévisions vont-elles se réaliser?

En terminant, Monseigneur, je renouvelle à Votre Grandeur l'assurance de mon très profond respect et de ma très vive reconnaissance pour les bienfaits dont vous m'avez autrefois comblé et dont le souvenir est toujours gravé dans mon cœur ; et réclamant encore votre bénédiction,

J'ai l'honneur d'être,
Monseigneur,
De Votre Grandeur,
Le très-humble serviteur,
E. GROUARD, Ptre., O. M. I.

Diocèse de St. Albert.

Rapport du Frère Scollen au Révd. P. Lacombe, à St. Albert.

Mission du Lac Ste. Anne, 8 Décembre, (fête de l'Im. Conc.) 1872.

Mon Révérend et Bien Cher Père Lacombe,

J'entreprends enfin la tâche de vous faire part de quelques petits détails sur ma mission de l'été dernier, en compagnie de Sa Grandeur Mgr. Grandin, parmi ces pauvres Sauvages que vous aimez tant, les Cris des prairies. J'aurais dû, sans doute, être plus ponctuel à vous communiquer des nouvelles d'un objet que, je sais, vous avez beaucoup à cœur ; mais diverses circonstances sont intervenues pour m'en empêcher jusqu'à ce jour ; à présent ces circonstances n'existent plus, et je profite

très-volontiers du temps pour m'entretenir quelques moments avec vous, vous priant en même temps de vouloir bien pardonner à toutes les défectuosités qui se trouveront nécessairement dans cette lettre, vu que j'écris en une langue qui n'est pas la mienne.

Il faut vous dire, mon Révérend et bien cher Père, qu'après notre cruelle séparation le printemps passé, quand vous partiez pour le Canada, Sa Grandeur et moi restâmes encore un mois entier à la mission de St. Paul des Cris, avant de pouvoir nous mettre en route pour la prairie. Enfin le jour si longtemps attendu est arrivé ; le 28 mai nous traversâmes la rivière Saskatchewan et campâmes sur les rives de l'autre côté, avec à peu près 40 familles Sauvages qui devaient prendre le même chemin que nous. C'est de ce moment-ci que peut dater le commencement de nos travaux apostoliques, car ayant si bon nombre de Sauvages avec nous, presque tous chrétiens ou catéchumènes, nous fîmes tous les jours les exercices ordinaires de ce genre de mission.

Enfin, le 20 mai, nous quittâmes la rivière et nous nous acheminâmes vers la prairie ; comme vous le savez, on ne fait que de petites distances chaque jour, tant à cause de la maigreur des chévaux qu'à cause des nombreux Sauvages à pied qui ne peuvent suivre une marche plus accélérée. Cela nous convenait bien, nous donnant le temps de faire chaque jour tous les exercices de la mission ; mais d'un autre côté il y avait aussi un inconvénient assez grave, que l'on éprouve presque toujours en paraille occasion, c'est-à-dire la disette, qui fit que nos pauvres Indiens affamés se jetèrent tous sur nous. Souvent, bien cher Père, vous avez été placé dans les mêmes circonstances, et vous savez combien souffre le cœur d'un Missionnaire en voyant souffrir ses enfants : tel était donc notre

sort, en cette occasion ; mais surtout notre cher Evêque, dont le cœur est si tendre envers tous les siens, éprouva une douleur bien sensible de voir les privations dont nos pauvres compagnons étaient affligés. Ainsi donc, tout en leur distribuant le pain salutaire de la parole, nous ne laissâmes pas de subvenir à leurs besoins physiques, autant que nos moyens nous le permettaient en partageant avec eux les quelques vivres de bouche que nous avions pour notre voyage.

Six jours après notre départ nous fûmes rejoints par un autre camp d'une trentaine de loges de Métis et de Sauvages, parmi lesquels se trouvait bon nombre de catholiques ; cela augmenta de beaucoup notre congrégation à la messe et aux autres exercices, aussi bien que le nombre d'affamés. Nous continuâmes ainsi notre marche encore quatre jours, quand nous sommes arrivés à la montagne du Nez. C'est ici, vous savez, le dernier bois que l'on rencontre avant d'arriver à la grande prairie ; il fallait donc charger nos charrettes de cet article combustible pour nous en servir pendant notre séjour dans les plaines non boisées ; ainsi, la hache à la main, chacun se mit à l'œuvre. La pluie tombait en torrents, mais nous ne voulions pas camper là, car du haut de la montagne on découvrit dans le lointain un petit camp de 20 loges qui nous attendaient avec impatience ; et d'ailleurs l'impatience parmi nous pour y arriver n'était pas moins grande ; ils avaient fait chasse et pouvaient par conséquent soulager nos pauvres compagnons de route qui avaient jeûné assez longtemps pour nous donner à comprendre la justesse d'une remarque qu'un Sauvage avait faite à Sa Grandeur, quelques jours auparavant : "Il me semble, Mgr." dit-il, "que l'on prie bien mieux quand on a l'estomac plein que quand on jeûne. Dans le jeûne nous sommes toujours entraî-

nés vers les choses de la terre, et quand nous prions nous sommes toujours portés à demander au Maître de la vie qu'il nous donne de quoi manger, tandis que nous ne pensons guère aux besoins de l'âme." Remarque que Mgr. a trouvé assez ingénieuse et tout-à-fait véridique par rapport à nos Sauvages.

Enfin nous arrivâmes au petit camp ; on nous y a très-bien reçus. Quel changement ! le matin, nos pauvres Sauvages étaient tristes et abattus, et maintenant tout était joie et contentement ; les Sauvages que nous venions de rejoindre avaient généreusement distribué de la viande à ceux qui n'en avaient pas, et bientôt, malgré la tristesse d'un ciel couvert et d'une pluie battante, tout le monde riait et chantait. Sa Grandeur trouvait le contraste bien frappant. Nous voilà donc, bien cher Père, avec un camp de 70 loges, dont 30 étaient catholiques, 20 protestantes, Métis anglaises et Sauvages, et les autres infidèles.

Il fallait donc employer toutes nos forces à leur faire tout le bien possible pendant que nous étions avec eux, car nous avions encore d'autres camps à visiter et notre temps était court. Tout en marchant presque tous les jours, nous faisions tous les exercices de la mission, qui étaient la Ste. Messe, à six heures du matin, suivie d'une instruction ; catéchisme des enfants dans l'après-midi, le soir chapelet et prières du soir et encore une instruction ; et enfin enseigner leurs prières à tous les adultes qui ne les savaient pas encore. Nous nous efforçâmes surtout à préparer à la Ste. Communion et à la Confirmation tous ceux qui n'avaient pas encore reçu ces sacrements et qui étaient d'âge à les recevoir. Je fis tout ce que je pus pour faire comprendre aux Sauvages l'incomparable bénédiction dont le ciel les avait visités.

Je leur disais : "jamais pareille chose ne s'est

vue ; l'Evêque lui-même, notre premier pasteur, un prince de l'Eglise n'a pas dédaigné venir partager votre misère et vos privations, pour vous annoncer la bonne nouvelle." Pauvres Sauvages ! ils semblaient avoir bien compris leur privilége, car vraiment ils ne laissèrent rien à désirer dans leur zèle à profiter des secours religieux que Dieu avait mis à leur disposition.

Que vous dirai-je, bien cher Père, de la soif ardente de notre bien-aimé Evêque pour le salut des âmes ? de sa charité envers ceux qui souffrent. " Quis infirmatur et ego non infirmor ? " Son zèle et la sainteté de sa vie, lui donnent bien droit de nous dire à tous : " Imitatores mei estote sicut et ego Christi."

Il se donna toute la peine du monde à instruire les Sauvages ; il alla jusqu'à faire le catéchisme tous les jours lui-même aux petits enfants. Nous restâmes ainsi un mois dans ce premier camp, faisant tout ce que nous pouvions pour bien instruire nos chrétiens et nos catéchumènes. Enfin, est venu le beau jour où une vingtaine de personnes devaient communier pour la première fois et recevoir la Confirmation, cérémonies bien imposantes au milieu de ce désert inculte ! C'était un Dimanche au matin ; le ciel serein et le soleil brillant semblaient se réjouir du bonheur dont le Créateur allait combler ses pauvres enfants des prairies, en venant lui-même se reposer dans leurs cœurs. Ce même matin nous érigeâmes une Cathédrale ! ! ! Ne soyez pas scandalisé ..... C'étaient deux grandes loges jetées sur des perches placées à cet effet. Au bout de cette bâtisse on mit quelques cassettes les unes sur les autres en guise d'autel, que l'on para de son mieux, et c'est là que Sa Grandeur célébra l'Auguste Sacrifice, assisté par votre serviteur en qualité de .... tout ! Pendant la Ste. Messe, nos Sauvages, avec des voix moins harmo-

nieuses que sonores, chantaient des cantiques propres à l'occasion, et on comprenait par leurs accents que chaque parole venait du chœur. A la fin de la messe, Sa Grandeur en mître se mit sur son trône, encore une cassette, pendant que j'expliquais aux Sauvages l'importance de l'acte que quelques-uns d'eux venaient de faire en recevant pour la première fois la Ste. Communion, et qu'ils allaient encore faire quand l'Evêque, par l'imposition de ses mains, ferait descendre en eux l'esprit vivificateur; après quoi eurent lieu les cérémonies de la Confirmation.

Pendant tout ce temps, outre nos chrétiens qui assistaient avec piété aux saintes cérémonies, il y avait une foule de spectateurs, protestants et infidèles, qui, je pense, retournèrent tous chez eux plus ou moins impressionnés des beautés de la religion catholique. Puisse l'esprit de vérité qui, ce jour-là, descendit invisiblement parmi eux, faire germer cette impression et jeter dans leurs cœurs un rayon de lumière afin qu'ils connaissent le bon Pasteur, et qu'ils reviennent à lui : " Et fiet unum ovile et unus pastor ! "

Nous avions fini nos travaux dans ce camp; nous veuions de les couronner par la belle fête dont je viens de vous parler ; il fallait donc quitter cette partie du champ et tourner nos regards ailleurs où la moisson nous attendait. Jusqu'ici on avait toujours marché en ligne droite vers le midi, de sorte que les grandes côtes de la rivière La Biche paraissaient tout proches. D'après des nouvelles que nous avions reçues, il uous fallait nous acheminer du côté du levant pour trouver les autres camps sauvages ; ainsi, ayant fait nos adieux à nos chrétiens qui nous quittèrent avec chagrin, nous partîmes, ne sachant nullement combien de temps il faudrait marcher avant de trouver du monde. Nous n'avions que deux ou trois familles avec

nous, dont une était la famille du brave Noé Opaskeyakerviyin, cuisinier épiscopocal pour le voyage. Le premier jour dans l'après-midi, nous découvrîmes un camp à peu près quatre milles à notre droite ; deux de nos compagnons allèrent le visiter et trouvèrent que c'était un camp composé de Sarcis, mais nous ne pouvions pas aller les visiter nous mêmes, vu que nous étions bien pressés pour chercher les autres camps Cris.

Deux jeunes gens de ce camp Sarci arrivèrent à nous, et nous apprirent qu'il y avait chez eux un ministre qui était venu avec huit charretiers chercher des vivres de bouche. Je parlerai de ce monsieur plus tard, avant de finir cette lettre.

Nous continuâmes donc notre marche, et le quatrième jour nous arrivâmes à un sentier que nous connaissions être celui où avaient passé les sauvages que nous cherchions. Ce sentier nous mena le cinquième jour au camp. Il y avait trente loges ; le chef était Albert Kiyiwin, célèbre pour sa connaissance étendue de la religion et son hospitalité envers les prêtres. La joie de ces pauvres sauvages était grande de recevoir une visite si inattendue de leur part. Ils nous apprirent qu'à une vingtaine de milles de là il y avait encore un autre camp de trente loges, dont Alexis Kiskayin, catholique, était le chef. Notre meilleur plan donc était de réunir les deux camps, afin de faire la mission à tous ensemble, car le temps qui nous restait ne nous suffisait pas pour pouvoir la faire en chaque camp séparément. Ainsi Mgr. m'envoya avec un homme pour tâcher de faire une réunion, et ma proposition ayant plu aux Sauvages que je suis allé voir, ils vinrent nous rejoindre, de sorte que maintenant nous formions un camp de 60 loges, dont le plus grand nombre était des Catholiques.

Vers ce temps-là Sa Grandeur eut une attaque

très-violente de migraine ; j'étais fort inquiet de voir notre cher Evêque dans un état si souffrant, si éloigné de tout secours efficace ; mais grâce à Dieu, après trois jours d'horribles souffrances, un changement pour le mieux vint me rassurer. La santé de Sa Grandeur étant parfaitement rétablie, nous continuâmes les exercices de la mission—tout était à peu près pareil comme dans le premier camp, de sorte que ce que je vous ai déjà dit là-dessus pourra servir ici. On avait à peu près le même nombre de Communions et de Confirmations et tout se fit avec la même solennité. Avant d'avoir fini la mission, on vint nous donner des nouvelles des Métis de St. Albert, accompagnés par le Révd. Père Blanchet, et des Métis de Carlton, accompagnés par le Révd. Père Bourgine ; ils n'étaient éloignés de nous que d'une journée de marche, et Sa Grandeur désireuse de voir les deux Pères, partit avec un jeune Sauvage qui devait lui montrer le chemin, me laissant à continuer l'instruction des Sauvages. Sa Grandeur fit un heureux voyage, et revint après une absence de quatre jours.

Trois jours après eut lieu la clôture de la mission, et nous partîmes accompagnés d'une vingtaine de Cris, avec l'intention de nous rendre chez les Métis de St. Albert, et de là, aller visiter un camp de Pieds Noirs que l'on disait n'être pas loin. Nous arrivâmes au camp des Métis après deux jours de marche ; en même temps aussi arriva un Pied-Noir du camp que nous avions l'intention de visiter ; il nous apprit que son camp était très loin, et en pleine fuite pour se sauver des Sioux ; une partie de ces redoutables guerriers avait rencontré une bande de Pieds-Noirs et en avaient tué cinq ; les pauvres Pieds-Noirs en étaient consternés, et se pressaient de mettre une bonne distance entre eux et ces ennemis terribles ; ainsi, vu les circons-

tances, nous nous trouvâmes dans l'impossibilité d'exécuter notre projet.

Sur ces entrefaites quelques Sauvages arrivèreut d'un autre camp ; ils étaient de la tribu des Pieds-Noirs appelés Gens de Sang ; leur camp composé de 50 loges, n'était qu'à une quinzaine de milles de nous ; cela nous allait bien ; nous nous décidâmes d'aller les visiter dès le lendemain, accompagnés de plusieurs Métis et des Cris qui étaient venus avec nous. Notre réception par ces pauvres Pieds-Noirs fut des plus brillantes chez les Sauvages ; les pavillons flottaient, on chantait, on dansait, on battait du tambour, on tirait du fusil, etc., le bon vieux Chef *Sotena*, en costume militaire, avec tout son état-major vint à notre rencontre et ne finissait plus de nous embrasser : il baisa l'Evêque de St. Albert sur les deux joues. Mais au tumulte de joie, il y avait quelque chose de triste, et je voyais de grosses larmes couler sur les joues de notre cher Evêque ; et pourquoi ? parce que, bien cher Père, Sa Grandeur voyait devant elle des centaines de pauvres âmes qui ne connaissaient pas leur Créateur, et qui, cependant, ont été rachetées au prix du Sang d'un Dieu ! C'est cette pensée qui absorbait notre premier pasteur, et lui causait une douleur qu'il ne pouvait soulager qn'en versant des pleurs.

Vous vous souvenez que plus haut je vous parlais d'un ministre ; eh bien ! ce brave monsieur était venu, il y avait quelque temps, dans le camp que nous visitions, s'annonçant comme prédicateur de l'évangile. Les Pieds-Noirs qui avaient su que l'Evêque voyageait dans la prairie, lui demandèrent si lui-même n'était pas l'Evêque ; le ministre répondit que oui et qu'il etait venu leur annoncer la bonne nouvelle. Mais les Sauvages, qui appellent l'Evêque "le *grand prêtre*" et qui souvent jugent des choses d'après leurs noms, ne pouvaient pas se

figurer qu'un "*grand prêtre*" avait si peu de prestige ; maintenant qu'ils ont su la vérité ils s'amusent entre eux de la supercherie du ministre.

Pendant que nous étions dans le camp des Pieds-Noirs, Mgr. baptisa 42 enfants. Ce même jour nous retournâmes chez les Métis, et le surlendemain, dimanche, presque tous les hommes du camp Pied Noir vinrent assister à la messe. Monseigneur, au moyen d'un interprète, leur fit un discours convenable à leur position.

Déjà deux mois s'étaient écoulés depuis notre arrivée à la prairie ; nous avions maintenant fini tous nos travaux. Chez les Cris, Monseigneur se réjouissait du bien qu'il y voyait déjà fait pour la religion, et s'attristait de voir qu'il y avait encore tant à faire, et si peu de moyens pour le faire. Les Cris lui firent mille supplications de leur donner des Missionnaires et leur faire bâtir des Missions. Chez les Pieds-Noirs les mêmes discours lui furent présentés ; un vieux Chef lui parla en ces termes : "Toi qui es grand prêtre, écoute ! Nous, Pieds-Noirs, sommes bien misérables ; nos mauvais penchants nous entraînent vers le mal, et notre faiblesse nous y fait tomber. Les Métis sont plus avantageusement placés que nous ; ils ont de bons Pères qui les dirigent et les corrigent, les Cris aussi plus ou moins, mais nous, nous n'avons personne pour nous dire une bonne parole, et c'est pour cela que nous sommes si méchants." Vous connaissez assez le cœur de Monseigneur Grandin pour pouvoir juger de l'impression qu'un tel langage a pu lui faire. Sa Grandeur promit à tous, Cris et Pieds-Noirs, qu'elle ferait un effort suprême afin de les secourir, s'appuyant surtout sur votre zèle à plaider la cause auprès de vos généreux compatriotes. Voilà donc, bien cher Père, un petit récit du voyage parmi les Sauvages l'été passé.

Veuillez excuser le peu de soin avec lequel il est rédigé ; et me recommendant à vos prières,

J'ai l'honneur d'être,

Votre tout affectionné frère,

En J. M. J.,

CONSTANTIN SCOLLEN, O. M. I.

Lettre du Révd. Père Leduc au Révd. Père Lacombe, à Montréal.

Evêché de St. Albert, le 23 Décembre 1872.

Mon Révd. et bien cher Père Lacombe,

Les nouvelles que vous nous avez envoyées, en date du 11 Septembre dernier, nous ont causé le plus sensible plaisir. Votre mission, pourtant si difficile et si délicate, promet de bien réussir. Ce n'est donc point à tort que nous comptions sur la piété et la générosité du Canada. Nous ne saurions être trop reconnaissants à l'égard de l'Episcopat et du clergé canadien pour la bonne volonté qu'ils vous témoignent, en facilitant la réussite de votre entreprise, et en vous aidant par tous les moyens possibles. Au commencement de Juillet dernier je vous envoyais une longue lettre relativement à nos missions de la Saskatchewan, de la rivière aux anglais et du Cumberland. Plus nous réfléchissons sur ce qu'il y a de fait dans ce nouveau diocèse de St. Albert, plus nous voyons clairement ce que nous avons encore à faire. Nous marchons à grand pas vers la civilisation, et nous entrevoyons, sur une foule de points de ce vaste diocèse, des églises à bâtir, des missions à fonder.

Cet automne je suis allé visiter la mission St. Hippolyte du fort Jasper, dans les montagnes rocheuses. Pendant 18 jours j'ai dû chevaucher par des chemins, ou plutôt par des sentiers souvent impraticables. Il y a déjà bon nombre d'années, vous avez vous-même visité cette mission. Depuis cette époque le chemin, loin de s'améliorer, est devenu de plus en plus impraticable. Des épinetières, à moitié consumées par le feu, et dont il ne reste plus que des troncs d'arbres gisant pêle-mêle sur la voie, et souvent pendant des milles de longueur, des bourbiers sans nombre, des marais interminables, voilà la route qu'il faut suivre pour se rendre à Jasper. Plus d'une fois j'ai dû renoncer à ma monture qui roulait trop souvent par terre sans respect pour le cavalier. J'ai dû en maintes occasions patauger dans l'eau et dans la boue. Après bien des fatigues qui, toutefois n'étaient rien en comparaison de celles qu'éprouvaient notre digne Evêque alors en route par l'Ile à la Crosse, j'arrivais heureusement le 3 octobre dernier à Jasper. Je trouvai toute la petite population de ce poste campée autour du fort, et attendant impatiemment l'arrivée du prêtre qui n'était pas venu les visiter depuis deux ans. Dès le soir je commençai les exercices d'une trop courte mission. Trois fois par jour tout le monde, hommes, femmes et enfants se réunissaient chez moi pour écouter, avec une incroyable avidité, les instructions que je leur faisais. J'ai eu la consolation de voir tout le monde, à l'exception d'un seul pauvre pécheur scandaleux, s'approcher des sacrements.

Avant de quitter St. Albert, j'avais bien entendu parler d'expédition ou d'exploration pour la future voie ferrée, dans les montagnes rocheuses ; mais j'étais loin de penser que les choses fussent déjà si avancées. Jugez donc de ma surprise, lorsqu'en arrivant à Jasper, j'appris que 400 hommes

avaient travaillé tout l'été à se frayer dans les montagnes, de Kamloops à Jasper, un chemin que l'on peut appeler magnifique. A une distance assez peu considérable de Jasper, le chemin a 300 pieds de large; mais à environ 12 milles du fort il n'a encore que 10 pieds. Vous connaissez les places, et par le peu que je vous écris sur ce sujet, vous pouvez juger quel travail a été entrepris et déja en très-grande partie exécuté. Les métis de Jasper et les Assiniboines, que j'ai vus dans ce voyage, ne reviennent pas de leur stupéfaction, eux qui regardaient comme impossible une semblable entreprise. Cet hiver M. Moberly, avec un parti d'ouvriers sous ses ordres, doit tracer le chemin de Jasper à Edmonton. L'été prochain ce chemin sera terminé. J'avais donc bien raison de vous dire tout à l'heure que nous avançons vers la civilisation. Avant peu d'années, la Saskatchewan, et par conséquent nos missions, vont subir une véritable métamorphose. Bientôt le Pacifique et l'Atlantique se donneront la main au moyen de la voie ferrée, et l'immigration sera sans aucun doute très-considérable par ici. Oh! puissent nous arriver un grand nombre de bonnes familles canadiennes, foncièrement catholiques pour contrebalancer un peu l'immigration anti-religieuse que nous avons tant raison de craindre pour nos bons métis.

Et nos pauvres sauvages de la Saskatchewan, que vont ils devenir? Lorsqu'on aura chassé loin d'eux, ou anéanti les troupeaux de buffles qui errent encore à l'aventure dans nos immenses et fertiles prairies, où ces pauvres indiens iront-ils se réfugier? Il est temps, il est plus que temps que nous prenions des mesures sérieuses pour les arracher à la destruction qui les menace, et les soustraire à l'hérésie qui les convoite. Il nous faut former à tout prix une nouvelle mission chez les Cris, une autre chez les Pieds-Noirs. Il faut que nous tâ-

chions de fixer ces sauvages autour de la maison de Dieu ; pour cela il nous faut du dévouement et des ressources. Grâce au bon Dieu et à la générosité de vos compatriotes, grâce à la générosité de l'œuvre admirable de la Propagation de la Foi, nous espérons avoir et du dévouement et des ressources. Il nous faudra aussi de toute nécessité, du moins en commençant, bâtir des maisons pour les sauvages, partager souvent notre nourriture avec eux, pour partager ensuite leurs jeûnes forcés ; il nous faudra leur montrer à travailler, à cultiver la terre, le faire même souvent pour eux ; mais il s'agit de conserver la vie du corps et de donner la vie de l'âme à des nations nombreuses, rachetées comme nous du sang d'un Dieu ! Ce motif est plus que suffisant pour soutenir notre courage au milieu des difficultés sans nombre que nous pouvons dès à présent prévoir.

Avec la civilisation qu'on nous promet, il est bien à craindre qu'il ne nous vienne beaucoup de gens sans foi, ni loi, source d'une infinité de désordres. L'été dernier, de misérables vendeurs de boissons se sont établis ici, après avoir été mis hors la loi par le gouvernement des Etats-Unis. Ce sont des transfuges qui nous arrivent du côté de Benton. Grâce à eux, des désordres bien déplorables ont eu lieu parmi les Cris et les Pieds-Noirs. Une femme Pieds-Noirs a même été frappée d'une balle au fort Edmonton, et elle a repris mourante le chemin du désert. Un de ces abominables traiteurs, parti dernièrement pour aller renouveler sa provision de boissons à une espèce de fort bâti par d'autres traiteurs sur le terrain anglais, a reçu une partie de ce qu'il méritait, c'est-à-dire deux balles dans le bras ; l'une lui a percé la main et l'autre l'épaule.

Je ne sais si vous avez appris le crime commis au mois de Juillet dernier sur les bords de la Saskatchewan, à Edmonton. Un jeune homme, que

j'avais marié quelque mois auparavant, a indignement poignardé sa femme. Il l'a frappée de six ou sept coups de couteau. Pauvre femme, elle n'a pas eu le temps de recevoir les secours de la religion ; elle est morte instantanément au sixième ou septième coup, frappée droit au cœur. Il est temps que le gouvernement vienne s'établir ici, pour nous débarrasser de ces infâmes traiteurs, sans licence, qui viennent apporter chez nous désordres sur désordres, démoraliser nos Métis pourtant naturellement si bons et si portés à la vertu, et enfin empoissonner nos pauvres sauvages, trop faibles pour résister à la tentation de se procurer de l'eau-de-feu lorsqu'ils en ont l'occasion. Pourtant ces pauvres indiens, ces infortunés Pieds-Noirs ouvriraient, en grand nombre, les yeux à la lumière de l'Evangile, et leur cœur à la douce influence de la grâce, si nous pouvions nous occuper plus spécialement d'eux. Outre les secours pécuniaires que vous recueillez chez vos généreux et pieux compatriotes, puissiez-vous trouver une douzaine de courageux et zélés apôtres, prêtres et laïques, pour venir avec vous partager nos travaux, nos prières, nos joies et nos consolations : *Messis quidem multa, operarii autem pauci.*

Agréez, bien cher père, l'expression de mon affection fraternelle et priez pour moi.

H. LEDUC, O. M. I.

Mission de St. Léon de Standon.

Lettre de M. de Rainville, curé de Ste. Germaine du Lac Etchemin, et chargé de la mission de St. Léon, à Mgr. l'Archevêque de Québec.

Ste. Germaine, 15 Décembre 1872.

Monseigneur,

Je suis heureux d'apprendre à Votre Grandeur que les choses vont très-bien dans ma mission de St. Léon. La chapelle, sans être finie, est bien avancée; nous y sommes à notre aise cet hiver. Au printemps, je ferai terminer le petit presbytère qui s'élève tout à côté de la chapelle, et je suis sûr que ce sera une maison commode et confortable. Je ne puis que louer le zèle et la bonne volonté des gens de l'endroit, et, sans toutefois le leur promettre, je leur laisse bien un peu entendre qu'ils ne seront pas longtemps sans avoir un prêtre au milieu d'eux. Ce sera là la plus agréable récompense que Votre Grandeur pourra accorder aux sacrifices nombreux qu'ils se sont imposés.

Mais, ce qui me fait surtout plaisir en vous écrivant aujourd'hui, Monseigneur, c'est d'annoncer à Votre Grandeur l'heureuse conversion d'un jeune protestant de St. Léon. Depuis plusieurs années John William Marchell, âgé de 24 ans, désirait se faire catholique. Il ne fréquentait plus l'église protestante de Standon ; au contraire, il venait souvent à notre chapelle. Ses inquiétudes, dans ces derniers temps, augmentaient de jour en jour ; la grâce de Dieu aidant, il se décida enfin à cher-

cher ailleurs cette paix et cette tranquillité après lesquelles il soupirait et qu'il ne pouvait trouver dans le protestantisme. Il vint donc un jour me faire part, en tramblant, de son projet de devenir catholique. Votre Grandeur ne saurait croire avec quelle joie je reçus les premières confidences de cette bonne âme en peine ! J'appris de lui-même que, depuis plus d'un an, il avait employé tous ses loisirs à étudier un livre de controverse et à apprendre le petit catéchisme de Butler ; il me fut donc bien facile de compléter son instruction et de dissiper ses derniers doutes.

Au reste, je ne crains pas de dire que la conduite du jeune Marchell a toujours été exemplaire. Sage, modeste et laborieux, il a su gagner l'estime de tous. Lorsqu'il venait, avant son baptême, aux offices de la mission, il priait avec une ferveur qui frappait tout le monde. Il demandait sans doute au bon Dieu d'avoir bientôt le bonheur d'être compté au nombre des enfants de l'Eglise catholique ; car bien ardent était son désir d'abjurer ses erreurs et de recevoir le baptême.

Le vingt-six novembre au matin, conformément aux pouvoirs extraordinaires que Votre Grandeur m'a accordés en me confiant ces missions, j'ai reçu l'abjuration du brave jeune homme et l'ai baptisé sous condition. Puis, commençant aussitôt le St. Sacrifice de la messe, je donnai le Pain des forts au pieux converti, qui se nourrissait pour la première fois de la chair divine de son Sauveur.

Je tâchai de rendre toutes ces cérémonies aussi solennelles que possible. Un grand nombre de personnes en ont été témoins, et ont été on ne peut plus édifiées. Mais impossible de dire combien était grande la joie du nouvel enfant de l'Eglise. Le bonheur, dont son âme était remplie, se trahissait sur sa figure et dans toutes ses démarches. Il me serrait la main avec reconnaissance, tout en

se déclarant incapable d'exprimer les consolations dont son cœur était comblé. Puissent mes frères, me dit-il, croire à mon bonheur et le partager bientôt !

C'est aussi le désir que je forme avec ardeur pour cette intéressante famille, et en particulier pour le père qui s'est constamment opposé à la conversion de son fils. J'espère que la grâce de Dieu les touchera un jour. Les recommandant instamment aux prières de Votre Grandeur, ainsi que tous les fidèles confiés à mes soins,

Je suis, Monseigneur,
Votre très-humble fils en J.-C.,
J. A. DE RAINVILLE,
Missionnaire.

Missions de la Pointe aux Esquimaux, Labrador.

Extraits de la correspondance du Revd. M. Perron, missionnaire de la Pointe aux Esquimaux.

Pointe aux Esquimaux, 22 Juin 1872.

Monseigneur,

J'ai fait le recensement de la Pointe aux Esquimaux. En y comprenant 11 familles récemment arrivées des Iles de la Magdeleine, il y a 369 communiants, et 196 qui n'ont pas communié. Nous attendons encore, cet automne, un certain nombre de familles des mêmes îles qui n'y peuvent plus vivre. Deux nouvelles goëlettes ont été acquises par nos pêcheurs, trois autres sont sur les chantiers pour prendre la mer au printemps, et deux viennent d'être achetées à des propriétaires d'Halifax. C'est là richesse de la Pointe.

Par la comparaison avec le recensement précédent V. G. verra combien la population a augmenté ; c'est ce qui rend pénible l'absence du prêtre plusieurs mois.

Voici quelques détails sur ma mission d'hiver. Partant le 29 janvier, je me suis rendu à environ 20 lieues d'ici, visitant sur ma route Mingan, la Longue Pointe, la Rivière St. Jean, Magpie, Jupitagan et la Rivière au Tonnerre. Les chemins étaient horribles, il m'a fallu en faire un tiers en raquette. Les travaux de la chapelle sont très avancés ; un excellent ouvrier les conduit ; et le bois pour 4 autres chapelles, en différents endroits, est coupé et sur place. Presque tout le monde a montré beaucoup de zèle dans l'exécution de ces travaux.

J'ai eu le bonheur, dans ce voyage, d'admettre à la première communion un vieillard de 80 ans ; je l'ai aussi confirmé, et rien n'était plus admirable que sa joie : il se sentait rajeuni de 50 ans. Dans la même mission j'ai donné à trois adultes les sacrements de pénitence, d'eucharistie, de confirmation et d'extrême-onction, et quelque temps après ils laissaient la vie, ayant édifié tout le monde par leurs bonnes dispositions. Cette fois, j'ai trouvé partout les enfants mieux préparés pour la première communion.

Le 13 février, sur mon retour, je disais la messe aux braves gens de Mingan, et j'arrivais le soir à la Pointe pour y donner les Cendres le lendemain matin.

Dès le deuxième dimanche du carême, j'annonçai les pâques pour les pêcheurs au loup-marin ; ils sont au nombre d'environ 200. Ils traînèrent en longueur dans le but de retarder mon départ pour les missions d'en bas ; car mes absences prolongées leur font peine. Néanmoins je les confessai tous ; je fis ensuite faire la première commu-

nion à plusieurs enfants fréquentant nos deux écoles de la Pointe, et je leur donnai la Confirmation, ainsi qu'à quelques adultes venus des Isles de la Magdeleine.

Je partais le 4 mars au soir, et en trois heures je me rendais à Betchouan, éloigné de 7 lieues ; j'étais fiers de mes chiens !

Le temps étant très mauvais durant cette semaine, je ne pus me rendre à Nataskouan que le samedi, mais assez tôt cependant pour y célébrer la St. Joseph. Je m'y arrêtai 5 jours, au bout desquels on vint me chercher de Kékaska pour enterrer une femme morte le 11 mars, et pour administrer un homme en grand danger. Je n'eus que le temps de faire faire les pâques à ceux qui partaient pour la chasse au loup marin.

Je fus rendu à Kékaska le 14 à 8 heures, et durant les trois jours que j'y restai je confessai les pêcheurs, remettant comme à Nataskouan, de confesser les autres à mon retour.

Je couchai à la Romaine et donnai le lendemain la mission à la Pointe à Dumorier. Le 22 mars, avant veille des Rameaux, j'étais arrivé au Petit Mécatina : trois familles s'y étaient disposées à la mission. Un jeune homme, aidé d'une personne qui sait lire, s'est instruit de la religion en étudiant le catéchisme : il est venu me trouver, faisant pour cela 9 lieues dans l'eau à mi-jambe. J'étais à Souriban (1) (poste de la terre ferme situé en arrière de la Tête à la Baleine), et je fus singulièrement touché du désir, du zèle et de la bonne volonté de ce jeune homme ; des larmes s'échappaient de mes yeux malgré moi, lorsque je lui donnai le pain des Anges et que je lui administrai le sacrement de confirmation.

(1) Mot sauvage qui veut dire : " endroit où il y a de l'argent ".

En laissant Souriban le mercredi saint, je gagnai *la Tabatière :* Je m'y arrêtai quatre jours, m'occupant à donner la mission à 8 familles qui vinrent des environs ; car il n'y a qu'une seule famille à quelques arpents de la chapelle. Je préparai un mariage qui fut célébré à mon retour, le lendemain de la *Quasimodo.*

Dans l'intervalle, je visitai Kikapoué et St. Augustin ; c'était le premier d'avril. Je fis là deux missions, puis, en remontant, une autre sur *les Rigolets*, à 3 lieues des deux autres.

Le 9 avril, j'ai donné la Confirmation à plusieurs personnes à la rivière du *Gros Mécatina* ; et j'ai été retenu deux jours à *la Romaine* par une pluie abondante, qui avait rempli les cours d'eau à pleins bords et cassé la glace sur les baies. Le dimanche 14, je repris ma route tantôt sur le fonds de quelques baies épargnées par le vent, tantôt sur le sommet des montagnes presque toutes dépouillées de neige. Je réussis à gagner Masquaro avec grande difficulté, après avoir fait plutôt 12 lieues que 8 que l'on compte pour cette route : je m'y occupai des trois personnes qui s'y trouvent.

Le 17, je fis faire les confessions et les pâques à Kékaska ; du 23 au 25, j'entendis les confessions à Nataskouan, où je donnai la communion pour la première fois et la confirmation à 8 enfants. Une goëlette de la Pointe, chargée de loups-marins et qui avait fait 10 lieues pour venir me chercher, me prît le jour de St. Marc, et me déposa à ma chère Pointe le lendemain à 5 heures de l'après-midi, un mois et vingt-deux jours après mon départ : j'avais parcouru au-delà de 200 lieues !

J'aime à constater ici le résultat de la pêche : 21 goëlettes ont capturé 4,380 loups-marins ; ce résultat est regardé comme excellent.

---

23 Juillet 1873.

La Pointe aux Esquimaux s'est augmentée de plusieurs nouvelles familles, au nombre d'une centaine d'âmes. Il devient pour le missionnaire de plus en plus difficile de s'absenter : il me faudrait un vicaire.

Voici le compte rendu de ma mission de l'été dernier. Le 24 juin 1872, je me rendis en goëlette aux Sept Iles, où je débarquai vers 6 heures du matin. On m'apprit que le Révd. Père Babel était à la chapelle : cette nouvelle me remplit de joie ; il y avait 9 mois que je n'avais rencontré de prêtre. Je m'occupai d'abord de mes affaires spirituelles, et après m'être confessé et avoir célébré la sainte messe, je donnai la mission à 5 blancs qui s'y trouvaient, les autres étant à la pêche.

A la St. Pierre, j'étais à Moisie. Le jour de St. Jean-Baptiste Messire Séguin y a fait une fète splendide : procession sur l'eau, étendards et drapeaux déployés, décharges de fusils, rien n'y manquait.

Le 1er Juillet, à la Rivière au Bouleau, je fis faire la première communion à deux filles d'un métis, et me transportai le lendemain à St. Louis de Sheldrake, où j'entendis les confessions de 5 blancs et de huit sauvages, à l'ouest de la rivière. Je traversai à l'Est où il y a un commencement de chapelle ; beaucoup d'étrangers s'y rendent en été pour la pêche, et alors la maison où se fait l'office devient trop petite. J'exhortai les gens à finir leur chapelle ; les catholiques et même les protestants sont bien disposés à faire les dépenses nécessaires. Il faudrait la présence du prêtre pour diriger les travaux.

Je baptisai ici un enfant de la Rivière au Tonnerre, où j'avais passé les premiers jours de Mai, pour faire lever la chapelle à laquelle V. G. a donné St. Hyppolite pour patron. Ce poste et celui de

St. François d'Assise de la Longue Pointe sont ceux qui m'ont le plus consolé.

Le 9 et le 10 mai, je donnai la mission à Jupitagan, deux lieues plus haut que Magpie. Le vieillard, auquel j'avais fait faire la première communion, l'année précédente, vint au devant moi. Ce poste augmente et les familles veulent y construire une petite chapelle.

A St. Octave de Magpie, j'employai 6 jours pour la mission, et j'y célébrai trois mariages: puis ce fut le tour de St. Jean, et enfin celui de la *Longue Pointe*, où je fis un mariage, et où je consolai de mon mieux un pauvre malheureux qui, dans une seule année, a vu 9 de ses enfants descendre dans la tombe. Ici tout le bois de la chapelle est coupé, mais elle n'est pas levée.

En ce moment on travaille activement à celle de St. Jean: il y a 15 jours elle était levée, et je pense y faire la prochaine mission. Je le devrai en partie à l'intelligence d'un M. Sirois, frère du curé du Cap St. Ignace, grand amateur de pêche, qui possède ici une vaste *grave*.

Bénissez, Monseigneur, l'humble missionnaire de la Pointe aux Esquimaux, ainsi que son troupeau si disséminé, et veuillez me croire,

Votre très-dévoué fils en J. C.,

J. O. PERRON, Ptre.,

Missionnaire.

Mission de Nataskouan, Labrador.

Extraits de lettres écrites à l'Evêché de S.-G. de Rimouski, par messire Jacob Gagné, missionnaire de Nataskouan.

Nataskouan, 18 Juillet 1872.

Monsieur le Grand Vicaire,

Le *Napoléon III* touchait presque Nataskouan samedi, à midi ; mais le vent violent qu'il faisait l'a empêché de rester mouillé et l'a forcé d'aller prendre refuge dans un meilleur hâvre, à Kékaska, 30 milles plus bas. J'en ai profité pour faire l'office le lendemain aux gens de ce poste, grâce à l'obligeance du Capt. Gourdeau, qui a bien voulu ne partir qu'à 4 heures du matin, et nous laisser le temps à MM. Bonneau et Laliberté et à moi de célébrer la sainte messe.

J'ai donné une instruction aux gens et fait deux catéchismes. Les mêmes exercices ont eu lieu le lundi. Il y a dans ce poste 22 familles et 30 enfants capables de fréquenter une école. La chapelle n'est pas couverte, et malheureusement 13 familles de ce poste se disposent à se transporter à Betchouan, 6 lieues en deçà de la Pointe aux Esquimâux. J'espère néanmoins réussir à faire terminer la chapelle et à établir une école, qui pourrait se faire avec la permission de Mgr. dans la petite sacristie qui sera construite, en attendant que la maison soit bâtie.

Pied-Noir, 12 août 1872.

S'il y a des déboires et des fatigues sur cette côte pour les Missionnaires, on y trouve aussi bien des consolations. Partout reçu comme un père qui n'aurait pas vu ses enfants depuis bien des années, le prêtre ne saurait décrire la joie, le contentement que son arrivée cause dans les familles. On voudrait pouvoir le posséder pendant des semaines, chose impossible pourtant. Il faut que chacun ait sa part de joie. C'est surtout chez les familles irlandaises, depuis Bonne Espérance jusqu'ici, que se manifestent ces sentiments. Le missionnaire est heureux de constater que les mères y élèvent chrétiennement leurs enfants et qu'elles les instruisent aussi bien qu'elles le peuvent des vérités de notre sainte religion ; les familles sont généreuses pour leur chapelle, et leur école est fréquentée en hiver par plus de vingt enfants. J'emmène avec moi un de ces enfants ne parlant pas un mot de français ; je lui donnerai de l'instruction, et en même temps j'apprendrai l'anglais en l'entendant parler.

J'ai le plaisir de passer ici quelques jours de repos avec mon voisin, le Révd. M. Brown, du diocèse de Harbour-Grace, qui a, comme moi, plus de cent lieues de missions à parcourir. Il ne parle pas français du tout, mais nous nous comprenons toujours ; nous mêlons dans nos conversations le français, l'anglais et le latin, et, moyennant quelques gestes un peu expressifs, nous complétons notre pensée.

J'ai rencontré M. Perron, missionnaire de la Pointe aux Esquimaux, le 27 Juillet, avant de commencer les missions d'en bas ; j'ai eu aussi l'avantage de voir le Révd. Père Buckle à la Tabatière : il arrivait de Québec.

Nataskouan, 13 juin 1873.

J'ai parcouru cet hiver toutes mes missions, d'une extrémité à l'autre ; ce voyage a duré plus de trois mois, et j'ai pu faire partout le catéchisme à mon goût. Sur le *Cométique* depuis le 28 janvier jusqu'au 24 avril, dans des chemins presque impraticables et par des tempêtes de neiges fréquentes, je n'ai pas besoin de dire qu'à mon retour ici j'étais bien fatigué. Je traversais quelquefois de belles baies sur la glace bien dure et unie ; mais il fallait aussi, souvent, prendre la raquette et marcher à côté du *Cométique*, aidant aux chiens qui ne pouvaient se démêler dans la neige qu'avec peine. Bien plus, quand la glace est cassée dans les anses, il faut prendre la voie des montagnes, parcourant tantôt le fond d'une vallée, tantôt les hauteurs. Pour ne pas trop m'ennuyer et ne pas éprouver de découragement, il ne faut pas que je pense à l'extrémité de la route à parcourir ; mais je me dis : je vais au poste voisin, à 3 ou 4 ou 10 lieues. De cette façon, le long trajet se fait presque sans s'en apercevoir. Ainsi, aujourd'hui, toutes mes misères et mes courses me paraissent comme un véritable rêve. Il me semble que, grâce à la longueur du chemin et à la rigueur excessive du froid enduré sur la route, le bon Dieu a béni les travaux du pauvre petit missionnaire.

J'ai reçu l'abjuration d'un jeune protestant de la Baie des Moutons : c'était la première fois que j'avais l'indicible bonheur de faire entrer dans la véritable Eglise une personne appartenant à la secte anglicane. Je ne comprenais pas bien mon cœur en ce moment : il était enivré de joie par la cérémonie touchante qui accompagna la profession de foi du néophyte, et par les grâces abondantes que je savais lui être conférées par un Père prodigue de ses richesses envers ses enfants. Le triomphe était d'autant plus grand que le mi-

nistre anglican avait tenté de m'enlever cette ouaille : accompagné de deux femmes, il avait fait une marche de trois lieues à la raquette pour se rendre auprès du jeune homme. Mais, malgré tous les efforts d'un zèle digne d'une meilleure cause, il ne put pervertir celui qui était catholique dans le cœur, ni même l'ébranler le moins du monde dans sa foi. Voyant qu'il n'avait rien gagné de ce côté, il se tourna vers une autre direction. A force de faux arguments, d'intimidation, et de promesses de lard et de farine, il réussit à empêcher une autre conversion qui se préparait. Je rencontrai cette personne quelque temps après, et sa seule réponse à mes osbervations sur sa faiblesse, fut ces paroles : " J'ai vu le ministre " ; et cependant de grosses larmes tombaient de ses yeux. Evidemment la grâce de Dieu opère encore un travail dans cette âme inquiète : espérons et prions.

En revanche la lumière, rejetée par celle-là, commence à éclairer un de ses frères et une de ses sœurs qui, avec deux autres personnes, se préparent à abjurer l'hérésie l'été prochain, s'ils sont alors prêts et suffisamment instruits. Plaise au Seigneur de les faire persévérer dans leur bon dessein !

Je me tiens en bons rapports avec les protestants : je les ai tous visités, autant qu'il m'a été possible. Cette visite leur fait bien du plaisir, et, loin de les éloigner, est propre à faire tomber les préjugés qu'ils ont contre nous et notre sainte religion. Je suis reçu à peu près partout avec une exquise politesse, et je trouve tout le monde disposé à me rendre toute espèce de services. Plusieurs sont venus me conduire en berge jusqu'à 8 et 10 lieues ; d'autres m'ont fait monter avec plaisir sur leur propre cométique. Chaque fois que j'ai eu l'occasion de leur passer quelque bon livre, je n'ai pas manqué de le faire : je me suis particu-

lièrement occupé de deux pauvres malheureuses que l'orgueil a fait tomber dans l'hérésie.

Archevêché de Québec, 17 Juillet 1873.

Le steamer sera prêt à midi, et je m'y embarquerai pour mes chères missions. J'ai été un peu contrarié par un retard de quelques jours ; mais j'en ai profité pour *quêter* des livres qui formeront ma bibliothèque de missions. Le Révd. M. Bonneau, entre autres, m'a donné une caisse pleine de livres de controverse en anglais. Les Dames Religieuses de l'Hôtel-Dieu me font *pour rien* un parement d'autel vert et violet; j'ai acheté de beaux chandeliers, et fait encadrer deux jolis chemins de croix, l'un pour Kékaska et l'autre pour la Tête à la Baleine. Je descends avec moi un grand nombre d'images du Sacré Cœur de Jésus, du Saint Cœur de Marie et de St. Joseph pour en répandre sur toute la côte.

Nataskouan, 1er août 1873.

J'ai fait une très-belle descente en quatre jours : la mer a toujours été calme, chose assez rare dans nos parages. Il y a dix jours à peine que je suis rendu et déjà je pars pour ne revenir qu'à la fin d'octobre. Mes bons fidèles ont assisté à ma messe ce matin, et me voyant partir pour si longtemps, plusieurs s'en affligent. Je leur ai dit quelques mots ; et mon cœur s'est trahi : j'ai été obligé de tirer le mouchoir pour essuyer quelques larmes. Souvent je me dis : " Quels ne doivent pas être les sentiments de ceux qui demeurent toujours à cent lieues du prêtre et qui ne le voient qu'en passant ? "

Agréez, M. le Grand Vicaire, etc.

JACOB GAGNÉ, Ptre.,
Missionnaire.

Mission de Matapédiac, Diocèse de Rimouski.

Extraits de lettres adressées à Monseigneur Langevin, par M. Majorique Bolduc, missionnaire de St. Alexis de Matapédiac.

St. Alexis de Matapédiac, 30 Janvier 1873.

Monseigneur,

Les employés de l'Intercolonial me donnent beaucoup d'occupations. Le 27 de ce mois, j'ai été appelé sur la section 17, distance de 16 lieues d'ici, et je n'ai été de retour que ce matin à 5 heures. Dans ce voyage j'ai administré deux personnes dangereusement malades.

J'ai terminé la visite de ma mission, la moitié du temps à pied, car on ne peut passer en voiture. J'y ai trouvé 667 âmes et 404 communiants.

L'absence d'un pont sur la rivière rend la desserte très-difficile et parfois périlleuse. Ainsi le 8 décembre, étant appelé auprès d'un malade, je devais traverser la rivière : la glace, minée par un courant impétueux, s'est brisée sous la voiture et j'ai failli périr.

La mission que j'ai donnée en décembre sur l'Intercolonial a été bien suivie : j'ai reçu deux abjurations. J'y retournerai vers le 10 février pour préparer les pâques.

Dans le temps de Noël, j'ai donné la mission près de chez M. Fraser, et c'était à qui, même parmi les protestants, travailleraient à orner le lieu où devait se dire la messe.

---

30 avril 1873.

Pour la troisième fois aujourd'hui, on m'appelle par le télégraphe au lac Matapédiac, distance de 18 lieues : on ne se donne pas le trouble de venir me chercher. C'est sans doute plus économique pour les intéressés, mais ruineux pour moi. Il me faut prendre la malle, quand il y a une place vacante, et c'est au prix de 10 centins le mille. J'ai ainsi parcouru la semaine dernière 80 mille, et, à cette distance, j'ai rencontré une personne chargé de m'avertir qu'il y avait un autre prêtre ; mais on ne m'a pas dit un mot des dépenses.

---

11 mai 1873.

Notre chapelle temporaire de Matapédiac est entreprise : M. Dan. Fraser a généreusement donné le terrain nécessaire. Je crois que cette chapelle aura les plus merveilleux effets dans cet endroit presque exclusivement protestant. M. l'ingénieur Grant et son épouse, qui sont catholiques, prennent grand intérêt à cette entreprise, et ils ne cessent de travailler à procurer ce qui est nécessaire au culte.

Il y a actuellement sur les trois sections de l'Intercolonial de 14 à 1500 hommes, de sorte que j'ai beaucoup d'occupations et ne suis pas deux jours de suite chez moi. Encore cette semaine il m'a fallu aller au lac à Saumons pour un malade, et de là me rendre pour un autre malade, à 35 milles. Cette affluence de monde durera encore trois mois. Je ferai la mission d'été le 10 juillet.

---

24 septembre 1873.

L'été, comme je le prévoyais a été très dur, à

cause du grand nombre de travailleurs et surtout à cause des nombreux cas de maladie. Maintenant la besogne diminue ; car il n'y a plus qu'à peu près 200 catholiques sur cette partie de l'Intercolonial.

L'hiver s'ouvre très-mauvais pour mes pauvres paroissiens ; la gelée a tout ruiné cette année, et de plus il n'y aura pas de travaux sur l'Intercolonial cet hiver. Quatre familles ont laissé la paroisse la semaine dernière.

Notre nouvelle chapelle de St. Laurent continue à être fréquentée par un très-grand nombre de fidèles : quelques uns viennent d'une distance assez éloignée. Jusqu'à présent j'y ai dit la messe tous les trois dimanches, mais je ne sais pas si je pourrai continuer. Les dimanches où je vais à St. Laurent, je chante la grande messe à 8½ heures et je me rends ensuite à St. Alexis pour y dire une messe-basse à 11 heures, avec sermon en anglais : mais je m'aperçois que ça me fatigue beaucoup.

J'ai enfin reçu une cloche de Troy, elle a été bénite suivant votre autorisation et placée dans la chèvre. Tout est payé et il me reste de quoi acheter des cartons d'autel et des bouquets.

La miséricorde du bon Dieu s'est manifestée d'une manière bien frappante à l'égard d'un pauvre mourant. Placé tout-à-fait à l'extrémité de ma mission, aucun autre prêtre que moi ne pouvait aller à son secours. Je m'y suis rendu promptement ; il ne s'attendait pas à mourir et il voulait remettre sa confession au lendemain. Il ne me paraissait pas en danger non plus ; cependant j'insistai, et je n'eus pas de peine à le convaincre qu'il était prudent et sage de faire sa confession de suite. A minuit et demi je repartis pour aller me reposer à un mille ; et j'étais à peine au lit que j'apprenais la mort de cet homme dans toute la vigueur de l'âge. Mon Dieu ! que j'étais heureux d'avoir été rendu à temps et de n'avoir pas remis

à entendre cette confession un peu plus tard ! Quoique je fusse souffrant, j'oublai mes propres douleurs à la pensée que j'avais été l'instrument d'une grande faveur spirituelle. C'est bien dans un moment comme celui-là que l'on prend la résolution de ne pas retarder d'une seconde quand on est appelé pour un malade.

---

23 octobre 1873.

Depuis ma dernière lettre, j'ai eu l'honneur de la visite de Sa Grandeur Mgr. Rodgers, Evêque de Chatham. Sa Grandeur visitait les paroisses de son diocèse, et rendue à Campbelltown, elle a daigné traverser à Matapédiac.

Je n'avais encore pu aller présenter mes hommages à cet illustre prélat ; j'avais en ce moment l'insigne plaisir de l'avoir chez moi, et cependant, je ne pus jouir de cet honneur que pendant 2 ou 3 heures seulement. En effet, je m'étais à peine remis de l'émotion que m'avait causée l'arrivée de Mgr. de Chatham, que je recevais un message m'appelant pour un malade à Causapscal, distance de 41 milles. Je me mis aussitôt en route, me séparant avec peine de Monseigneur et de son aimable compagnon de voyage, M. Barry, curé de Dalhousie. On comprend mon désappointement et mon sacrifice.

---

13 Janvier 1874.

Permettez-moi, Monseigneur, de vous raconter une autre de mes consolations. Dimanche à midi, j'ai appris la maladie grave d'un irlandais demeurant à une forte distance, sur la rivière Ristigouche. On compte au moins 15 milles d'ici-là, par des che-

mins impraticables. Rendu à six milles il m'a fallu quitter le cheval et faire le reste à pied sur la glace. J'ai administré le pauvre malade, et lundi matin, à 6 heures, il était devant le bon Dieu. A un mille en deça à peu près, je me suis reposé dans une maison protestante; et par une providence particulière, j'y ai fait la connaissance d'une mère de famille, aveugle depuis 15 ans, et qui n'avait pas rencontré de prêtre depuis 23 ans. Je profitai de l'occasion pour la confesser et pour baptiser ses sept enfants, jusque-là privés de ce bonheur. Je me suis aperçu, dans ce moment, comment certaines fatigues sont accompagnées de grande joie; et, en arrivant à mon église, dimanche soir, je remerciai de mon mieux le Dieu du Tabernacle pour les grandes grâces qu'il venait d'opérer par son humble ministre.

De Votre Grandeur le très dévoué fils en J. C.

MAJ. BOLDUC, Ptre.,
Missionnaire.

Préfecture de la Baie St. Georges, Cote ouest de Terreneuve.

Rapport du Préfet Apostolique de la Baie St. Georges de Terreneuve, à MM. les Membres du Conseil Central de la Propagation de la Foi à Lyon, France.

Mars, 1873

Messieurs,

Comme dans ces temps dégénérés de notre siècle, le Souverain Seigneur de toutes choses s'est plu à susciter votre très-remarquable association pour en faire le soutien principal et comme la main droite de cette mission que l'Eglise de Jésus-Christ a reçue de prêcher l'Evangile à toutes les créatures, l'humble missionnaire, chargé de rompre le pain de vie à quelques milliers d'âmes dispersées sur l'immense territoire formant la partie occidentale de Terreneuve, vient aujourd'hui, pour la première fois, vous présenter un aperçu de l'état de la Préfecture Apostolique de St. Georges.

Votre sainte association, qui a tant travaillé à faire progresser la cause de J. C. par l'évangélisation et la civilisation des contrées les plus reculées de la terre, ne manquera pas de lire avec intérêt le présent rapport qui envisage le bien spirituel et temporel, non pas de la race noire de l'Afrique ou de la race cuivrée de l'Amérique, mais de personnes nées en France, ou de descendants de la race fidèle des enfants de l'Acadie.

La partie occidentale de Terre-Neuve a été éri-

gée en Préfecture apostolique par un décret daté de Rome, 17 septembre 1871.

Par ce décret, l'ouest et une partie du sud de cette île ont été séparés de l'ancien diocèse de St. Jean, et toute la charge de pourvoir aux besoins spirituels d'environ trois mille âmes, dispersées sur une longueur de côte de 160 lieues, pèse sur les épaules d'un seul pauvre missionnaire, le préfet apostolique.

Dans aucune partie de l'univers, il n'y a de contrée dont la population, exclusivement composée d'Européens ou de descendants d'Européens, soit si éloignée de tout progrès de civilisation.

La raison de cette anomalie ne vient pas de la stérilité du sol, ni de la difficulté d'y vivre ; non : nous avons ici véritablement le climat le plus tempéré et le plus salubre de toute l'Amérique septentrionale anglaise, depuis les montagnes Rocheuses jusqu'aux rivages de l'Atlantique. De plus, le sol est presque partout très fertile. Et cependant malgré tous ces avantages naturels, nous n'avons absolument ni chemin, ni route, ce qui empêche toute communication entre les différents points du pays ; et même les communications un peu régulières par mer, avec la partie Est de Terreneuve, ne sont établies que depuis l'an dernier.

Nos misères, à ce point de vue, tirent leur origine des traités autrefois conclus entre la France et l'Angleterre par lesquels, bien qu'il fut stipulé que le territoire de Terre-Neuve serait exclusivement anglais, le droit de pêche, sur une partie de la côte, était réservé à la France, y compris le droit d'occuper les terrains nécessaires pour faire sécher et préparer le poisson.

Telle est la raison alléguée par le gouvernement anglais, pour justifier sa conduite envers les autorités locales françaises, auxquelles il refuse plein pouvoir sur cette partie de la côte. D'un autre

côté, les habitants de cette contrée, sachant bien qu'ils ne sont pas maîtres chez eux, ne veulent pas consentir à des sacrifices considérables pour l'ouverture des chemins, l'entretien des écoles, etc. Ainsi se trouvent paralysés les progrès que devrait faire la civilisation en général parmi nous.

Cet état de choses rend les travaux du missionnaire aussi difficiles ici que sur les côtes d'Afrique ou dans les forêts sauvages de l'Amérique méridionale. Sans les secours d'instituteurs, de congrégations religieuses ou d'autres moyens d'instruire la jeunesse, les seuls efforts d'un missionnaire sont presque stériles, surtout quand on envisage que, pour la visite des différents postes de son immense mission, il est obligé de parcourir plusieurs centaines de milles (160 lieues), et cela sans aucun moyen de transport, si ce n'est un petit bateau de pêcheur où il se trouve souvent exposé aux plus violentes tempêtes.

Je vais maintenant, messieurs, vous dire quelques mots de la classe de gens dont se compose mon district, pour donner une idée de leur histoire et décrire un peu le genre de vie du missionnaire au milieu d'eux.

Tout le monde connaît l'existence de deux florissants diocèses sur la côte orientale de Terreneuve, c'est-à-dire l'ancien diocèse de St. Jean et le diocèse nouvellement fondé au Hâvre de Grâce. Les catholiques de ces deux diocèses sont des Irlandais ou des descendants d'Irlandais, ainsi qu'un certain nombre d'anciennes familles anglaises catholiques qui, fuyant la persécution en Angleterre, se réfugièrent autrefois sur cette Ile, ayant à leur tête Sir Georges Calvert, Lord Baltimore.

L'origine des premiers catholiques de la baie de St. Georges peut être attribuée à une seule famille.

Un aventurier français, arrivé à Québec, en Canada, vers le milieu du siècle passé, fit la con-

naissance d'une jeune personne native de cette province avec laquelle il se maria ; puis ils s'embarquèrent sur un petit bateau et partirent pour le golfe St. Laurent. Le but de leur voyage est toujours resté inconnu. Rendus au détroit de Belle Isle, une tempête les jeta à la côte, quelques lieues au nord de la baie de St. Georges. Il fallut bien se décider à y passer l'hiver tant bien que mal. L'été suivant, notre aventurier se dirigea sur la baie de St. Georges, où il trouva trois familles anglaises au milieu desquelles il se détermina à s'établir. Les fruits de son mariage avec la jeune canadienne furent deux filles et un garçon. Une des filles se maria dans l'Ile du cap Breton, et laissa une famille considérable ; l'autre se maria avec un français appelé Benoit, qui était né pendant la traversée de France en Amérique. Par suite de mariages avec des Acadiens du cap Breton et avec des Anglais, les descendants de cette famille peuvent se compter maintenant par centaines.

Depuis le commencement du siècle, un bon nombre de Français, appartenant à la flotte transatlantique venant ici pour la pêche, ont préféré une résidence stable aux vicissitudes de la traversée en France et du retour qui s'effectuent tous les ans.

C'était à navrer le cœur que de voir l'état d'abandon où ces pauvres gens se trouvaient, jusqu'à ces vingt dernières années, par rapport aux secours de la religion. Si les soi-disants philantropes d'Europe pouvaient voir et constater l'abîme où se jette l'homme abandonné à lui-même et en dehors de l'influence salutaire de la religion, on n'entendrait pas si souvent parler de persécutions contre l'Eglise, comme nous l'attestent les nouvelles qui nous viennent du vieux continent. C'est donc une utopie que d'avancer que la civilisation maintiendrait l'ordre social sans la religion.

Enfin arriva le jour béni où un prêtre vint fixer

sa résidence à la baie St. Georges. La joie fut bien grande partout, car la plupart des catholiques de la côte, quoique à peu près dépourvus des secours de la religion pendant bien des années, n'avaient cependant pas renié leur foi. Plusieurs avaient pu faire bénir leurs mariages par les aumôniers des corvettes françaises qui visitent la côte de temps en temps; quelques enfants furent aussi baptisés dans ces occasions ; mais il n'y eût jamais que les habitants des bords de certaines baies qui purent jouir ainsi, de temps à autre, du ministère des prêtres français. Il se fit, cependant, à différentes époques, des actes inouïs de courage pour courir vers les trésors inépuisables de notre sainte religion. Un vieillard d'ici, âgé de 80 ans, me racon tait que dans son enfance, ses parents le conduisirent à Québec, à une distance de plus de 200 lieues, pour l'y faire baptiser. On conserve aussi le souvenir d'une visite que fit, dans la baie St. Georges, il y a plus de 50 ans, un prêtre de St. Jean de Terreneuve, du nom de Hearen. Ce digne apôtre traversa à pied, conduit par un indien, l'Ile tout entière : ni les montagnes, ni les rivières, ni les sombres forêts, à travers lesquelles il dut se frayer un passage, ne lui firent perdre courage. On nomme encore les personnes qu'il maria et les nombreux enfants auxquels il administra le baptême. Mais on parle encore surtout des odieux traitements que le bon Père éprouva dans le village anglais de *Sandy Point*. Un natif de Jersey, par haine pour la religion, lui refusa le couvert, et lança même ses chiens à sa poursuite. Peu de temps après ce misérable se suicida, et ses chiens s'abreuvèrent de son sang.

Ce fut en 1850 que le Rév. M. Aléxis Bélanger, né à St. Roch des Aulnets dans l'archidiocèse de Québec, arriva à la Baie St. Georges. Il avait été précédemment missionnaire sur les Isles de la

Magdeleine, et il avait par hasard quelquefois visité certaines parties de la côte ouest de Terreneuve. Il avait donc pu être témoin de l'extrême désolation où se trouvait la Baie St. Georges au point de vue religieux. Par un de ces dévouements extraordinaires, dont le prêtre est en quelque sorte seul capable, il s'offrit généreusement à l'Evêque de St. Jean pour aller fixer sa demeure au milieu de ces pauvres catholiques de la côte. Monseigneur Mullock n'hésita à confier à M. Bélanger les pouvoirs les plus amples ; il le nomma même Vicaire-Général et lui permit de s'adjoindre, pour travailler au vaste champ qui lui était confié, tout prêtre du Canada ou d'ailleurs qui voudrait venir à son aide. Néanmoins, le digne prêtre demeura seul 18 années sur cette côte. Mgr. Mullock qui avait pu aller faire une visite à M. Bélanger dans les premiers temps qu'il passa à St. Georges, ne trouva plus moyen de renouveler sa visite. Impossible de dire tout ce que M. le Grand Vicaire Belanger eut à faire et fit en effet dans ses immensions missions, et pour instruire les âmes confiées à ses soins, et pour établir dans son église une certaine discipline, et surtout pour déraciner le vice et les mauvaises habitudes dans un grand nombre de ses ouailles. Aux travaux spirituels se joignirent sans cesse pour lui toute espèce de misères temporelles et de privations sans nombre. Mais jamais il ne se plaignit du sacrifice qu'il avait fait en allant demeurer à la Baie St. Georges au milieu de ce peuple qu'il environna toujours de son affection, et dont il fut toujours respecté et vénéré. Usé par les travaux de son pénible ministère, le bon Grand Vicaire Bélanger mourut en septembre 1868, à l'âge de 60 ans, pleuré de tous, et me laissant, à moi son successeur, les heureux fruits de ses travaux apostoliques, et les plus beaux exemples de dévouement.

Un autre vaste district s'étend à une trentaine de lieues au sud de la Baie St. Georges. Jamais, avant ma visite en 1869, les bienfaits de notre sainte religion n'y avaient été répandus. En conséquence, malheureusement, un trop grand nombre de français ou d'acadiens s'y sont enrôlés dans les rangs du protestantisme. La raison de ces perversions est bien facile à donner : en venant habiter cette contrée, ils ne trouvèrent pas de prêtre pour s'occuper d'eux, mais l'hérésie y avait ses ministres. Peu à peu ces pauvres français embrassèrent les pratiques de la seule religion existante dans l'endroit, et voilà comment la population du Port-aux-Basques, est devenue anglicane, à peu d'exceptions près.

Il m'est bien pénible de le constater, mais enfin dans toute l'étendue du vaste territoire que je suis forcé de desservir *seul*, il n'y a pas moins de 6 ou 7 ministres de l'erreur. Les sociétés bibliques d'Angleterre les subventionnent largement, et hélas ! leur ministère ne porte que trop souvent des fruits parmi la jeunesse française qui habite nos parages, ou celle qui les fréquente pendant la saison de la pêche.

En présence de faits aussi lamentables, ne m'est-il pas permis, Messieurs, de tourner mes regards vers la terre d'où je dois espérer que le secours va me venir, vers cette France, fille aînée de l'Eglise, qui a tant fait et qui fait encore tant pour les missions les plus délaissées et les plus éloignées, vers cette France qui a vu naître chez elle la société providentielle de la Propagation de la Foi et dont elle est le principal soutien ?

Je me crois d'autant plus en droit de vous demander du secours, Messieurs, que partout je constate un bien immense à produire, et que je trouve une infinité d'âmes bien disposées et vraiment prêtes à revenir au bercail. Les protestants d'ici

ne sont point fanatiques ; ils le sont d'autant moins qu'ils appartiennent tous à l'anglicanisme proprement dit ; car, on le sait, plusieurs des pratiques de cette hérésie se rapprochent considérablement de celles de notre sainte religion. Au reste, ceux qui sont devenus protestants presque par la force des choses, à cause de l'absence du prêtre, n'ont pas oublié que leurs pères étaient catholiques, et la plupart sont portés à revenir à nous. J'ai déjà eu bien des fois le bonheur de réconcilier quelques unes de ces brebis égarées. Mais enfin les moyens me manquent absolument, et les ouvriers apostoliques dont j'aurais tant de besoin pour m'aider sur cette côte éloignée, me font complétement défaut. Pouvez-vous trouver mauvais, Messieurs, que j'implore votre charitable assistance ?

Mes pauvres gens soupirent après l'instruction, et ils soupirent surtout après les consolations et les grâces de notre sainte religion. Souvent ils surmontent des obstacles extraordinaires pour arriver jusqu'à elles. Au mois de janvier de la présente année, je me transportai dans une des parties les plus éloignées de mes missions. A peine débarquai-je de ma frêle embarcation qu'on m'apprit qu'une jeune personne de l'endroit se trouvait aux prises avec la mort. La Providence m'avait conduit en ce lieu ! La pauvre enfant, depuis plusieurs jours, sollicitait ses proches d'aller pour elle chercher le prêtre ; mais la distance à parcourir était énorme, les difficultés à vaincre presque insurmontables vu la rigueur extrême de la saison, et la maladie paraissait si grave qu'on avait toutes les raisons de croire que celle qui en était attaquée aurait cessé de vivre avant le retour des envoyés. Cependant la jeune personne persista dans sa demande, et elle assura même qu'elle ne mourrait certainement pas avant d'avoir reçu les sacrements de l'Eglise. On allait partir pour venir me chercher,

lorsqu'on leur annonce tout-à-coup que le prêtre vient d'arriver inopinément au milieu d'eux. Quelle ne fut pas la consolation du pauvre missionnaire de pouvoir administrer les sacrements à une si bonne âme, d'entendre sa première et dernière confession, et de lui faire faire sa première communion qui devait en même temps lui servir de Viatique! Que les œuvres de Dieu sont magnifiques!—Quelques jours plus tard je recevais l'abjuration du mari de la brave femme qui avait si bien instruit la jeune personne qui venait de mourir. Cet homme avait été catholique dans sa jeunesse; mais, par suite des circonstances où il se trouva et de l'influence de ses compagnons qui l'entraînèrent avec le courant, il avait renié sa foi. Ce fait, entre bien d'autres, est une preuve de ce que j'avançais tout à l'heure.

Oui, la moisson serait abondante si on venait à mon aide! Un couvent de 5 ou 6 religieuses serait de la plus grande importance ici, et le bien qu'il produirait serait vraiment incalculable. Je possède une maison de 52 pieds sur 30, qui me fût léguée par Mgr. Mullock, de sainte mémoire, et que je serais mille fois heureux de pouvoir convertir en couvent. J'ai épuisé, pour la rendre propre et convenable, toutes mes faibles ressources. Je crois que je pourrais avoir des religieuses soit de St. Jean de Terreneuve, soit du Canada; mais, si votre sainte association ne vient à mon secours, il faut que je mette de côté toutes mes belles espérances, et que je me contente de la triste réalité.

Mais il est temps, Messieurs, que je vous dise un mot de nos pauvres églises. La principale est celle de la Baie St. Georges; elle est dédiée à l'Immaculée-Conception. Ses dimensions sont bien modestes, car elle n'a que 45 pieds de long sur 32 de large; en ce moment, toutefois, je m'occupe à la faire allonger d'un chœur de 20 pieds et à faire

construire une petite tour. Une autre chapelle se trouve à 3 lieues d'ici vers le nord, dans un village nommé Stephenville. Ce nom lui vient d'un certain Stephen Leblanc, brave acadien établi en cet endroit depuis trente ans environs. Il y vint avec un de ses frères et leurs deux familles. Plus tard, un bon nombre de leurs parents se joignirent à eux, et, à l'heure qu'il est, on ne compte pas moins de 200 âmes dans le village, et presque toutes ces bonnes gens sont unies par les liens du sang. Leur chapelle, plus petite encore que celle de la Baie St. Georges, est néanmoins mieux proportionnée, et quand elle sera terminée, elle sera assurément fort jolie. Elle est dédiée à St. Etienne, premier martyr. Au sud de la Baie St. Georges, à 10 lieues d'ici, j'ai acheté et converti en chapelle une maison ordinaire. Elle est située sur un plateau magnifique et très fertile, habité par plus de 60 familles de Highlanders écossais catholiques. On ne parle encore, en cet endroit, que l'ancien gaulois. Il n'y a certainement pas de peuple au monde qui ait conservé sa foi aussi vive et aussi intacte que ces bons Highlanders. Ils sont la joie et la consolation de l'humble préfet apostolique.

Ma sollicitude pastorale doit s'étendre à deux autres missions fort importantes : l'une, celle de la Baie des Iles, est à 20 lieues au nord de la Baie St. Georges; l'autre, comprenant la rivière Codroy et Port aux Basques se trouve à plus de 30 lieues au sud. Dans celle du nord, il y a deux chapelles à desservir et un presbytère ; dans celles du sud se trouvent trois chapelles et un presbytère. L'un et l'autre de ces deux postes fournirait ample labeur au courage et à la bonne volonté de quelques vaillants ministres au Seigneur. Notre éloignement et notre pauvreté seront-ils donc toujours un obstacle au salut de tant d'âmes qui se perdent!

En résumé, Messieurs, j'ai sous mes soins une

population de 3 à 4 mille catholiques, disséminés sur une immense étendue de côtes ; les moyens de communications sont presque impraticables ; les dangers de l'erreur se font sentir partout ; des âmes se perdent tous les jours fautes de secours efficaces ; plusieurs chapelles sont sans pasteurs ; et je suis *seul* et sans ressources pour faire face à tout ......

Je vous aurais plus tôt fait connaître nos misères, Messieurs ; mais j'ai su qu'une terrible épreuve est venue fondre sur la France. La guerre et la révolution ont dernièrement causé bien des ravages dans votre beau pays. J'aurais cru mes demandes intempestives, si je vous les eusse alors adressées. Mais maintenant qu'une heureuse paix règne encore au milieu de vous, et que la sève de la charité est de plus en plus active en France, je me décide à solliciter une petite part des sages largesses de la Propagation de la Foi. J'ai plein espoir que vous m'accorderez une allocation généreuse, avec laquelle, en supposant qu'elle se renouvelle d'année en année, je procurerai à ma pauvre préfecture des prêtres pour le soin et le salut des âmes, et des religieuses pour l'instruction et l'éducation de la jeunesse, ici comme ailleurs espoir de l'avenir.

Veuillez croire, Messieurs, au profond respect de votre très-humble serviteur,

THOMAS SEARS,
Préfet apostolique.

Mission de St. Prime du Lac St. Jean.

Rapport adressé à Mgr. l'Archevêque par le Révd. M. Elz. Auclair chargé des missions de St. Prime et de St. Félicien.

St. Prime du Lac St. Jean, 25 Juillet 1872.

Monseigneur,

Il est de mon devoir de donner à Votre Grandeur, cette année, un rapport sur les deux missions qu'Elle a confiées à mes faibles soins, l'automne dernier.

Dans ma lettre de mission, j'avais ordre de Votre Grandeur de me transporter le plus tôt possible, après la St. Michel, au milieu de la nouvelle et intéressante population de St. Prime et de St. Félicien. Je fis en sorte de me rendre aussitôt à vos vœux, Monseigneur ; mais malheureusement, à mon arrivée ici, je trouvai les travaux de la chapelle suspendus. On avait dû les abandonner temporairement pour sauver les récoltes alors en grand danger.

Ainsi privé de logement, je fus obligé de passer onze à douze jours chez le Révd. M. F. X. Delâge, curé de Notre-Dame, qui m'accueillit avec la bonté et la tendresse d'un frère, en attendant qu'il y eût possibilité de me rendre à ma résidence actuelle. Ce ne fut que la veille de la Toussaint au soir que je pus entrer dans ma modeste demeure. Je passai la nuit debout, organisant mon petit ménage et préparant un autel convenable pour le lendemain,

afin d'y célébrer le plus pompeusement possible la fête de tous les Saints.

Je pus donc, Monseigneur, faire convenablement l'office de la Toussaint, et c'était le premier en ma qualité de missionnaire résident.

Jusque là, étant vicaire à N. D. de la Pointe Bleue, sous le Révd. M. Prime Girard, j'étais venu donner ici la mission toutes les trois semaines, dans une maison particulière ; mais, vu sans doute l'exiguité du local, il n'y avait comparativement que peu de monde aux offices. Toujours, à partir de mon arrivée à St. Prime, il y a eu grande assiduité à l'Eglise, tant il est vrai que tous désiraient ardemment la présence d'un prêtre. Ceci est une première consolation qui réjouit mon pauvre cœur de missionnaire. Une autre qui n'est pas moins grande non plus, et dont je dois faire part à Votre Grandeur, c'est que je remarque parmi mes paroissiens, la bonne union, un air de piété à la sainte messe, et une grande régularité à recevoir les sacrements, sauf quelques rares exceptions. L'éloignement où je me trouve est bien compensé par tant de bonheur. Notre chapelle, qui devra plus tard servir de presbytère au curé, a quarante pieds de longueur sur trente de largeur. Une sacristie de vingt cinq pieds carrés y est annexée ; un petit appartement tient lieu de sacristie, et le reste est à la disposition du missionnaire.

Le site de notre chapelle est des plus beaux. Quand les défrichements seront un peu plus étendus, le curé aura la majesté du Lac St. Jean à ses pieds, et il pourra embrasser, d'un seul coup d'œil, les limites de sa paroisse dans toutes les directions : peu de localités peuvent revendiquer ce privilége.

Pendant les sept mois qui viennent de s'écouler, j'ai fait vingt-cinq baptêmes, quatre sépultures et deux marriages.

Maintenant, si nous remontons au berceau de la

colonie dans mes deux missions, nous constatons qu'il y a huit ou neuf ans au plus cinq ou six fils de cultivateurs, vinrent avec courage se fixer dans dans nos endroits. Comme les communications étaient alors presque impraticables par défaut de chemins, ces jeunes braves restèrent longtemps seuls. Depuis quatre ou cinq ans seulement, les communications étant devenues comparativement faciles, un bon nombre d'autres familles vinrent se fixer ici, sur le sol fertile du canton Ashnapmouchouan : de cette époque peu reculée date le commencement de St. Prime. Pour donner à Votre Grandeur un aperçu de son accroissement rapide, voici la comparaison du recensement de 1871, avec celui que je fis en 1872 : j'ai trouvé dans St. Prime, en 1871, quarante cinq familles, donnant 119 communiants et 69 non communiants ; cette année il y a dans St. Prime 61 familles, composées de 175 communiants et de 170 enfants. Seize familles d'augmentation dans le cours de l'été, voilà qui est certainement satisfaisant ; mais ma surprise a encore été plus grande dans St. Félicien, comme Votre Grandeur le verra un peu plus loin, puisque la population a doublé et même d'avantage, dans l'espace d'un an.

Le malheur de nos endroits, Monseigneur, c'est l'éloignement dans lequel nous sommes des grands centres. Avec la perspective d'un chemin de fer qui ne nous mettra qu'à un pas de la ville de Québec, nous ne perdons pas courage et nous vivons d'espérance; sans une telle voie, la riche vallée du Lac St. Jean n'augmentera pas vite à l'avenir.

Une autre chose qui contribue à ralentir l'élan de la colonisation, ce sont les fléaux presque inévitables qui viennent frapper le cultivateur qui ouvre une terre, je veux dire le feu et les gélées. Au milieu de la forêt, il est difficile de se préserver de l'un et de l'autre. Mais les défrichements étant

déjà considérables dans nos endroits, nous avons lieu de croire que ces misères vont disparaître pour faire place à des années plus heureuses.

Je dirai à Votre Grandeur, en terminant mon rapport sur St. Prime, que le bon Dieu, depuis les grandes gelées de l'automne dernier, à montré bien des fois sa bonté envers mes chères ouailles.

Les dommages causés étaient tels que le plus grand nombre de mes paroissiens étaient, dès la fin de Novembre, à bout de tout grain récolté. Mon cœur était navré à la pensée qu'il fallait cependant entrer en hiver sans plus de moyen de subsistance. J'ai entendu bien des lamentations, sans pouvoir beaucoup contribuer à les faire cesser. Cependant, malgré la faim et la misère, personne n'a succombé ; tous sont pleins de vie. Le bon Dieu, qui nourrit les oiseaux du ciel a nourri aussi ses enfants de St. Prime : nous le reconnaissons partout à ses bienfaits.

St. Felicien.—Les premiers colons de la mission de St. Félicien arrivèrent en même temps que ceux de St. Prime, il y a huit ou neuf ans. Pendant mon vicariat à la Pointe Bleue, je fis la visite du jour de l'an (quête de l'Enfant Jésus) en 1871, et je trouvai, dans la nouvelle mission, 22 familles, composées de 62 communiants et de 50 enfants. Cette année, 1872, connaissant combien il s'était porté de monde dans cet endroit pendant le cours de l'année, j'étais anxieux de faire mon recensement. Aussi je n'ai pas été déçu dans mon attente ; au lieu de 22 familles, j'y en ai rencontré 45 donnant 119 communiants et 69 enfants ! j'ai donc maintenant, dans mes mes deux missions, 583 âmes à conduire, dont 321 communiants.

Mais, par malheur voilà une année fort désastreuse qui vient de se passer pour eux comme pour

nous ; elle est bien propre à retarder beaucoup la belle œuvre de la colonisation. Cependant, et c'est là une de nos espérances, à mesure que des bras vigoureux viendront défricher nos immenses forêts et que le désert sera plus grand, le climat, qui est tout aussi bon que celui de nos meilleures paroisses du fleuve, permettra au cultivateur de faire d'abondantes récoltes.

Permettez-moi, Monseigneur, de vous exprimer ici toute ma pensée au sujet des chemins de colonisation : il faudrait que le chemin précédât le colon. C'est un principe que l'on met très-bien en pratique aux Etats-Unis, mais que notre Gouvernement semble oublier, malgré les bonnes intentions que je lui suppose. Aussi, que de difficultés à vaincre, que de sueurs à verser pour le pauvre colon qui s'aventure à travers la forêt, courbé sous un lourd fardeau, afin d'atteindre le lieu qu'il a choisi pour y planter sa tente ! Vraiment on a raison de s'étonner qu'un si grand nombre encore montre tant de courage et d'ardeur. Aussi, nos pauvres colons ruinent bientôt leurs forces, et ils deviennent vieux avant le temps..... ...

St. Félicien n'a pas encore de chapelle ; les moyens pour en bâtir une ont fait jusqu'ici complètement défaut. Je suis néanmoins en frais d'organiser une école, et, si le local le permet, je le ferai convertir en chapelle pour le dimanche, et quelques fois la semaine.

Ceux qui ont des voitures à leur disposition viennent entendre la messe à St. Prime assez régulièrement. Je me suis transporté sur les lieux au commencement du carême pour y confesser les enfants ; les autres sont presque tous venus à l'église d'ici. Dans le temps paschal, à l'exception de deux ou trois négligents, et de quelque femmes,

tous se sont approchés des sacrements avec piété et ferveur.

Je suis, avec le plus profond respect, de Votre Grandeur le très-humble fils en J. C.

ELZ. AUCLAIR, Ptre.,
Missionnaire.

Missions des RR. PP. Oblats de Bethsiamits.

Lettre du Révd. Père Arnaud au Révd. Père Durocher, à Québec.

Mingan, 30 Juillet 1873.

Mon Révérend et Bien Cher Père,

Je profite d'un moment de repos pour vous écrire ces quelques lignes. Ma mission se terminera le jour de la Fête-Dieu. Je n'ai ici que 27 familles. La pauvre mission de Mingan a été horriblement éprouvée dans le courant de l'hiver : 33 personnes sont mortes de faim à la hauteur des terres, vers l'endroit où la rivière St. Jean prend sa source, juste au lieu où le R. P. Babel voulait fonder sa mission. Vingt familles environ s'étaient dirigées vers ces endroits l'été dernier ; ces pauvres gens, comptant sur la chasse au caribou, n'avaient comme d'habitude, point ménagé les provisions qu'ils avaient reçues au poste avant leur départ, et ils se sont trouvés dans des endroits entièrement dépourvus de chasse : pas de lièvres, ni porcs-

épics, ni caribous. La neige tombait toujours avec abondance ; la plupart n'avaient pas de raquettes, et déjà vers les fêtes de Noël plusieurs avaient succombé aux étreintes de la faim. Douze familles ont, je pense, gagné la Baie des Esquimaux ; c'est là que j'espère les rencontrer, si elles ne sont pas mortes de faim.

Les nouvelles qu'on me rapporte de St. Augustin ne sont guère plus rassurantes. On me dit que deux familles ont été abandonnées dans les bois, et la chasse dans l'intérieur a été plus que nulle. Les grands vents qui ont régné l'automne dernière ont chassé dans d'autres directions les nombreuses perdrix blanches qui fréquentaient chaque hiver la hauteur des terres ; la grande quantité de neige qui est tombée cachait aussi tous les petits arbustes et les saules avec les bourgeons desquels se nourrissent les perdrix blanches. Plusieurs familles de St. Augustin avaient traversé à Terre-Neuve pour la chasse au castor, où il est très abondant : aucune n'est encore de retour. Des Acadiens, qui font la chasse chaque printemps sur les glaces, ont rapporté de ces endroits qu'ils ont été massacrés sur l'île, les uns disent par les Mickmacs, les autres par les Irlandais qui habitent le littoral, pour s'emparer de la pelleterie et des effets des sauvages. Ce qui a donné lieu à cette rumeur, c'est qu'ils ont trouvé un sauvage mort percé d'une balle et la tête fracassée, ils ont cru reconnaître en lui un des garçons de Pierre Maskuaro. Mais je ne puis me faire à l'idée que des blancs puissent agir d'une manière aussi barbare à l'égard de pauvres sauvages inoffensifs; aussi j'ai bien hâte de recevoir des nouvelles plus détaillées de ces deux places. Un grand nombre n'ont pu se rendre à la mission, faute de canot ou de berge. Ils sont bien pauvres, comparés à ce qu'ils étaient autrefois. La

chasse diminue partout, à la mer comme dans le bois.

La population de la côte s'accroît considérablement, car les mines y attirent une foule de personnes, particulièrement à Nataskouan, et à Mingan où on a établi de vastes fonderies.

Un gros bâtiment est attendu ici, dans le havre de Mingan, pour y prendre une charge de sable; on le vient chercher ici brut, pour l'employer en Angleterre.

La nouvelle compagnie, qui a acheté la seigneurie de Mingan pour l'exploitation des rivières et du sable, vient de commencer ses opérations. On doit bâtir un hôtel non loin de notre chapelle, et un vapeur voyagera probablement tout l'été entre Québec et les postes de la seigneurie dont Mingan va devenir le principal centre. Ces messieurs se proposent aussi de faire la traite avec les sauvages, et de leur venir en aide autant qu'ils le pourront. C'est une compagnie mixte, où grand nombre de Canadiens riches et influents ont des parts. J'ignore ce qu'il pourra ressortir de bon de tout cela pour nos pauvres sauvages. Ces derniers paraissent plus que jamais attachés à nous; ils sont tous comme des pauvres brebis errantes, n'ayant plus un seul endroit où ils soient maîtres. Ils estiment heureux les sauvages de N. D. de Bethsiamits qui ont un terrain à eux et une rivière où ils peuvent pêcher. Si ce n'était pas si loin je pense qu'ils iraient tous se ranger ensemble. J'espère que les MM. Girouard et Beaudet, qui viennent d'établir des moulins à N. D. de Bethsiamits, feront pour nos sauvages ce qu'ils leur ont promis, c'est-à-dire que ceux qui ne pourront faire la chasse trouveront de l'emploi chez eux soit pour couper le bois, soit pour les chemins, etc., en travaillant, ils pourvoiront à leur nourriture. Ils devront cependant être entièrement séparés des blancs, retirés toujours

sur leur réserve. J'ai défendu à qui que ce soit d'aller camper de l'autre côté de la rivière. Je crois qu'en faisant bonne vigilance nous les conserverons dans leur simplicité primitive. J'ai bien hâte de faire mon voyage à la baie des Esquimaux pour revenir dans cette chère mission.

M. Pérusse, le missionnaire de Moisic, a passé ici deux fois ; il allait faire visite au missionnaire de la Pointe aux Esquimaux, en compagnie de ses deux sœurs. En son absence plus de 300 norvégiens ont été débarqués à Moisie par un navire-transport. M. Molson veut renouveler tout son établissement, et ne plus occuper de Canadiens à son service. Il fait venir d'Europe des émigrés, qui le laisseront à leur tour avant peut-être que la navigation ne ferme. Le missionnaire de la Pointe aux Esquimaux commence à se déplaire dans son pauvre poste ; il demande à grands cris d'être retiré de Moisie, et il s'attend à en partir aussitôt après son retour, si tous les émigrés y sont installés. Il a dessein, avec l'autorisation de Mgr. de Rimouski, d'aller aux Sept-Iles, où il attend plusieurs familles acadiennes qui se fixeront sur les terres de la couronne.

M. Pérusse se propose d'engager les canadiens de Moisie à en faire autant, si on les force à partir pour faire place aux norvégiens. Mais, je vous avoue, mon Révd. Père, que nous ne croyons pas à des succès merveilleux de la part de ces émigrés.

Agréez, mon Révd. Père, les très humbles respects de votre frère en Marie Immaculée.

CH. ARNAUD, O. M. I.

Mission de St. Eleuthère du Lac Poenégamouck, comté de Kamouraska.

Lettre du Révd. M. Roy, curé de St. Alexandre, à Mgr. l'Archevêque de Québec.

St. Alexandre, 1er août 1873.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de transmettre à Votre Grandeur mon rapport sur ma petite mission de St. Eleuthère.

C'est avec regret que je constate cette année une bien faible augmentation dans cette nouvelle colonie. Une seule famille est montée s'y établir le printemps dernier. C'est donc maintenant 31 familles qui y résident, et une population totale de 200 âmes dont 100 communiants. Cette faible augmentation est dûe aux deux dernières mauvaises récoltes que nous avons eues, et à la folie de l'émigration aux Etats-Unis. Je ne désespère pas cependant encore de cette colonie ; au contraire, soutenu par l'œuvre de la Propagation de la Foi et par la société de colonisation du comté, j'ai entrepris cet été la construction d'une chapelle de 45 pieds de longueur sur 35 de largeur et 13 pieds de hauteur. L'ouvrier devra terminer ces travaux dans le courant de l'hiver prochain ; je lui donne $325. Il me reste encore à faire entreprendre le solage qui ne coûtera pas moins de $75. Avec ces prix je suis obligé de fournir tous les matériaux nécessaires, le bois, les vitres, le clou etc. Je compte donc sur la bienveillance du conseil de la

5

Propagation de la Foi à Québec, pour un nouvel octroi, et je ne crois pas être trop exigeant en demandant cette année la somme de $100. J'ai oublié de mentionner qu'une petite sacristie de vingt pieds carrés est annexée à la chapelle, et qu'elle fait partie de l'entreprise. Cette chapelle terminée, j'espère que Votre Grandeur voudra bien placer un prêtre à St. Eleuthère. Ce sera le moyen d'y attirer un bon nombre d'autres familles qui n'attendent que cela pour aller s'y établir. Malgré tout, nos canadiens tiennent encore au sol, et ils tiennent surtout fortement à la présence du prêtre au milieu d'eux. Il y a malheureusement, dans la mission, bien des désordres qui, je l'espère, disparaîtront quand un prêtre y viendra résider.

J'ai l'honneur d'être,

Monseigneur,

De Votre Grandeur,

Le très-humble et obéissant serviteur,

CLOVIS ROY, Ptre.

Mission montagnaise de Métabetchouan, Lac St. Jean.

Lettre du Révd. P. Durocher, chargé de faire la mission en été, à Mgr. l'Archevêque de Québec.

St. Sauveur de Québec, 10 novembre 1873.

Monseigneur,

Permettez-moi de communiquer à Votre Grandeur quelques notes que j'ai prises, lors de ma dernière mission chez les Montagnais du Lac St. Jean, et que je viens de rédiger à la hâte.

C'est en 1844 que les PP. Oblats furent chargés des missions canadiennes du Saguenay, ainsi que de tous les postes montagnais de la côte nord et du Lac St. Jean, dans l'archidiocèse de Québec. Le 9 octobre, 4 Pères laissaient cette ville, après avoir fait, dans la chapelle du Séminaire, les cérémonies et prières d'usage au départ des missionnaires. Je fus à cette époque, avec le R. P. Fiset, spécialement chargé des Postes du Roi et de la seigneurie de Mingan. Mgr. de Québec m'avait remis, à mon départ, la grammaire et le dictionnaire montagnais du P. de Labrosse S. J. mort à Tadoussac, en odeur de sainteté, vers la fin du siècle dernier. Muni de ces précieux documents, je me donnai à l'étude avec ardeur. Je comparai le dialecte montagnais avec la langue-mère algonquine, que j'avais apprise au Lac des Deux Montagnes. Je tâchai de découvrir quelque règles générales pour trouver la racine des verbes, et pour la formation de leurs modes et de leurs temps. Je me crus bientôt en état de com-

poser un petit sermon de circonstance pour le jour des Rois. Cependant il me fallut interrompre l'étude du montagnais pour aller évangéliser les canadiens de l'Anse St. Jean, de la rivière Ste. Marguerite et du Petit-Saguenay. A mon retour je tombai malade, et je fus forcé de garder le lit jusqu'au premier de janvier. Il me tardait de pouvoir recontrer, pour la première fois, nos chers sauvages au poste de traite de Chicoutimi. On les avait avertis qu'ils auraient l'avantage d'entendre en leur langue la parole de Dieu. Je me présentai bravement devant cette petite fraction de la grande tribu montagnaise. Depuis plus de 60 ans, ces pauvres enfants des bois n'avaient été instruits que par des interprètes : je triomphais d'avance de mon succès et je me réjouissais même de leur bonheur. Tous les regards se fixèrent sur l'orateur ; tous prêtèrent une oreille attentive. Je fis de mon mieux. Néanmoins je m'aperçus bientôt qu'ils chuchotaient entre eux ; un peu déconcerté je haussai la voix pour dominer mon auditoire ; on se tint dès lors dans un silence profond jusqu'à la fin de mon discours. Il me tardait de connaître l'impression que j'avais produite. Combien mon orgueil ne fut-il pas blessé, lorsqu'un brave canadien, marié à une sauvagesse, m'apprit que je n'avais été nullement compris. Au sortir de la chapelle, les montagnais se disaient les uns aux autres : Quelle langue parle notre prêtre?........ En présence de ce triste succès, je fermai mes livres, et je me mis à étudier la langue au milieu des sauvages eux-mêmes. Ils étaient campés à quelque distance de l'établissement canadien. Je rencontrai là un bon vieillard montagnais des Islets Jérémie, nommé François-Siméon. Sachant un peu parler le français et ne pouvant aller à la chasse à cause de son âge et de ses infirmités, il me recevait avec plaisir dans sa tente, et me don-

nait des leçons avec une incroyable patience.

Je lui témoignai un jour mon étonnement de ce que les sauvages semblaient faire peu de cas de la présence du prêtre parmi eux. " C'est que, me répondit François-Siméon, notre tribu a été trop négligée. Les Têtes-de-Boule sont mieux partagés que nous autres: ils ont toujours des missionnaires avec eux et ils chantent de beaux cantiques. Nous, qui sommes chrétiens depuis si longtemps, nous ne voyons presque jamais le prêtre, et c'est pour cela que les montagnais ne le connaissent pas." L'idée me vint alors de composer un cantique. A un moment donné le R. P. Fiset entonne le nouveau cantique en présence de François. Ce bon sauvage est tout émerveillé ; il court avertir les siens de ce qu'il vient d'entendre ; et, chose singulière, il n'en fallut pas d'avantage pour les attirer en grand nombre, tous les jours, auprès de nous.

Au mois de mai, Dieu, aidant, je pus exercer le saint ministère sans me servir d'interprète.

Chicoutimi a été assez longtemps le centre de deux campements montagnais distincts : l'un composé de ceux des Islets-Jérémie, l'autre de ceux du Saguenay en particulier. Les sauvages des Islets-Jérémie nous ont toujours donné beaucoup de consolations ; il n'en fut pas ainsi de ceux de Chicoutimi. Entraînés dans les filets de satan, dont un homme très influent sur la tribu se faisait le serviteur, ces pauvres montagnais considéraient le prêtre comme leur plus mortel ennemi. A peine les Pères avaient-ils terminé leur mission dans un poste que le misérable y arrivait muni de toutes pièces, pour faire le plus tôt possible et par tous les moyens, disparaître la semence de bien que nous avions pu y jeter. Pour travailler plus efficacement au salut de nos chers enfants des bois, nous résolûmes de ne plus donner

la mission qu'au Lac St. Jean, afin de les tenir éloignés du commerce des blancs. Vers ce temps aussi, en 1854, fut fondée la mission de Bethsiamits, que l'on dédia à Notre-Dame, en mémoire de la proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception. Nos montagnais du Nord en firent le lieu de leur rendez-vous, et toujours ils furent la joie et le bonheur de leurs missionnaires.

Le Révd. M. J. B. Gagnon, aujourd'hui curé des Trois-Pistoles, fut le premier curé résidant à Chicoutimi. Touché du triste état où se trouvaient les sauvages de l'endroit, il se mit en rapport habituel avec eux, il apprit leur langue qu'il parvint en peu de temps à parler avec élégance, et il leur rendit tous les bons services possibles. Mais, petit à petit la population blanche s'empara du sol, et la chose n'allait guère aux montagnais. Au reste ils finirent par se laisser persuader qu'il leur serait bien plus avantageux de ne plus venir camper à Chicoutimi, où ils avaient tant de moyens de se perdre. Ainsi, dans la suite, ils se réunirent à leurs frères du Lac St. Jean pour la traite et pour les exercices religieux de la mission. C'est là que je les recontre chaque année, vers le mois de juillet. Mais le peu de temps que le missionnaire passe au milieu d'eux ne permet point de leur donner des connaissances suffisantes sur notre sainte religion. L'homme vit d'habitudes: il est bien difficile de faire disparaître celles qui ont pris racine parmi les enfants des bois. Il faudrait que des sauvagesses même se fissent spécialement instruire, pour ensuite faire part de leur savoir aux gens de la tribu. Ce serait un excellent moyen de compléter l'œuvre du missionnaire. Mais que de difficultés à vaincre pour arriver là! Cependant une sauvagesse-métisse, remplie de zèle et de bonne volonté et suffisamment instruite, a essayé de tenir une école: ses élèves ne pouvaient rester en place.

Un bon nombre, toutefois, ont appris à lire. Aussi, à ma dernière mission, fus-je extrêmement heureux de voir que plusieurs me demandèrent des livres pour s'instruire de leur religion.

Malheureusement la chapelle actuelle se trouve à une trop grande distance de la Pointe-Bleue qui est le lieu de résidence des sauvages. Il n'y a pas moins de 6 lieues du poste Métabetchouan à la Pointe-Bleue. Il serait donc grandement à désirer pour le bien spirituel des sauvages, que leur chapelle fût transportée au milieu de leurs habitations.

La chasse diminue sensiblement dans tous ces endroits. Le jour n'est pas bien éloigné où les montagnais devront s'adonner exclusivement à la culture de la terre. C'est dans cette prévision que les missionnaires se sont adressés, à diverses reprises, au gouvernement afin d'en obtenir des octrois de terre pour les anciens maitres du sol. On a fait droit à leur demande, et le printemps dernier, grâce à la surveillance intelligente de M. Otis, agent des sauvages à la Pointe-Bleue, des travaux considérables de défrichements et d'ensemencements ont été faits sur leur réserve. M. Vankoughnet, qui est à la tête du Département Indien, à Ottawa, est venu constater lui-même les beaux résultats déjà obtenus. Il a beaucoup encouragé les sauvages à persévérer dans leur excellente entreprise. Il leur a aussi conseillé d'avoir une institutrice, et il leur a promis une assistance du gouvernement pour son salaire.

En résumé, Monseigneur, je suis content de mes chers Montagnais, et je me propose bien, si Dieu le veut et avec l'agrément de Votre Grandeur, de les desservir tous les ans aussi longtemps que mes forces me le permettront. Cette année, j'ai commencé à les préparer à la grâce de votre visite l'été prochain.

Puisse le Saint-Esprit, qui illumine les intelli-

gences et réchauffe les cœurs, descendre en eux avec l'abondance de ses dons, et puissent ces chers sauvages se montrer toujours de dignes enfants du Roi des Rois !

Agréez, Monseigneur, les très-humbles respects de votre fils en J. C.

F. DUROCHER, PTRE., O. M. I.

Missions de Tadoussac.

Lettre adressée à M. Laliberté, aumônier de l'archevêché, par M. Cyrias Bérubé, missionnaire à Tadoussac.

Tadoussac, 15 novembre 1873.

Monsieur l'Aumônier,

Je me rends aujourd'hui au désir que vous m'avez plusieurs fois exprimé d'avoir quelques nouveaux détails sur les missions que je suis chargé de desservir.

Tadoussac.—C'est, vous le savez, le lieu de ma résidence. La chapelle est toujours la même, et en hiver elle suffit encore aux besoins de la population ; mais en été elle devient beaucoup trop étroite à cause du grand nombre d'étrangers qui affluent ici pendant la belle saison. Elle est toujours l'objet de la curiosité générale ; aucun touriste ne saurait passer par Tadoussac sans visiter cette vieille relique des temps d'autrefois, et sans jeter un regard sur notre *vieil Enfant-Jésus.*

Tadoussac renferme 80 familles, formant une population totale de 515 âmes, dont 260 communiants. Cette année 8 familles étrangères, tant du Saguenay que de la Malbaie et des Escoumains, sont veuues établir leur demeure ici. C'est autant d'augmentation dans le nombre de mes ouailles, mais je vous assure que mes faibles revenus n'en reçoivent pas un grand accroissement. Le fait est que Tadoussac est toujours bien pauvre à cause du peu de fertilité du sol, et qu'il le sera tant que ses habitants ne se décideront pas à cultiver les belles et bonnes terres qui se trouvent en arrière d'ici, à environ 3 lieues.

Rivière-aux-Canards.—Cette mission ne progresse pas, mais elle ne diminue pas non plus. Comme en 1864 elle ne renferme qu'une trentaine de familles, ou environ 200 âmes. On sait qu'un certain nombre des habitants de cette localité avaient renié leur foi. J'ai eu la consolation d'en voir plusieurs revenir sincèrement au bercail. Le R. P. Gladu, O. M. I. du collége d'Ottawa, étant venu passer une partie de ses vacances ici, a bien voulu consentir à aller donner, à différentes reprises, la mission à la Rivière-aux-Canards. Son ministère a porté de très-heureux fruits. La plupart de ceux qui se tenaient éloignés des sacrements, ont été à confesse et ont reçu la sainte communion. Aude-là de 40 personnes ont été reçues du saint scapulaire, dans ces occasions ; ce m'est un gage certain que, s'étant ainsi mises spécialement sous la protection de la Ste. Vierge, elles persévèreront dans leurs bonnes résolutions.

Notre chapelle est enfin levée, j'espère même qu'elle sera close dans une couple de semaines, de manière que j'aurai le bonheur d'y faire les offices cet hiver. Elle a 40 pieds sur 25. Déjà la Propagation de la Foi nous a alloué $120 pour cette construction ; mais cette somme ne saurait être

suffisante, et je compte que vous ne nous oublierez pas au prochain conseil de l'œuvre. Vous savez très-bien, M. l'Aumônier, combien sont pauvres les habitants de la Rivière-aux-Canard, et combien il est important, pour leur avantage spirituel, qu'une bonne petite église s'élève au milieu d'eux. Une excellente école fonctionne ici ; 20 enfants la fréquentent régulièrement.

Rivière Ste. Marguerite.—La mission de la Rivière Ste. Marguerite, située à 6 lieues de Tadoussac sur la rive droite du Saguenay en remontant, renferme 94 âmes, dont 59 communiants et 35 non communiants. Elle possède une chapelle de 30 pieds sur 24, dont l'extérieur n'a pu encore être terminé, mais dont l'intérieur est vraiment bien propre.

Ici, comme dans les autres missions que je dessers, l'agriculture n'est pas en grand honneur. On aime mieux travailler dans les chantiers, pendant l'hiver, et accompagner les étrangers pour la pêche pendant l'été. C'est le moyen d'être toujours un peu esclaves des autres ; nos gens ne comprennent pas cela ; aussi restent-ils pauvres et le resteront-ils longtemps. Les revenus que je retire de cette mission se montent bien à $15 par année ! .....

La population est bonne. Il est regrettable que je ne puisse aller plus souvent leur porter les consolations de la religion. La plupart sont ignorants ; depuis, cependant, qu'une bonne école est ouverte dans la localité, je m'aperçois déjà des heureux résultats produits. Les dimanches et fêtes, tout le monde, ou à peu près, se réunit à la chapelle, où l'on fait le Chemin de la Croix et où l'on écoute quelque bonne lecture faite par l'institutrice de l'endroit.

Je ne puis terminer ces quelques notes, M. l'Au-

mônier, sans vous remercier de l'obligeance que vous avez eue de faire réparer et de compléter les ornements de mes missions, et je vous prie de me croire

Votre très-dévoué confrère,

CYRIAS BÉRUBÉ, Ptre.,

Missionnaire.

Mission de St. Paul de Mille Vaches.

Extraits de lettres écrites à Mgr. de Québec et à Mgr. de Rimouski par le Révd. M. Boily, missionnaire à Mille Vaches.

St. Paul de Mille Vaches, 23 décembre 1873.

A Mgr. de Québec :

....

Les missions que j'ai données cet hiver, et l'an dernier, dans les chantiers, ont été remplies de consolations spirituelles. J'avais treize camps à visiter, et par conséquent un chemin d'environ 100 milles à parcourir. Le tout est bien accompagné d'un peu de fatigues ; mais faire du bien à tant de pauvres frères, exilés pour ainsi dire, au fond de ces immenses forêts, cela est bien suffisant pour faire oublier ce que ces voyages peuvent avoir de pénible. Partout j'ai rencontré les meilleures dispositions à profiter de la grâce. Dans les chantiers du Sault-au-Mouton pas un seul, sur 180 hommes

qui s'y trouvaient, n'a refusé les secours spirituels que je leur apportais.

Dans ma mission de St. Paul, où je réside, il ne s'est passé rien d'extraordinaire. Je me trompe : les 40 Heures, que nous avons eues pour la première fois, l'été dernier, ont fait évènement. Nous étions 5 prêtres, chose bien rare à Mille-Vaches. J'ai tâché de déployer la plus grande pompe possible. Mais, ce qui a fait le plus bel ornement de ces deux jours de fête, ça été la piété de mes chers paroissiens. Tous, sans exception, se sont approchés de la Table Sainte, et ont fait, de leur mieux, la garde auprès du St. Sacrement et le jour et la nuit. Que de bénédictions ces exercices admirables des 40 heures répandent partout ! c'est J.-C. lui-même qui parle au cœur de ses enfants.

Le lendemain des 40 heures était la fète de Ste. Anne. Presque toute la population s'est encore réunie à l'église ce jour-là ; car nous avons ici une relique de la bonne Ste. Anne, et, quoi qu'il n'y ait pas d'indulgence spéciale attachée à la fète, les fidèles viennent cependant en très-grand nombre vénérer la sainte relique. Elle est destinée à la chapelle de Portneuf qui est sous le patronage de Ste. Anne. Si je l'osais, je demanderais à Votre Grandeur d'ériger suivant les formes un pélérinage dans cette chapelle, bâtie au siècle dernier par des RR. PP. Jésuites, alors missionnaires sur la côte. C'est là le vœu de toute la population de nos endroits, et le mien en particulier.

Il y a 250 communiants à Mille-Vaches, sans compter les étrangers qui y sont toujours en assez grand nombre ; à Ste. Anne de Portneuf ne se trouvent que 30 communiants, et à la mission du Sault-au-Cochon, diocèse de Rimouski j'ai environ 150 communiants à desservir. Avec les étrangers qui viennent travailler sur les moulins je puis dire que 600 communiants environ sont sous mes soins.

Que Votre Grandeur daigne bénir le troupeau et le pasteur !

A Mgr. de Rimouski :

....

J'ai reçu, le 7 octobre 1872, les lettres que Votre Grandeur m'a expédiées pour me confier la desserte du Sault-au-Cochon. Je m'y transportai le 11 du même mois. Avec quelle expression de joie n'ai-je pas été reçu! L'on attendait depuis longtemps la visite d'un missionnaire, sans savoir de quel côté il viendrait; depuis trois mois ces braves gens n'avaient pas vu de prêtre. Je passai le dimanche au milieu d'eux, et je fis les offices de la manière la plus solennelle possible. Je continuai la mission quelques jours; ce m'est un plaisir d'affirmer à Votre Grandeur que j'ai été très-satisfait de ce petit peuple.

La chapelle, bâtie il y a plus de 30 années, quoiqu'elle n'ait point servi pendant 19 ans, est néanmoins assez bien conservée. Le clocher et la couverture auront seuls besoin de quelques réparations peu dispendieuses. Mais, en fait d'ornements et de choses nécessaires au culte, cette chapelle est encore bien pauvre. J'ai pu cependant, cette année, 1873, au moyen d'une souscription que j'ai propagée un peu partout, me procurer une chasuble blanche, une violette et une noire pour le Sault-au-Cochon ; j'ai aussi acheté un encensoir, quelques linges, un bénitier et des burettes. Je songe depuis quelque temps, à y faire construire une petite sacristie ; cela va me donner occasion de mettre de nouveau à profit la bonne volonté des gens des chantiers et des habitants de l'endroit. On y compte maintenant vingt et une familles canadiennes et trois monta-

gnaises; 160 hommes sont ordinairement employés dans les chantiers ou sur les moulins.

J'ai visité la mission trois fois, depuis l'automne, ainsi que les chantiers. A chaque fois j'ai été content de mon monde : on s'est empressé de s'approcher des sacrements, à de bien rares exceptions près.

Je crois bien que je n'ai pas parcouru moins de deux cents lieues, la moitiée du temps à pied ou à la raquette, pour visiter les camps des bois et mes missions de la côte. Souvent aussi j'ai été appelé à de très-grandes distances pour assister des mourants. Cependant ma santé est bonne, et je prie Votre Grandeur d'aider à en remercier le bon Dieu

Votre très-humble serviteur,

P. BOILY, Ptre.,
Missionnaire.

Mission de l'Isle à la Crosse, diocèse de St. Albert.

Lettre du Père Doucet, O. M. I., au Père Lacombe, à Montréal.

Isle à la Crosse, 10 janvier 1874.

Mon Révérend et bien cher Père Lacombe,

Je ne sais pas si vous êtes encore en France, ou si vous êtes en Canada à présent ; cependant je profite de la bonne occasion du courrier d'hiver pour vous saluer et vous donner quelques petites nouvelles du bord de l'Ile à la Crosse. Le Père Légeard vous a dit, ou va vous dire, que nous avons reçu tous vos envois, vos livres Cris et vos échelles

catholiques. J'ai en particulier à vous remercier des lunettes que vous m'avez envoyées et dont j'ai malheureusement perdu une paire, en revenant du lac Vert, cet automne. Pour ma montre que vous m'annonciez, je ne l'ai pas reçue ; ce n'est pas un grand malheur. Elle se sera égarée quelque part.

Mais j'ai été bien content de ce que vous nous avez expédié vos échelles catholiques ; elles m'ont bien servi dans les différentes places où j'ai été depuis, au lac Vert, au lac Canot, et au lac Poule-d'Eau.

Le P. Légeard ne pouvant guère voyager à cause de sa faible santé, c'est à moi que cela revient quand il faut aller quelque part où sont des Cris. Comme, ordinairement, il n'y avait qu'un Père ici qui sût le Cris, et qu'il ne pouvait s'absenter de la mission, les sauvages qui fréquentent le fort du lac Vert ont cessé depuis longtemps de voir le prêtre, ou ne le voient qu'en passant : aussi plusieurs de ceux qui ont été baptisés anciennement, sont devenus indifférents, et ceux qui se faisaient instruire ont tout abandonné. Le P. Légeard m'a envoyé, cet automne, au lac Vert donner une sorte de mission aux Cris qui s'y réunissent ordinairement pour prendre leurs avances. Je ne pus en voir qu'un certain nombre : quoique la plupart se montrassent encore peu portés pour la religion, j'ai confiance pourtant que si on peut les voir régulièrement tous les ans, on pourra faire quelque chose avec eux. Plusieurs ont montré de la bonne volonté à se faire instruire. Ils aiment beaucoup l'échelle catholique que je leur expliquai de mon mieux. Malheureusement je ne parle pas assez bon Cris pour me rendre intéressant ; mais j'espère que cela viendra peu à peu avec le temps ; quand je pourrai m'expliquer sur toutes choses, alors je serai content.

Dernièrement, j'ai été encore faire la mission au lac Canot, et je ne suis revenu que quelques jours

avant le premier de l'an. Ces braves gens du lac Canot montrent beaucoup de zèle et de ferveur. Cet été ils ont fait une petite église divisée en deux compartiments ; la bâtisse entière à 30 pieds de long sur 20 de large ; l'église proprement dite a 20 pieds carrés : c'est assez grand, car ils ne sont pas nombreux. L'autre compartiment, qui a 20 pieds sur 10, sert de chambre pour le père quand il est là ; le toit est en perches avec de la terre et du foin par dessus ; il y a deux cheminées et pas encore de plancher de haut ; les chassis sont en parchemin ; mais on va bientôt les changer contre des chassis avec des vitres. Il est probable que j'y retournerai encore pour Pâques, pour leur faire remplir leur devoir pascal. Du lac Canot, je suis allé faire un tour au lac Poule-d'Eau et au lac Vert : ce voyage a duré onze jours. Au lac Vert, j'allais pour voir un malade qui demandait le prêtre pour se faire baptiser ; au lac Poule-d'Eau, je voulais voir les sauvages de cette place et leur parler un peu religion, pour savoir ce qu'ils pensent là-dessus. Malheureusement le plus grand nombre étaient alors à la chasse ; ils me parurent en général bien indifférents et avec bien des préjugés anti-religieux : je n'y pus faire qu'un baptême d'enfant. Ce n'est pas étonnant, il y a si longtemps qu'ils n'ont pas vu le prêtre, ou ils ne le voient que si peu de temps. Cependant quelques personnes me parurent bien disposées, et me demandèrent de les instruire. Sans doute que si un frère capable et zélé les visitait régulièrement, il pourrait en gagner un bon nombre.

Je suis toujours dans mes fonctions ordinaires, c'est-à-dire à surveiller les petits garçons de l'école, mais je suis assez souvent en route, surtout depuis ces derniers six mois. Ça rompt la monotome de mes occupations ; mais je regrette d'être obligé d'aller seul, sans avoir quelqu'un pour me redres-

ser. Vous le dirai-je, mon cher Père, je pense souvent à la prairie. Je me suis affectionné dès le commencement à ce genre de ministère, et je n'ai pas encore perdu cette affection : pourtant je ne veux pas demander à mes supérieurs une place, ou une occupation plutôt qu'une autre ; je tâcherai de me plaire partout où ils voudront que je sois, persuadé que je ferai surement par là la volonté de Dieu.

En finissant, mon bien cher Père, je me recommande à vos prières, et si je n'ai pas le bonheur de vous voir bientôt, je réclame le secours de vos conseils, quand vous en trouverez l'occasion.

Tout à vous en Notre-Seigneur et Marie Immaculée,

L. DOUCET, O. M. I.

Autre lettre adressée de l'Isle à la Crosse au Révd. Père Lacombe, O. M. I.

St. Jean Baptiste de l'Isle à la Crosse, 15 janvier 1874.

Mon révérend et bien cher Père,

Nous avons hâte de recevoir nos lettres, afin de savoir comment vous êtes maintenant, car Mgr. Grandin nous a écrit que vous n'aviez pas toujours été très-bien en France. Nous espérons que vous êtes complètement rétabli, et que l'été prochain vous reviendrez au milieu de nous. Si vous pouvez seulement venir nous rendre une petite visite en passant, ou accompagner Monseigneur s'il a l'intention de venir par ici, vous pourriez nous raconter vos périgrinations à travers la France, nous parler du chapitre, etc., etc. ; tout cela nous ferait du bien. Enfin ce sera comme le bon Dieu voudra.

Comme cela vous intéressera, je pense, de recevoir des nouvelles de vos frères de l'Isle à la Crosse, je vous dirai que, sous le point de vue temporel, l'année 1873 a été une bien triste année, dont on gardera longtemps le souvenir dans le pays. De mémoire d'homme, on n'avait vu l'eau si haute ; les places basses, et elles sont nombreuses par ici, étaient littéralement noyées ; nous nous trouvions, à la mission, dans une véritable île. Ajoutez à cela des vents violents et presque continuels, soit du Nord soit de l'Est, qui poussaient d'énormes vagues contre le rivage et le minaient. Presque toutes nos clôtures en pieux debout, qui se trouvaient sur le bord du lac, ont été abattues par l'eau ; nous avons passé je ne sais combien de journées pour faire une espèce de barrage devant la mission, afin d'empêcher les vagues d'emporter la terre : ce barrage a été détruit 3 ou 4 fois. Les vagues venaient frapper sur la porte de l'église ; par deux fois la maison des sœurs a été litéralement à moitié entourée d'eau. Tout en a souffert ; nos pauvres animaux trouvaient à peine de quoi manger, et nous n'avons pu qu'avec de grandes difficultés faire le foin absolument nécessaire pour hiverner tant bien que mal un nombre assez restreint de bêtes à corne. Notre récolte de blé et d'orge a été triste ; seules, les patates ont donné beaucoup ; nous en avons récolté 405 barils : nous étions heureux d'avoir au moins cela pour passer notre hiver ; mais la gelée et une espèce de maladie, nous en ont fait perdre plus de 150 barils. Au mois d'octobre, la glace, qui a pris subitement dans les baies et les rivières, nous a fait manquer presque complètement notre pêche d'automne. En voilà, je crois, assez pour faire conserver pendant longtemps le souvenir d'une pareille année. Je pense que le bon Dieu veut nous faire

goûter aussi aux épreuves que sa justice fait peser un peu partout sur la terre.

Pendant l'année 1873, nos Pères ont voyagé plus qu'ils ne l'avaient fait depuis que je suis à l'Ile à la Crosse. Nous avons profité de ce que nous sommes trois pour donner ici autour différentes petites missions. Outre plusieurs voyages quelquefois de plusieurs jours, pour aller voir des malades, voici en peu de mots, le résumé des travaux entrepris par les RR. PP. Legoff et Doucet, dans le courant de cette année. Le 31 mars le P. Doucet allait au lac Canot, mission de la B. Marguerite Marie ; il était de retour le 14 avril. Le 22 du même mois le P. Legoff partait pour s'en aller passer quelques jours avec les montagnais qui se sont établs à l'autre bout du lac ; il nous revenait le 5 mai. C'était presque l'époque de la mission du printemps qui, cette année, a été retardée jusqu'à la fin du mois, à cause du départ tardif des glaces. Cette mission a été magnifique. Le 14 juillet, le Père Legoff partait pour le Portage la Loche ; il était de retour le 11 août. Le Père Petitot l'accompagnait. Ce cher Père est resté avec nous jusqu'au 1er septembre. Le 6 août, le Père Doucet partait pour le lac Vert avec la berge qui allait chercher les sœurs et nos frères. A la suite de malantendus qui ont fait rester notre monde bien longtemps au lac Vert, et qui nous ont occasionné de grandes dépenses, le Père et les sœurs arrivaient le 26 août. La mission de cet automne a été presque nulle. Le 27 septembre, le Père Doucet nous quittait de nouveau pour s'en aller au lac Vert, afin d'y rencontrer les sauvages qu'il n'avait pu voir le mois précédent ; le 18 octobre il était au milieu de nous. Le 22 du même mois, le P. Legoff partait à son tour, par un temps épouvantable, au moment où la glace commençait à prendre, pour s'en aller voir encore ses monta-

gnais de l'autre bout du lac; il y est resté jusqu'au 13 novembre. Pendant son séjour au milieu de ses sauvages, le Père a fait un abrégé assez étendu de la religion pouvant servir d'explication à votre échelle catholique. Dix jours plus tard le R. P. Doucet nous quittait pour le lac Canot et pour le lac Poule-d'Eau où il arrivait le 12 décembre; malheureusement il n'a pu y rencontrer que quelques sauvages, les autres n'étant pas encore de retour de leur chasse. Le 14 il chaussait ses raquettes pour s'en aller baptiser, au lac Vert, un Cris bien malade qui réclamait les secours de son ministère. Ce n'est que le 29 qu'il est revenu ici. Quant à moi, pendant tout ce temps, j'ai gardé la maison.

Je vous dirai ici que je suis bien content d'avoir avec moi le cher Père Doucet; il est plein de bonne volonté, toujours prêt à aller partout où on l'envoie; il commence aussi à bien posséder le cris; il aime les sauvages et il est aimé d'eux, en sorte qu'il peut leur faire beaucoup de bien. Sa santé semble meilleure que quand il est arrivé ici.

Notre maison neuve avance toujours, mais bien lentement; cependant le déclin est mis à l'extérieur, les planchers sont finis et la cheminée aussi; une partie des cloisons de l'étage supérieur est tout préparée. Si le frère Némoz avait pu travailler continuellement avec le frère Bowes, l'ouvrage serait bien plus avancé; malheureusement nous avons été obligé de le prendre pour d'autres travaux plus pressés. Ce printemps nous allons faire un four à chaux, afin d'avoir la chaux qui nous manque encore.

J'espère que vous allez nous envoyer cet été votre grammaire et votre dictionnaire Cris; nous avons bien hâte de les recevoir: l'échelle catholique, les nouveaux cantiques, etc., nous sont arrivés l'automne dernier. Les sauvages désirent beaucoup avoir la grande image; nous ne leur en avons pas

encore donné, parce que nous voulons auparavant les arranger de manière à ce qu'elles soient solides et qu'elles ne se déchirent pas tout de suite. Si vous pouviez nous faire en Cris une explication assez détaillée de ce tableau cela ne vous prendrait peut-être pas grand temps et nous rendrait bien service.

Ignorant ou vous êtes actuellement, je vous adresse cette lettre à Montréal ; veuillez me rappeler au bon souvenir de tous nos Pères et frères qui me connaissent ; recommandez-moi à leurs bonnes prières.

Quant à vous, mon révérend et bien cher Père, daignez agréer les souhaits que je forme pour vous au commencement de cette nouvelle année. Puissiez vous retrouver votre ancienne santé, afin de travailler longtemps encore à procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes, en attendant le bonheur éternel que je vous souhaite le plus tard possible!

Votre frère tout dévoué en N. S. et M. I.

P. LEGEARD, O. M. I.

Mission de N. D. de Lourdes de Mégantic.

Lettre du Révd. M. Dubé, curé de Ste. Julie de Somerset et chargé de la mission de N. D. de Lourdes, à Mgr. l'Archevêque.

Ste. Julie 25 juin 1874.

Monseigneur,

A la suite d'une retraite, que le Révd. P. Raynel vient de prêcher dans ma paroisse avec un grand succès, j'ai eu la pensée de procurer, autant que possible, le même avantage, aux braves colons de N. D. de Lourdes. Le Révd. Père et moi avons passé deux jours dans la mission, pendant lesquels le charitable prédicateur a multiplié les instructions et produit les plus heureux fruits de salut. Les petites divisions qui ont existé ici au sujet de la place si judicieusement choisie pour la chapelle sont, je l'espère, finies pour toujours. Tout le monde parait content, et tous ont promis d'apporter sur place leur part des matériaux nécessaires à la construction de cette chapelle, que nous allons commencer incessamment.

Vous ne sauriez croire, Monseigneur, combien on est content de voir que Votre Grandeur a consenti avec tant de bonté, à donner N. D. de Lourdes pour patronne à la nouvelle mission. Il y a en cela quelque chose de providentiel ; je crois que la Ste. Vierge veut avoir un sanctuaire spécial au milieu de notre fertile contrée des townships de l'Est, et je vais même jusqu'à supposer qu'avant bien des

années N. D. de Lourdes de Mégantic attirera grand nombre de pélerins.

La chapelle va s'élever dans un endroit enchanteur, tout près des bords d'une côte coupée à pic, au pied de laquelle coule, à deux arpents, la magnifique rivière Bécancour. Le P. Raynel a été on ne peut plus frappé de la beauté de ce site. " Mais, me dit-il, vous avez ici tout ce qu'il faut, mon cher curé, pour reproduire au milieu de cette belle nature, la copie exacte de ce qui existe à Lourdes en France ! " Et de fait, Monseigneur, il faudrait bien peu de travaux pour donner à l'endroit une grande ressemblance avec les magnifiques paysages qui entourent le rocher de Massabielle. Espérons qu'avec le temps la piété des Canadiens nous permettra de réaliser cette belle idée.

Notre basilique sera bien modeste pour commencer; elle n'aura que 50 pieds sur 36; mais elle aura son genre de beauté, et la Ste. Vierge sera, je l'espère, satisfaite du petit temple qui va s'élever ici en son honneur. Mais, il faut bien le dire, la colonie est très pauvre; les 40 familles qui la composent ont peine à vivre, et l'on ne pourra guère fournir que les matériaux de la charpente. C'est assez dire que nous allons tâcher de mettre tout de bon N. D. de Lourdes dans nos intérêts, afin qu'elle inspire aux âmes pieuses et charitables, qui se rencontrent encore en si grand nombre dans notre cher Canada, de venir à notre secours pour la construction de notre petite église. Déjà mille fois N. D. de Lourdes a donné envers nos compatriotes des preuves de sa puissance et de sa bonté; l'eau miraculeuse de la grotte produit partout des prodiges; et ceux qui ont été ainsi favorisés de grâces de la part de la Ste. Vierge, aimeraient sans doute à lui en témoigner leur reconnaissance. J'ose donc croire qu'on n'oubliera pas la modeste chapelle de

N. D. de Lourdes de Mégantic : la plus petite offrande sera reçue avec bonheur. (1)

La mission possède une école tenue par une excellente institutrice, ancienne élève du couvent de Somerset ; 25 enfants fréquentent cette école. Les plus avancés étudient la grammaire et font de bons progrès en arithmétique. Malheureusement, pendant les mauvaises saisons, un trop grand nombre d'enfants, à cause de leur pauvreté et des distances à parcourir, ne peuvent aller à l'école. Néanmoins on constate qu'elle fait beaucoup de bien ; les enfants y apprennent à connaître leurs devoirs religieux, et ils s'y préparent bien à l'acte solennel de leur première communion.

Les défrichements avancent lentement. Cette colonie a langui depuis son origine, c'est-à-dire depuis 18 à 20 ans, par défaut de chemins. Celui qui conduit à Sainte-Julie, de 12 milles, a été terminé l'été dernier, grâce à l'intervention des municipalités de Somerset et de Sainte-Julie. Aujourd'hui c'est un très-bon chemin. Auparavant il n'y en avait pas d'autre que celui qui conduit le long de la rivière Bécancour à Saint-Louis de Blandford. Voilà pourquoi ma mission a été confiée aux soins du curé de cette dernière localité jusqu'en 1871.

Le manque de pont sur la rivière Bécancour a été aussi un autre obstacle au progrès de la colonisation. L'automne et le printemps, à l'époque de la crue des eaux, la traverse est difficile et parfois dangereuse. Cet inconvénient est sur le point de disparaître. Les paroissiens de Sainte-Julie font en ce moment une souscription entre eux pour la

(1) Toute personne qui voudra bien donner quelque chose pour aider à la construction de la chapelle de N. D. de Lourdes de Mégantic, est priée de faire tenir son offrande à M. le Curé de Ste. Julie de Somerset, ou au Rév. M. Laliberté, aumônier de l'Archevêché.

construction du pont projeté, et se préparent à demander une aide au gouvernement.

Un troisième chemin a été commencé ces dernières années. On a calculé qu'il mesurera, en ligne droite, de la station du chemin de fer de Somerset à la chapelle de N. D. de Lourdes, environ 8 milles. On n'a pas jugé à propos de le continuer cette année. J'ignore pour quelle raison. Quoiqu'il en soit, ce retard est regrettable, car ce chemin est le plus désiré des colons, et sera à coup sûr le plus utile et le plus court. C'est la privation de ce chemin qui a été cause que les lots situés du côté sud de la rivière Bécancour, dans Somerset et Stanfold, n'ont pas été vendus jusqu'à ce jour.

Il y a de beaux terrains du côté nord de la rivière. J'ai vu là, l'automne dernier, de magnifiques champs de grains et de fertiles prairies. Lorsque les deux côtés de la rivière seront également habités, et que l'aisance fera place à la pauvreté, N. D. de Lourdes sera une belle paroisse.

Veuillez, Monseigneur, bénir le plus humble de vos serviteurs,

P. P. DUBÉ, Ptre,
Curé de Ste. Julie.

Missions du Labrador, etc.

1er *Rapport adressé à Mgr. Langevin par le Rév. M. Bonneau, de l'Archevêché.*

Archevêché de Québec, 25 Septembre 1872.

Monseigneur,

C'est avec bonheur que je m'acquitte de la promesse que j'ai faite à Votre Grandeur de lui envoyer la relation de la mission que je viens de faire à l'Ile d'Anticosti, au Labrador et autres lieux placés sous la juridiction de Votre Grandeur, de l'Evêque de Hâvre-de-Grâce, et du Préfet Apostolique de la Baie St. Georges dans l'Ile de Terre-Neuve.

Tout était disposé pour ce voyage; j'avais obtenu du Ministre de la Marine, à la demande de Votre Grandeur, une admission sur le "Napoléon III," bateau du gouvernement, envoyé dans ces lieux lointains pour l'approvisionnement des phares. Monseigneur l'Archevêque m'avait autorisé bien volontiers à profiter de cette occasion pour réparer mes forces, tout en étant utile aux âmes qu'on y rencontre.

Le cinq juillet au soir, après nous être mis sous la protection de Marie Immaculée, la patronne des voyageurs, et avoir reçu la promesse que des prières ferventes monteraient au ciel pour le succès de notre voyage, nous nous rendîmes au bateau, lequel devait peu d'heures après se mettre en route sous le commandement de l'habile capitaine Gourdeau. Outre M. l'abbé N. Laliberté de l'Archevêché, M.

C. B. Genest, avocat du barreau des Trois-Rivières et ancien membre du parlement, M. le Dr. Deguise de Québec et quelques autres, M. l'abbé Gagné, qui venait d'être choisi pour la mission de Nataskouan, devait être l'un de nos compagnons de voyage. Aussi nous arrêtâmes-nous, sur le soir du 6 juillet, à la Pointe-aux-Pères pour y débarquer quelques passagers, et recevoir ce digne Prêtre. Le lendemain, dimanche, sur les 10 heures A. M., tout l'équipage se réunit sur le pont, au son de la cloche, et nous récitâmes les prières de la messe ; et c'est ce que nous fîmes les deux autres dimanches que nous passâmes sur le "Napoléon III." Après avoir approvisionné le phare des Sept-Iles, nous entrâmes dans la magnifique baie de ce nom, pour y passer la nuit en sûreté.

Dans ce lieu se trouve une belle chapelle où les sauvages, qui y étaient réunis quelques jours auparavant, avaient assisté aux exercices de la mission donnée par le Rév. P. Babel, O. M. I. ; le Rév. M. Perron, curé de la Pointe aux Esquimaux, avait aussi administré les sacrements aux quelques familles canadiennes qui y sont établies.

Le 8 juillet, le fort vent de nord-ouest nous empêchant de nous arrêter à la Pointe-Ouest d'Anticosti, nous nous dirigeâmes vers Ellis Bay, ou Baie de Gamache, où je descendis à terre sur les 10 heures A. M. ; nous dûmes attendre, à cause du vent, à la nuit suivante pour débarquer les approvisionnements. Je restai à terre tout ce temps, et j'instruisis pour sa première communion une petite fille appartenant à une excellente famille canadienne qui vit, dans ce lieu, de pêche et de culture.

Ces bonnes gens assistèrent aux instructions que je continuai jusqu'à la nuit. Le lendemain, de grand matin, MM. Laliberté et Gagné vinrent me joindre, et, tous trois, nous eûmes le bonheur de célébrer les saints mystères. Outre la petite fille

dont je viens de parler, qui fit sa première communion, et les autres membres de sa famille, quelques-uns de nos compagnons de voyage communièrent aussi. Durant la messe l'un de nous fit une courte instruction sur cette importante action ; les parents de cette enfant en furent touchés jusqu'aux larmes. Puis nous partîmes pour la Pointe-Ouest où le vent, devenu favorable, nous permettait d'aborder. A peine avions-nous jeté l'ancre qu'une embarcation de la Baie des Anglais, située à quelques milles au nord-est du phare, venait nous prier de nous rendre dans ce lieu où se trouvaient une quinzaine de familles, et où quelques enfants n'avaient pas encore reçu le baptême. MM. Laliberté et Gagné voulurent bien m'y accompagner. Nous nous mîmes à l'œuvre sans délai ; M. Laliberté eut la bonté de se charger de l'instruction et de la confession des enfants au nombre d'une vingtaine, dont quatre purent le lendemain faire leur première communion, pendant que M. Gagné et moi nous entendîmes les confessions d'une quarantaine de personnes. Sur le soir, MM. Laliberté et Gagné se rembarquèrent ; pour moi, resté au milieu de ces braves gens pour leur dire la sainte messe le lendemain, je baptisai deux enfants, et je prolongeai jusque tard dans la soirée une instruction que je donnai à toute la population réunie sur la prière, sur les dispositions à la communion, etc. ; puis je réglai quelques difficultés qui s'étaient élevées au sujet de l'école établie dans ce lieu, dès l'année précédente, et soutenue par une subvention que l'Hon. M. Chauveau, Ministre de l'Instruction Publique, avait accordée à ma demande. La population de ce lieu s'est accrue depuis l'année dernière : deux familles catholiques sont venues de Terre-Neuve ce printemps, quelques autres de divers endroits de la Gaspésie, de sorte que le nombre des enfants capables d'aller à l'école s'élèvera probablement à trente l'hiver pro-

chain. Aussi je promets à ces bons parents de m'adresser à l'Honorable M. Chauveau pour obtenir un octroi plus considérable. Aujourd'hui je suis heureux d'annoncer à Votre Grandeur que l'Hon. Ministre vient d'ériger cette partie d'Anticosti en municipalité scolaire, et d'accorder la somme de $60.00 pour le soutien de l'école. Enfin, après avoir fortement recommandé à la petite population de défricher et de cultiver la terre, et de se mettre ainsi à l'abri du besoin, si la pêche très-abondante, depuis quelques années, venait à manquer, je la congédiai. Le lendemain à 4 heures A. M. tout le monde étant réuni dans la maison de M. Wright, je célébrai la sainte messe, à laquelle 32 personnes communièrent, et où je fis deux instructions. Puis je pris congé d'eux, non sans leur avoir promis de prier Votre Grandeur de leur donner un prêtre résidant.

Sur le bateau, j'appris que nous partirions vers midi; je redescendis de suite au phare, où je baptisai un enfant, et confessai cinq personnes. Nous nous rendîmes successivement à la Pointe Sud Ouest de l'Ile d'Anticosti, où je confessai six personnes; à Chaloupe Creek, où j'en confessai quatre; à la Pointe Sud, où quatre personnes s'approchèrent aussi du tribunal de la Pénitence; enfin à la Pointe Est de la même Ile, où je confessai toute la famille du gardien composée de sept personnes. Le lendemain de notre départ de la Pointe Sud-Ouest, je fus appelé auprès de l'un de nos matelots, gravement malade, et je le confessai; mais grâce aux soins intelligents qui lui furent donnés par M. le Dr. Deguise, habile médecin de Québec, et l'un de nos compagnons de voyage, il fut bientôt hors de danger.

Nous fûmes retenus plusieurs heures à la Pointe-Est par une brume si épaisse que pour assurer le retour au vaisseau des chaloupes de débarquement,

on dût faire retentir sur le *Napoléon III* le sifflet à la vapeur et sonner la cloche du bord.

Enfin, le 13 juillet, de grand matin, la brume s'étant dissipée, nous nous dirigeâmes vers Nataskouan, sur la côte du Labrador, où nous devions laisser le Révd. M. Gagné, le nouveau missionnaire du lieu. Nous jetâmes l'ancre vis-à-vis l'église, construite sur une petite élévation et un peu isolée des maisons du village, qui nous ont paru être bien bâties et au nombre d'une cinquantaine.

Un fort vent de Nord-Ouest ne nous permit pas de débarquer, et nous dûmes, après quelques heures, nous rendre à 26 milles à l'Est, à la Baie de Kégashka où nous arrivâmes sur le soir. La petite population de ce beau hâvre, composée en grande partie d'Acadiens venus du Cap Breton, reçut le Révd. M. Gagné, le nouveau pasteur, avec toutes les démonstations de la joie et de la vénération. Les jeunes gens s'offrirent immédiatement à le transporter en barge jusqu'à Nataskouan, et à lui rendre tous les services possibles ; et leurs proportions herculéennes font espérer qu'ils franchiront en peu de temps les douze lieues qui séparent Kégashka de la principale résidence du missionnaire. Ce bon monsieur dut être enchanté des premières ouailles qu'il rencontrait. Il y a quelques années, alors que le Révd. M. Auger desservait cette mission, on a commencé la construction d'une église en bois qu'on a depuis interrompue ; elle ne s'élève qu'à une dizaine de pieds au-dessus de terre. En attendant, c'est chez le père Giasson, vénérable vieillard acadien, que la petite population se réunit pour assister au service divin ; c'est là aussi que le missionnaire reçoit toujours la plus cordiale hospitalité.

Le lendemain, 14 juillet, étant un dimanche, il fut décidé que nous dirions la sainte messe à 2 heures du matin afin de ne point retarder le *Napo-*

léon III qui devait partir au lever du soleil pour Pointe Riche, côte Nord-Ouest de Terreneuve; puis, M. Laliberté et moi, nous nous rembarquâmes: M. Gagné resta chez son hôte. Le lendemain, avant 2 heures du matin, suivis de plusieurs compagnons de voyage, nous descendîmes à terre, et nous eûmes, tous les trois, le bonheur de célébrer la sainte messe en présence de toute la petite population de l'endroit. Puis ayant recommandé M. Gagné aux SS. Anges, nous nous séparâmes de ce cher confrère à regret. Sa mission est l'une des plus pénibles de notre pays. Il a plusieurs centaines de milles de côtes à parcourir. Il visitera les populations, confiées à sa sollicitude, deux fois l'an, l'été et l'hiver; l'été, il ira en barge d'un poste à l'autre; l'hiver, le cométique traîné par douze, quinze et même vingt chiens, le transportera encore plus rapidement; souvent il devra chausser la raquette et parcourir ainsi plusieurs milles. C'est à peine s'il passera quatre mois de l'année à Nataskouan, le chef lieu de ses missions. Le reste de l'année il voyagera sans cesse, ne demeurant que deux ou trois jours sous le même toit. En revanche, il sera partout reçu comme l'envoyé du ciel; jamais on ne se fatiguera d'entendre de sa bouche les paroles du salut; partout on lui donnera des marques de reconnaissance et de vénération; s'il a beaucoup à souffrir au physique, ses peines morales seront bien moindres; la plus sensible de toutes pour un bon prêtre, c'est qu'il pourra être douze mois sans rencontrer de confrère et sans pouvoir se confesser. Mais le Divin Maître, qui l'envoie, ne saurait l'abandonner.

A 4 heures A. M. nous étions en route pour la Pointe Riche, côte nord-ouest de Terre-Neuve, où nous arrivions sur les 9 heures du soir. Je désirais vivement visiter la petite population de Nouveau-Port-au-Choix, à quelques milles au nord-est de

Pointe-Riche, que j'avais évangélisée l'année précédente, mais qui depuis vingt années n'avait pu recevoir la sainte communion. Mes vœux furent exaucés ; le vent de sud-ouest nous força d'aller jeter l'ancre à l'entrée de ce port. Sur les 11 heures du soir, grâce à l'obligeance du capitaine Gourdeau, je pus débarquer dans un canot commandé par le troisième officier, M. Dubé. L'un des matelots, qui avait aidé, quelques années auparavant, à décharger dans ce lieu la cargaison d'une goëlette, nous fut d'un grand secours pour trouver l'entrée du petit hâvre. Il était minuit quand je frappai à la porte du bon père Meagher, qui me reçut parfaitement. Quelques familles étaient absentes de l'endroit, car je n'y étais attendu que la semaine suivante. La petite population fut bientôt sur pied, et tous, hommes, femmes et enfants se réunirent chez mon hôte. Madame Eastman, dont j'ai déjà eu occasion de vous parler dans mes rapports précédents, cette vénérable octogénaire qui a tant contribué à instruire ces bonnes gens, et à maintenir la foi parmi eux, s'y rendit aussi. Je commençai de suite l'instruction, que je continuai jusqu'au matin ; je fus écouté de tous, même des enfants, avec la plus vive attention. Puis je m'assurai que quatre personnes étaient suffisamment instruites pour faire leur première communion, et, parmi elles, cette jeune fille qui s'était convertie au catholicisme, et que j'avais baptisée, l'année précédente. Après avoir entendu toutes les confessions, je célébrai la sainte messe, durant laquelle je fis deux instructions, et à laquelle dix personnes communièrent avec toutes les démonstrations de la foi et de la piété la plus vive. Je renonce surtout à décrire le bonheur, j'allais dire le ravissement, de Mme. Eastman, après sa communion. Après le déjeuner, auquel cette vénérable dame fut invitée, j'allai réciter les prières de l'Eglise sur les tombes

des deux filles du père Meagher, mortes toutes deux dans l'année. Le petit cimetière est entouré d'une palissade, et est parfaitement entretenu. Puis je me rends au rivage, suivi de ces bonnes gens qui ne m'ont point quitté; je me sépare à regret de Mme. Eastman. Cette excellente femme est au comble de ses vœux, elle a eu le bonheur de recevoir N. S.; pourtant une pensée l'afflige profondément : elle n'aura point de prêtre à sa dernière heure pour la préparer au passage de l'éternité..... Pauvre dame, elle se recommande instamment à nos prières, et je les lui promets de bien grand cœur. Si mes vœux sont exaucés, j'arriverai à temps, une autre année, pour lui administrer les sacrements. Le père Maegher et ses deux fils me transportèrent au *Napoléon III*, où je trouvai le capitaine sur le point de se rendre dans le canot au phare de Pointe-Riche; je me décidai à l'y accompagner afin de tout préparer pour la messe que j'espérais dire le lendemain matin, chez le gardien. C'est ce qui arriva en effet. M. Laliberté et moi nous pûmes offrir le saint sacrifice, et, outre l'excellente famille chargée du soin de ce phare, deux de nos compagnons de voyage reçurent la sainte communion.

Sur le soir du même jour, mardi, 16 juillet, nous étions à Forteau, côte du Labrador, où je confessai quatre personnes dont deux sont au service de M. Davis, de l'anse Amour. Puis, le lendemain de grand matin, nous partîmes pour Belle-Isle, située à l'autre extrémité du Détroit du même nom. Mais nous dûmes, à cause de la brume, chercher un refuge dans la magnifique Baie des Châteaux, où je confessai quatre personnes. Sur le soir, on vint me prier de me rendre à Henley Harbor, poste de pêche voisin, pour y bénir un mariage, et y baptiser trois enfants. C'est ce que j'y fis; j'y confessai aussi huit personnes, et je promis à ces bonnes

gens de revenir le lendemain matin, si la brume ou le vent contraire empêchait notre steamer de partir pour Belle-Isle. Le lendemain, avant le jour, le brume étant toujours très-épaisse, les jeunes gens de ce poste arrivaient à bord du *Napoléon III ;* ils me transportèrent, dans une barge, avec M. Genest qui voulut bien m'accompagner pour préparer ma chapelle et me servir la messe. Le temps était froid, humide, et nous avions devant nous plusieurs banquises de glace de quelques centaines de pieds de largeur, et qui s'elevaient à une grande hauteur. J'y confessai encore quatre personnes et j'y célébrai la sainte messe à laquelle plusieurs communièrent. Je fis aussi une courte instruction sur les dispositions à la communion, et, après la messe, je m'apprêtais à en donner une seconde, lorsqu'on vint m'avertir que la brume se dissipait rapidement. Je me hâtai de m'en retourner, et j'arrivais à l'entrée de la Baie au moment où le *Napoléon III* en sortait.

A Belle-Isle, je fus reçu avec toute espèce de démonstrations de joie par la famille Irlandaise du lieu ; deux de ses membres, qui ne devaient pas remonter à Québec cette année, se confessèrent.

Le lendemain, nous nous rendîmes au Cap Norman, de là à Forteau, puis le dimanche soir nous jetions l'ancre dans le pittoresque petit Hâvre du Gros Mécatina, où nous trouvâmes un abri sûr contre le fort vent d'ouest qui soufflait alors. Nous fûmes extrêmement bien reçus par les deux frères Gaumont qui habitent Mécatina, y font la pêche du loup-marin, et y vivent dans l'aisance. Ils sont nés sur la côte du Labrador et mariés aux deux sœurs issues d'une respectable famille de Berthier, près de Québec.

Ils accordent toujours la plus cordiale hospitalité au missionnaire de Nataskouan, quand il visite ces lieux, et ce fut avec bonheur que M. Laliberté et

moi nous acceptâmes l'invitation qu'ils nous firent de célébrer la sainte messe dans leur maison le lendemain, lundi 22 juillet. Nos compagnons de voyage et une partie de l'équipage y assistèrent.

Nous ne pûmes quitter ce lieu que le mardi matin, car le vent d'ouest ne nous permettait pas d'arrêter au Cap Wittle où, selon les instructions qu'il avait reçues du Ministre de la Marine et des Pêcheries, M. le capitaine Gourdeau devait choisir le site du phare que le Gouvernement se propose d'ériger dans cet endroit. Le mercredi à midi, nous arrivions au Bassin de Gaspé.

Ma mission était terminée; je laissai le *Napoléon III* qui devait prendre un nouveau chargement, et aller approvisionner les phares de l'Ile-aux-Oiseaux, des Iles de la Madeleine, etc., et je m'embarquai le lendemain avec M. Laliberté dans le *Secret ;* le samedi suivant nous étions à Québec, trois semaines après notre départ.

Je n'ai eu durant tout le voyage qu'à me louer des égards et de l'obligeance du Capt. Gourdeau, de ses officiers et de tout l'équipage.

Je dois ajouter que la Divine Providence nous a conduits, jour par jour, heure par heure, pour la sanctification des fidèles que j'ai visités et le plus grand bien de leurs âmes, d'une manière si évidente que tous mes compagnons de voyage, prêtres et laïques, en étaient dans l'admiration. Le succès a toujours dépassé mes espérances; Votre Grandeur comprendra cela encore mieux si Elle veut se rappeler le but que doit remplir le vapeur sur lequel je me suis embarqué. C'est de porter les approvisionnements aux phares bâtis dans les lieux les plus dangereux et les plus inabordables de notre Golfe et du Détroit de Belle-Isle. On doit donc profiter du temps favorable, jeter les approvisionnements à terre, puis aller, en toute hâte chercher un refuge contre la tempête dans quelque hâvre

sûr. Eh bien ! le bon Dieu a tellement tout disposé que toutes les personnes qui n'ont pas d'autre occasion de recevoir les sacrements, surtout la sainte Eucharistie, out pu le faire cette année. Souvent mes calculs étaient déjoués, et c'était précisément quand je croyais que ces bonnes gens seraient privés du bonheur de recevoir N. S., que tout s'arrangeait, qu'une occasion m'était donnée beaucoup plus favorable que je n'avais osé l'espérer.

Aussi avons-nous rendu au ciel de vive actions de grâces, et remercié bien sincèrement les saintes âmes qui nous avaient accompagnés de leurs vœux et de leurs prières.

J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect,
Monseigneur,
De Votre Grandeur,
Le très-humble serviteur,

(Signé) E. BONNEAU, Ptre.

2nd Rapport de M. Bonneau à Mgr. Langevin.

Archevêché de Québec, 15 Novembre 1873.

Monseigneur,

Diverses circonstances m'ont empêché, cette année, de faire avant l'automne, la mission d'Anticosti, du Labrador et de Terre-Neuve.

Ce n'est que le 9 septembre que le bateau du gouvernement a pu quitter Québec pour le Golfe St. Laurent. Les équinoxes approchent: saison marquée par de grandes tempêtes et trop souvent

par de terribles naufrages. Aussi nous sommes-nous mis au départ sous la protection de " l'Etoile de la Mer," et avons-nous reçu, avec bonheur, l'assurance que, le jour, une âme fervente se tiendra constamment devant le St. Sacrement, et y priera pour nous, tandis que, la nuit, une lampe allumée devant l'autel du Sacré Cœur de Jésus y fera bonne garde. Ce qui nous rassure encore, c'est que le " Napoléon III " est commandé par le brave capitaine Gourdeau, et que ses officiers sont des hommes expérimentés.

Nous dûmes nous arrêter le lendemain à Matane pour inspecter le phare que le gouvernement y a fait construire. J'eus le bonheur d'y célébrer la sainte messe. Sur le soir, après nous être arrêtés quelque temps au phare flottant de Manicouagan, nous arrivâmes au phare de la Pointe des Monts, dont M. Fafard est devenu le gardien. Je n'eus que le temps de confesser huit membres de sa nombreuse famille, et ce n'est qu'à notre retour de Belle-Isle, quatre semaines plus tard, que les trois autres purent s'approcher du tribunal de la pénitence.

Le lendemain, 11 septembre, à peine avions-nous jeté l'ancre à la Pointe-Ouest d'Anticosti que quelques pêcheurs de la Baie des Anglais venaient me prier de me rendre dans ce lieu, afin d'y baptiser plusieurs enfants, et administrer les sacrements aux quarante familles de l'endroit. J'eus le regret de ne pouvoir me rendre à l'invitation de ces braves gens, car notre bateau ne devait rester que peu d'heures à la Pointe-Ouest. D'ailleurs, le Rév. M. Perron, le zélé missionnaire de la Pointe aux Esquimaux, devait bientôt venir donner la mission à la Pointe-Ouest, ainsi qu'à la baie de Gamache. Je me contentai donc de confesser deux personnes du phare et d'y baptiser deux enfants, dont l'un de

la Baie des Anglais que sa mère apporta, en toute hâte, avant le départ du steamer.

Le 12 septembre, je débarquai à la Baie de Gamache où je confessai quatre personnes. Je rencontrai dans ce lieu vingt-quatre familles toutes appartenant à la secte protestante des Wesleyens que la compagnie d'Anticosti y a attirées tout récemment de Terre-Neuve, d'où elles sont originaires. Elles se trouvent dans le dénument le plus complet, et, si on ne vient à leur secours, elles périront infailliblement de faim l'hiver prochain. (*) Sur le soir du même jour, je confessais 16 personnes de la Pointe sud-ouest d'Anticosti, la plupart de Douglastown ; une famille de quatre personnes qui doit passer l'hiver dans ce lieu s'est aussi confessée.

Le 13 septembre, après avoir vainement tenté de débarquer les approvisionnements au Cap Rosier, nous nous rendîmes sur le soir au Bassin de Gaspé pour attendre, dans ce magnifique port de mer, des vents plus favorables. Le lendemain était un dimanche, et le Révérend M. Moreau, le curé de Douglastown, chargé de la desserte du Bassin, ne devait pas y venir ce jour-là. La pieuse population de ce lieu fut bientôt avertie de l'arrivée d'un prêtre ; aussi, à l'heure où la sainte messe est célébrée, se pressait-elle dans la modeste chapelle catholique de l'endroit. Le capitaine, les officiers et la plus grande partie de l'équipage y assistaient aussi. J'y fis deux instructions, l'une en français, l'autre en anglais. Le soir, j'y chantai les vêpres. Les jours suivants, j'eus le bonheur de célébrer les saints mystères. Ce n'est que le mercredi que le vent nous permit d'aborder au Cap Rosier. Le 18

(*) A la dernière navigation, le gouvernement a expédié le "Napoléon III" avec un chargement de farine, de lard, etc., etc.

septembre, nous débarquions à la Pointe Sud d'Anticosti où je confessais neuf personnes, et, parmi elles, un bon vieillard, le pére Bradley, venu de Chaloupe Creek, à dix-huit milles de distance, uniquement pour recevoir les sacrements. Monsieur Têtu est le gardien de ce phare. Tour-à-tour mécanicien, menuisier, charpentier, défricheur, agriculteur, jardinier, joignant à tout cela une instruction classique et l'éducation du gentilhomme de bon ton, Monsieur Têtu fait de tout. Aussi admirons-nous les étonnantes améliorations qu'il a su effectuer dans ce lieu, dans le court espace de quinze mois.

Depuis une couple d'années surtout, Anticosti a été le théâtre de plusieurs naufrages. Mais, grâce à la prévoyance de notre Gouvernement, les pauvres naufragés rencontrent des dépôts de provisions, de distance en distance, sur tout le parcours de cette île presque déserte, et de quarante lieues de longueur.

A 4 heures de relevée, nous arrivions au phare de la Pointe Est où je confessais toute la famille du gardien, M. Gagné, composée de huit personnes.

Puis nous partîmes pour Pointe-Riche, Terre-Neuve, et la mer étant trop grosse pour y aborder nous allâmes jeter l'ancre à 7 heures du soir le lendemain, dans le beau hâvre appelé Port Saunders à six milles au sud de Pointe Riche. Le 20 septembre de grand matin, croyant pouvoir débarquer les approvisionnements au phare, le capitaine fit lever l'ancre, puis, le vent augmentant, il alla mouiller à l'entrée du Vieux Port-au-Choix à quelques milles au nord-est afin de mettre à terre deux de nos passagers, membres de la famille du gardien du phare de Pointe Riche. Le capitaine avait décidé de ne s'arrêter à Pointe Riche qu'au retour du Détroit de Belle-Isle dont il allait immédiatement approvisionner les phares ; je descendis à

terre afin de communiquer cette nouvelle aux bonnes gens de Nouveau-Port-au-Choix. Mais ils firent tant d'instances pour me garder au milieu d'eux jusqu'au retour du steamer, ils me présentèrent si vivement que la population de l'endroit était au grand complet, qu'il s'y trouvait des personnes d'au-dessus de quarante ans qui n'avaient pas encore fait leur première communion, que des familles demeurant à 15 et 20 milles de distance, qui ne s'étaient pas approchées des sacrements depuis vingt ans et qui avaient des enfants à faire baptiser, pourraient profiter de la mission, etc., etc., que je dus céder et renoncer au voyage de Belle-Isle, où d'ailleurs je n'aurais à confesser que trois ou quatre personnes qui, allant à Québec de temps en temps, pouvaient y accomplir leurs devoirs religieux. Je fis donc débarquer ma chapelle, je je m'établis chez M. Wm. Lavas, dont la maison commode et spàcieuse pouvait facilement contenir toute la petite population, et je me mis incontinent à l'œuvre. Ce soir là, je baptisai trois enfants, dont deux conditionnellement, et je suppléai les cérémonies du baptême à un quatrième. Je fis une instruction aussi longue que mes forces me le permirent, et que tous écoutèrent dans le plus religieux silence et avec la plus vive attention. J'entendis plusieurs confessions. Je continuai le même ministère, le lendemain, jusqu'à la messe que je dis à 11 heures, a. m., et que je fis précéder et suivre d'une instruction.

J'avais obtenu de la Cour de Rome, par l'entremise de Monseigneur l'Archevêque de Québec, lors de son dernier voyage à la Ville Eternelle, des pouvoirs très-amples pour ces missions lointaines, entre autres celui d'administrer le Sacrement de Confirmation, et le Très-Révérend M. Sears, Préfet Apostolique de cette partie de Terre-Neuve, avait très-volontiers ratifié ces pouvoirs, et m'avait, de

grand cœur, accordé de les exercer. Quelques heures après, je réunis donc de nouveau ces bonnes gens, et je repris le cours des instructions qu'ils ne se lassaient pas d'écouter. Quelques-uns de mes auditeurs me disaient: " C'est la première fois que j'entends la parole de Dieu ". Aussi étaient-ils attentifs ; aussi les bonnes mamans, obligées de se retirer pour tranquilliser leurs petits enfants au berceau, revenaient-elles aussitôt qu'elles avaient réussi à les calmer.

Après leur avoir enseigné la manière de baptiser je leur fis prendre l'engagement de tempérance, et je continuai d'entendre les confessions. Le lendemain, après avoir béni deux mariages, je célébrai la sainte messe sur les dix heures a. m., j'y donnai deux instructions et, après la messe, j'administrai le sacrement de confirmation à 19 personnes. Pendant ces deux jours, j'ai confessé quarante personnes et j'ai donné la sainte communion à trente d'entre-elles ; plusieurs la recevaient pour la première fois. A la demande de la petite population, je dis la messe pour le repos de l'âme de la vénérable madame Eastman, décédée au mois d'avril précédent. La fin de cette excellente dame fut digne de sa vie chrétienne. Peu de temps avant de rendre le dernier soupir, elle assembla autour d'elle tout le monde présent à Nouveau-Port-au-Choix, et, s'étant recommandée à leurs ferventes prières, elle leur donna les avis les plus salutaires. Puissent-ils ne jamais les oublier! Quels services même une faible femme peut rendre quand elle est sincèrement chrétienne, quand à un grand fonds de religion elle unit un grand sens !

L'année dernière s'éteignait une autre femme qui a été pour cette partie du Labrador, appartenant au diocèse de Hâvre-de-Grâce, ce que Mme. Eastman a été pour la côte nord-ouest de Terre-Neuve. C'est Mme. Lanergan, née Power, qui

pendant bien des années a demeuré à quelques milles de Pied Noir, et qui, comme Mme. Eastman, a laissé une mémoire bénie dans tous ces lieux.

Je venais de congédier la petite congrégation, quand une protestante demeurant à une vingtaine de milles au sud, à River Pond, et en visite à Port-au-Choix depuis quelques jours, m'annonce qu'elle et sa fille, âgée de treize ans, ont suivi mes instructions attentivement, et qu'elles en sont venues à la détermination de se convertir au catholicisme. Elles me prient de les baptiser, de recevoir leur abjuration, de les confesser, etc.

Je me remis donc à l'œuvre, et j'employai le reste du jour à les instruire et à les preparer au baptême et à la confession. Sur le soir, j'eus le bonheur, après leur avoir fait faire leur profession de foi, de leur administrer ces deux sacrements et de baptiser deux enfants en bas âge de la même famille. Le mari, qui était catholique, mais qui n'avait pas rencontré de prêtre depuis bien des années, avait pu assister aux exercices de la mission, s'était confessé, avait fait sa première communion, et même avait été confirmé.

J'achevais de confesser la dernière personne quand on vint m'annoncer que le "Napoléon III" était à l'entrée du Nouveau-Port-au-Choix et m'attendait. Dès le matin, j'avais été prévenu que, profitant du beau temps, le "Napoléon III" débarquerait les approvisionnements au phare de Pointe Riche, et que, ne devant plus s'y arrêter au retour, il partirait, sur le soir, pour le Labrador et Belle-Isle. Je dus donc renoncer à rester plus longtemps à Port-au-Choix; et ayant dit adieu à ces bonnes gens qui me donnèrent toutes sortes de témoignages de reconnaissance, je m'embarquai en toute hâte.

Voici ce qui, l'avant-veille, avait décidé le capitaine à renoncer à se rendre de suite au Labrador

et à Belle-Islc. J'avais à peine quitté le vapeur, que le baromètre tomba, le vent s'éleva, des nuages menaçants se formèrent, que tout, en un mot, présagea la tempête ; d'ailleurs, c'était le temps des équinoxes. Tous ces indices ne pouvaient échapper à un marin expérimenté comme le capitaine Gourdeau. Aussi profita-t-il du peu de jour qui lui restait pour se diriger, à toute vapeur, vers le magnifique Port Saunders à 12 milles au sud du Vieux-Port-au-Choix, où il pouvait trouver un abri beaucoup plus sûr que sur la côte du Labrador aux environs de Forteau. Le départ avait été tellement précipité que treize passagers et hommes de l'équipage, qui s'étaient rendus, dans le canot, jusque dans l'intérieur du Vieux-Port-au-Choîx, ne purent rejoindre le vapeur. Le capitaine, qui, en les attendant plus longtemps, eut mis en danger le *Napoléon III*, espérait qu'ils ne tenteraient pas de le suivre, et qu'ils se réfugieraient dans le Nouveau-Port-au-Choix où je me trouvais, et où ils auraient reçu une cordiale hospitalité. Il n'en fut pas ainsi. Malgré la tempête qui croissait toujours, ils s'obstinèrent à se rendre au Port Saunders, eurent toutes les peines du monde à doubler la Pointe-Riche, furent surpris par la nuit et la brume, perdirent leur route, et, après avoir couru mille dangers d'être engloutis par la mer en fureur, allèrent, conduits par une miséricordieuse Providence, se jeter à la côte dans le seul endroit de cette plage inhospitalière, où ils ne fussent pas en danger d'être mis en pièces sur les rochers qui la bordent. Aussi crièrent-ils au miracle, et, en hommes de foi, témoignèrent-ils leur vive reconnaissance au bon Dieu de les avoir sauvés d'une mort certaine. Ils attribuèrent leur salut aux prières des saintes âmes qui, ils le savaient, offraient au ciel de ferventes prières pour le succès de notre voyage. Ce n'est que plus tard que nous

apprîmes que cette tempête terrible avait causé plusieurs naufrages. Enfin elle s'apaisa, et le lundi matin, 22 septembre, le "Napoléon III" put sortir du Port Saunders, et approvisionner le phare de Pointe Riche.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, sur le soir je me rembarquai ; j'unis mes humbles actions de grâces à celles de tout l'équipage ; je remerciai le bon Dieu d'avoir si visiblement protégé mes compagnons de voyage, et d'avoir accordé un succès aussi inespéré à la mission de Nouveau-Port-au-Choix.

Mardi, 23 septembre, nous jetâmes l'ancre de grand matin à l'Anse Amour, à un mille du phare de Forteau. Le Révd. M. Gagné le missionnaire de Nataskouan, s'y trouvait. Il serait difficile de décrire la joie de ce monsieur, lorsqu'il apprit qu'un prêtre était à bord. Venu à Québec au commencement de l'été, il n'en avait point rencontré depuis lors, et il pouvait être privé de cette consolation jusqu'à l'année prochaine. Aussi s'empressa-t-il de venir au-devant de moi, se félicitant et me donnant des témoignages d'affection.

Après avoir célébré la sainte messe, je demeurai avec ce cher confrère jusqu'au départ du vapeur pour le Cap Norman, où nous ne pûmes aborder que le lendemain, à cause du fort vent d'ouest. Enfin, après avoir deux fois été chercher un refuge contre le vent contraire et la brume dans la Baie des Châteaux, nous pûmes, le 26 septembre, approvisionner le phare de Belle-Isle, où je confessai deux personnes.

Le 29 septembre, nous rendant au Cap Ray à l'extrêmité sud de Terre-Neuve, nous dûmes, avertis par tous les signes précurseurs de la tempête, entrer dans le Hâvre à l'Alouette, Lark Harbor,

de la Baie des Iles, et nous y trouvâmes un abri parfaitement sûr.

Ce lieu est habité par 8 familles protestantes; je n'y ai rencontré qu'une seule femme catholique. Elle est mariée à un protestant, et n'avait point vu de prêtre depuis trois ans. Je l'ai confessée. Cette femme, née sur cette côte, mais de parents Irlandais, sait toutes ses prières en français; elle a été autrefois instruite par le Vénérable M. Bélanger, l'ancien missionnaire de la Baie St. Georges.

Le 1er octobre, de grand matin, nous partîmes du Hâvre à l'Alouette, et après avoir successivement approvisionné les phares de Cap Ray, des Iles de la Madeleine, de l'Ile aux Oiseaux, nous arrivâmes au Bassin de Gaspé, dimanche le 5 octobre à 9 heures A. M.

Je fis annoncer aux catholiques du lieu que je célèbrerais la sainte messe à 10 heures. J'y prêchai en anglais et en français, et le soir, je chantai les vêpres. Nous fûmes retenus dans ce lieu jusqu'au mercredi suivant par la brume et les vents contraires. De là nous nous rendîmes à la Madeleine, à l'Ile aux Œufs où je dis la sainte messe, à laquelle quatre membres de la famille du gardien du phare communièrent, à la Pointe des Monts où je confessai quelques membres de la famille du gardien qui n'avaient pu le faire quatre semaines auparavant, au Cap Chatte, au Bic, puis enfin à Québec où nous arrivâmes le 11 octobre à 11 heures P. M.

Pendant tout le voyage, le capitaine Gourdeau, M. Barbour, l'inspecteur des phares, les officiers et tout l'équipage m'ont rendu tous les services possibles.

Je supplie Votre Grandeur de m'aider à remercier le Bon Dieu de la protection signalée dont il

m'a entouré, et des bénédictions qu'il a accordées à mon ministère.

J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect,
Monseigneur,
De Votre Grandeur,
Le très-humble serviteur,

(Signé) E. BONNEAU, Ptre.

FIN.